



universität
wien

MASTERARBEIT / MASTER'S THESIS

Titel der Masterarbeit / Title of the Master's Thesis

Le coq et le lion : la divergence d'une nation

verfasst von / submitted by

Dasha Evsina, BA

angestrebter akademischer Grad / in partial fulfilment of the requirements for the degree
of

Master of Arts (MA)

Wien, 2020 / Vienna 2020

Studienkennzahl lt. Studienblatt /
degree programme code as it
appears on

UA 066 149

the student record sheet:

Studienrichtung lt. Studienblatt /
degree programme as it appears on
the student record sheet:

Masterstudium Romanistik UG2002

Betreut von / Supervisor:

emer. o. Univ.-Prof. Dr. Michael Metzeltin

Je veux dédier ce travail à mes parents et à Max, à qui je suis éternellement reconnaissante pour leur soutien continuel et leurs encouragements. Cela n'aurait pas été possible sans vous !

Je voudrais également exprimer ma plus sincère gratitude à mes professeurs de l'Institut de Romanistique de Vienne, en particulier à mon superviseur, l'émer. o. Univ.-Prof. Dr Michael Metzeltin, pour son aide et ses conseils qui m'ont poussé à explorer le potentiel de ma recherche.

Résumé

Les échos de la tension ethnique profondément ancrée en Belgique entre la Région wallonne francophone et les néerlandophones en Flandre peuvent encore être entendus jusqu'à aujourd'hui. Afin d'aborder globalement ce conflit, qui trouve ses racines dans la linguistique, les questions du discours nationaliste et de l'idéologie politique en Belgique doivent être situées dans le contexte des rapports de pouvoir historiques et socio-politiques à l'œuvre dans la société. Ce présent travail vise à examiner le roman historique flamand d'Hendrik Conscience— *De Leeuw van Vlaenderen*— comme une représentation éloquente de la division au cœur du pays. Il convient de se rappeler que le langage est un outil qui regorge de potentialités puissantes infinies. Notamment, la langue peut encore gagner en signification lorsqu'elle soutient et initie des actions à la fois de solidarité et de protestation dans la lutte pour l'autonomie, qui incorpore des traits nationalistes. Une analyse approfondie des mécanismes voilés qui déterminent le cours de l'histoire (littéraire) et les conflits sociaux dans la nation belge est faite.

Abstract in Deutsch

Die ethnischen Spannungen zwischen der frankophon Wallonischen Region und den Niederländischsprachigen in Flandern, die tief in Belgien verankert sind, sind bis heute ein Grund für ständige Auseinandersetzungen. Um diesen Konflikt, die ihre Wurzeln in der Linguistik hat, umfassend bewerten zu können, müssen Fragen des nationalen Diskurses und der politischen Ideologie in Belgien im Kontext der historischen und sozioökonomischen Machtverhältnisse in der Gesellschaft betrachtet werden. Diese vorliegende Arbeit wird, anhand der Dialektische Analyse-methode, der historische Roman von Hendrik Conscience, *De Leeuw van Vlaenderen*, als eine Darstellung der Spaltung im Herzen des Landes behandeln. Es muss betont werden, dass Sprache ein sehr effektives Machtinstrument ist. Insbesondere werden die Auswirkungen von Sprachen noch weitreichender, wenn sie Solidaritäts- bzw. Protestaktionen im Kampf um Autonomie unterstützen und initiieren, die nationalistische Merkmale beinhalten. Eine umfangreiche Analyse der versteckten Machtmechanismen wird durchgeführt, die den Verlauf der (Literatur-) Geschichte und der sozialen Konflikte in der belgischen Nation bestimmen.

Abstract in English

The echoes of the deep-rooted ethnic tension in Belgium between the French-speaking Walloon Region and the Dutch-speaking population of Flanders can still be heard to this day. In order to comprehensively address this conflict, which has its roots in linguistics, the questions of nationalist discourse and political ideology in Belgium must be situated in the context of historical, economic and political power relations at work in society. This present thesis aims to examine the Flemish historical novel by Hendrik Conscience— *De Leeuw van Vlaenderen*— as an eloquent representation of the division at the heart of the country. It should be kept in mind that languages are potent in and of themselves. Notably, they are able to gain further significance when they support and initiate actions of both solidarity and protest in the struggle for autonomy, which incorporates nationalistic traits. A holistic approach to the topic facilitates an in-depth analysis of the veiled mechanisms that determine the course of (literary) history and the social disputes in the Belgium nation.

Table de matières

Résumé	ii
Abstract in Deutsch	iii
Abstract in English	iv
1 Introduction	3
2 Le contexte historique et social	6
2.1 L'histoire de la Belgique	6
2.1.1 Le conflit ethnique	10
2.1.2 La fracture linguistique	15
2.2 Langue et pouvoir	19
2.3 L'autonomie de la littérature belge	23
2.4 Hendrik Conscience	27
3 Le lion de Flandre	30
3.1 Le résumé du texte littéraire	31
3.2 La détermination d'un éventuel contexte de pouvoir	37
3.3 Le texte et le contexte	42
3.4 La contextualisation du roman de Conscience	47
3.5 La réception du texte	49
3.6 L'actualité du livre	52
4 Les antagonistes	54
4.1 La représentation du monarque français	57
4.2 Le lion comme symbole et comme arme	68
4.3 L'émergence de la direction nationale	72
4.3.1 Peter de Coninck et Jean Breydel	73
4.4 Les ressources de pouvoir	79
5 Le nationalisme flamand	81
5.1 La consolidation de l'esprit national	83

5.2 L'allégorie nationale : le développement du patriotisme	84
5.3 Une interprétation fictive de l'histoire flamande	86
5.3.1 La bataille des éperons d'or	88
5.4 Contre la France éternelle	90
5.5 Les aspects géopolitiques et géostratégiques actuels	91
6 En guise de conclusion	94
7 Bibliographie	101
7.1 Bibliographie primaire	101
7.2 Bibliographie secondaire	101

1 Introduction

Il y a deux choses qui sont sans limites : la puissance et les moyens d'en abuser. Ce travail vise à jeter la lumière sur les arcanes des relations de pouvoir qui continuent de façonner la société moderne, ainsi qu'à déterminer leur impact au Moyen Âge, c'est-à-dire lors de la prodigieuse bataille des éperons d'or qui est, sans l'ombre d'un doute, intrigante à plus d'un point de vue. Au-delà de l'examen des éléments déterminants de la Belgique multiculturelle en ce qui concerne les relations de pouvoir entre deux groupes ethniques majeurs, l'aspect politique et la fierté associée à l'émergence des héros littéraires nationaux sont également passés en revue.

Bien qu'un large éventail d'études se soit penché sur l'importance de la littérature nationale flamande, y compris le rôle central du roman *De Leeuw van Vlaenderen*, ce travail de mémoire propose un cadre de référence culturel tout à fait nouveau. Le récit met l'accent sur le point de vue flamande. Néanmoins, la personnification de l'hostilité française sera primordiale dans l'analyse approfondie. L'objectif fondamental du mémoire suivant est donc l'interprétation des puissances opposées française et flamandes. Les antagonistes, tels que décrits par l'écrivain flamand Henrik Conscience, seront envisagés comme la quintessence de l'esprit national, tandis que l'interprétation fictive de la victoire triomphante flamande en 1302 fournira un aperçu supplémentaire de l'antagonisme croissant entre les deux forces en présence. Une évaluation de l'effet d'entraînement de cette friction sera réalisée. La pertinence de l'épopée historique de l'auteur (qui se compose de trois tomes en langue flamande, mais seulement deux en français) sera également considérée sous l'angle des luttes de pouvoir.

La traduction française originale du roman *De Leeuw van Vlaenderen* d'Henrik Conscience (*Le Lion de Flandre*) est la source choisie pour les analyses. L'œuvre littéraire sera analysée, interprétée et constituera le fondement du mémoire. Le cadre théorique est fourni par le livre *Landeswissen : ein Methodenbuch* de Michael Metzeltin

(Metzeltin / Bru-Peral 2017) et par le cours *Angewandte Diskursanalyse* du professeur Michael Metzeltin du semestre d'été 2019 à l'Université de Vienne.

Avec huit grandes sections, la première étape de la méthode d'analyse dialectique développée par Michael Metzeltin est la représentation du texte littéraire, suivie d'une introduction au contexte de relations de pouvoir. Après l'analyse approfondie de la publication du texte, il doit être replacé dans son contexte géographique et historique. La cinquième étape examine la structure du texte. Puis il est interprété sous l'angle des aspects stylistiques, sémantiques et rhétoriques, parmi d'autres. La septième section est consacrée à la représentation des antagonistes. Enfin, l'interprétation analytique du discours constitue la dernière étape. Il s'agit alors d'une méthode qualitative.

Structuré en six sections différentes, le chapitre d'ouverture du travail portera sur une contextualisation plus large du sujet en ce qui concerne les antécédents historiques de la Belgique. Les conséquences linguistiques qui peuvent être discernées et qui agissent comme un catalyseur de discorde au sein de la communauté seront analysées par rapport à l'interrelation complexe entre la langue et le pouvoir. Une brève introduction à l'auteur flamand, ainsi que le climat politique qui a contribué à la conception du roman, seront présentés.

Puis, le prochain chapitre examinera plus en profondeur le livre d'Hendrik Conscience. Le jeu de puissance selon la représentation du roman sera décodé, notamment en matière de développement des discours politiques et sociaux. Des parallèles seront établis entre la fin du XIX^e siècle (au moment de la publication du roman) et les temps modernes, soulignant effectivement l'actualité du conflit. La réception du roman par le grand public lors de sa sortie en 1838 sera prise en compte pour observer les controverses entourant le roman.

Le chapitre suivant comprendra une analyse des antagonistes, car, comme pour toute opposition, les adversaires sont essentiels. La caractérisation du monarque français sera révélée, notamment en référence aux influences extérieures de la reine et à l'effet de ricochet de la récession économique en France. Le lion emblématique du

comte de Flandre comme le blason qui est devenu le symbole officiel de la communauté flamande sera mis en contraste avec le coq métaphorique sur les armoiries wallonnes. La direction nationale, qui est activement soutenue par la population en général, sera également abordée en faisant allusion aux personnages littéraires. En fin de compte, la notoriété des ressources et leurs ramifications sur le pouvoir seront revues.

Pour conclure, le dernier chapitre tournera autour du nationalisme à une plus grande échelle, fournissant une meilleure image de la façon dont le processus de construction d'une nation est subordonné à la dynamique du pouvoir qui existe. Le discours nationaliste comme consolidation de l'esprit national flamand joue un rôle prépondérant à cet égard, tout comme l'allégorie nationale et la propagation du patriotisme. La commémoration de la résistance flamande victorieuse à l'invasion française contre toute attente (le front français paraissait impénétrable au tournant du XIV^e siècle, car il avait acquis la prééminence grâce à une force militaire supérieure) est une réflexion de l'éternel affrontement. L'idéologie politique et ses implications pour la formation d'un sentiment national de fierté seront considérées comme fondamentales pour les relations de pouvoir. Dans la partie finale, il y aura un résumé des points saillants, ce qui laissera également la place aux recherches futures.

Tout au long du travail, il y a plusieurs idées de recherche qui ne seront pas perdues de vue. Premièrement, *De Leeuw van Vlaenderen* d'Hendrick Conscience, qui a non seulement contribué à la création de l'œuvre littéraire nationale flamande, mais a également marqué le tournant du mouvement littéraire flamand après sa publication, sera considéré comme une illustration du pouvoir inhérent de la langue. Ensuite, la corrélation entre la politique linguistique de la Belgique et la production littéraire sera établie. Par ailleurs, il sera montré que l'opposition entre les deux groupes ethniques ne fait que gratter la surface de relations de pouvoir complexes, qui reflètent un conglomérat d'intérêts (souvent disparates et conflictuels). En dernier lieu, le nationalisme sera analysé comme une synthèse d'idéologies politiques

diverses, d'intérêts contradictoires et de facteurs géopolitiques qui sont au moins en partie, sinon largement, dictés par l'abondance des ressources et la présence du pouvoir.

2 Le contexte historique et social

Pour acquérir une meilleure compréhension de la Belgique, un pays en proie à des conflits internes, il est tout à fait indispensable d'examiner le développement historique qui a façonné la société contemporaine. Bien que le reflet de cette histoire riche avec son patrimoine culturel et sa dualité linguistique puisse se retrouver au centre de débats politiques et culturels modernes, une solution définitive semble improbable.

2.1 L'histoire de la Belgique

La bissection de la Belgique n'est pas un phénomène nouveau. Le cœur de la Belgique est défini par un conflit qui pénètre tous les niveaux de la société depuis des siècles. Aujourd'hui, la ligne de démarcation qui traverse le centre du pays (ainsi que les frontières entourant la capitale et les cantons de l'Est) est un indicateur clair d'une absence de solidarité au sein de la nation. Alors que la relation tumultueuse entre la Flandre et la Wallonie trouve ses origines dans le fossé linguistique au Ve siècle, la Guerre de Flandre au Moyen-âge a servi de principale source d'inspiration pour la construction d'un discours national flamand.

Une analyse des fondements historiques de la Belgique exige une vue d'ensemble de la situation sociale du pays, notamment à cause du risque d'incongruité— au sens strict, l'État a été fondé seulement en 1830. Toutefois, la métamorphose historique qui a précédé le déploiement autonome des ailes du

papillon belge avec son kaléidoscope de différentes couleurs culturelles, linguistiques et ancestrales ne peut, sous aucun prétexte, être ignorée.

Étymologiquement, le pays tire son nom du latin, plus précisément, du terme *Gallia Belgica*, une dénomination qui fait référence aux *Belgae*, les tribus celtiques qui habitaient la région dans le passé lointain. (cf. Singh, 2010 : 565) Au I^{er} siècle, Jules César définit le territoire de la Gaule et fait allusion à la partie « qui est habitée par les Belges »¹. (Caesar et al., 1867 : 1) Ce groupement de territoires belges, la *Gallia Belgica*, s'est dissipé en trois provinces disparates au III^e siècle : en *Belgica prima* (avec Trèves comme métropole suprême), en *Belgica secunda* (autour de la ville de Reims) et en *Germanica secunda* (avec Cologne comme centre administratif). (cf. Bitsch, 1992 : 16) La Gaule belge (ce qui est maintenant appelé le territoire du comté de Flandre), il faut noter, était « la plus importante et la plus riche des provinces belges » et les habitants de la région étaient les seuls peuples à ne pas avoir condescendu à la paix avec le général romain. (cf. Jourdain, 1868 : 297)

Dans une perspective historique, le territoire tripartite des Pays-Bas— composé des Pays-Bas modernes, du Luxembourg et de la Belgique— a été assemblé au XI^e siècle lorsque le transport des marchandises par voie de terre a prévalu sur les expéditions par voie navigable. (cf. Dhondt, 1963 : 5-6) Tout au long du Moyen Âge, la collectivité des Pays-Bas s'est épanouie culturellement et commercialement. Au cours des X^e et XI^e siècles, il y avait plusieurs États fédéraux dans la région, dont Hainaut, Namur, Brabant, Limbourg, Luxembourg et Flandre, et bien qu'ils soient officiellement gouvernés par l'empereur romain ou le roi de France, ils étaient, en réalité, autonomes. (cf. Singh, 2010 : 570)

¹ Jules César a écrit sept livres sur sa conquête victorieuse pendant la guerre des Gaules (entre 58 et 51-50 avant J.-C) qui sont désignés collectivement sous le nom de *Commentaires sur la Guerre des Gaules* (les *Commentarii de Bello Gallico* dans la version originale, en latin). La locution latine dans le premier livre, « [h]orum omnium fortissimi sunt Belgae », a été traduite en français comme « [l]es Belges sont les plus braves de tous ces peuples ». (Caesar, 1867 : 1) Bien que l'expression puisse être prise au pied de la lettre, un examen attentif du contexte révèle la vérité sous-jacente : César a ainsi insinué que les Belges étaient sauvages par rapport à son armée civilisée.

En 1214, le roi de France Philippe II a conquis la terre de Flandre. Le contrôle de la couronne française continua d'augmenter à travers le XIII^e siècle, tout comme l'opposition flamande. Au début du XIV^e siècle, la vendetta entre le roi de France Philippe le Bel et le comte de Flandre est allée en crescendo dans une série de trahisons et d'attaques jusqu'à la bataille de Courtrai en 1302, pendant la guerre de Flandre. Presque trois cents ans plus tard, en 1598, en corollaire de la révolte des Pays-Bas contre Philippe II d'Espagne (la personnification de la domination espagnole), l'État s'est fendu dans les Pays-Bas du nord et les Pays-Bas du sud. (cf. Bitsch, 1992 : 319) Mais la stabilité en Belgique en matière politique et sociale n'était rien d'autre qu'illusoire. Chaque guerre semblait contenir avec elle les germes d'un nouveau conflit.

En 1713, le traité d'Utrecht précisait que les Pays-Bas étaient sous la domination de la monarchie autrichienne des Habsbourg. Cela n'a cependant pas empêché les conquérants français de tenter de s'approprier les régions du sud en menant des attaques tout au long du XVII^e et XVIII^e siècles. Ainsi, les Français se sont-ils imposés comme conquérants au dénouement de la bataille de Fleurus en 1794, avec une occupation absolue des anciens territoires des Pays-Bas autrichiens. (cf. Mabilie, 1986 : 49) La Belgique s'est trouvée à nouveau sous domination étrangère.

L'annexion et la francisation du territoire belge qui a suivi ont été interrompues au début du XIX^e siècle, lorsque la Belgique a été intégrée (ou plutôt réintégrée) dans le royaume des Pays-Bas. Sans se soucier des intérêts ou des voix de la population générale, le sort de la Belgique a été déterminé au niveau international lorsque, lors des congrès de Vienne de 1815, le cabinet britannique a initié le regroupement des Pays-Bas en un seul royaume sous la maison d'Orange. (cf. Bitsch, 1992 : 76) La révolte en faveur de l'indépendance a fait rage du 25 août 1830 au 26 décembre, date de la fondation et de la reconnaissance officielle de l'État belge. La monarchie constitutionnelle s'est consolidée avec l'ascension du roi Léopold I^{er}.

Selon le poète belge du XIX^e siècle Fernand Severin, le symbole vital de l'indépendance commerciale en Belgique n'était rien d'autre que le chemin de fer. L'importance des ressources pour l'indépendance, la montée en puissance de la société et l'essor de l'État belge sont soulignés par l'écrivain. Comme il l'explique dans son livre, il semble que l'effort belge pour l'indépendance ait été fortement accéléré grâce aux avancées industrielles, qui projetaient une image de pouvoir :

« En somme, [...] si la Révolution de 1830 donna à la Belgique l'indépendance politique, l'établissement du chemin de fer lui donna l'indépendance commerciale. Cette heureuse innovation et la prospérité qu'elle engendra, prouvèrent la puissante vitalité du nouvel état et contribuèrent largement à lui concilier l'estime des nations. » (Severin, 1914 : 110)

Incontestablement, le mouvement flamand qui a gagné du terrain dans le XIX^e siècle a été fondé sur des profondes racines historiques. Le sentiment naissant d'appartenance et du patriotisme qui a conduit à l'indépendance triomphante de la Belgique en 1830 n'a qu'augmenté. Cette fierté nationale était soutenue par tous les moyens possibles, y compris, mais sans s'y limiter, les entreprises artistiques et littéraires de l'époque. Ainsi, les « patriotes se sentirent appelés à échanger les armes pour la plume et à collaborer à l'édification d'une culture belge nationale ». (Vos, 1989 : 158) Afin de renforcer efficacement une adhésion à l'identité nationale, il fallait mettre l'accent sur les traditions et coutumes culturelles communes, la Belgique devait être établie comme une patrie historique dotée d'un caractère distinctif. Cela n'aurait pas été envisageable sans prendre en compte à la fois l'héritage culturel flamand et la langue. (cf. Ibid) Ceux-ci sont indissociables.

Certes, l'année 1838 a été remarquable dans la littérature nationale belge avant tout grâce à la publication du livre *De leeuw van Vlaanderen* d'Hendrik Conscience, qui a contribué à consolider le statut du patrimoine et de la langue flamands. Naturellement, le mouvement flamand qui a grandement influencé la nationalité belge était non seulement explicite en termes d'une estime nouvelle pour la langue

du peuple, mais aussi comme un avancement sur le plan politique. (cf. De Haulleville, 1870 : 146)

À bien des égards, le mouvement a incité à la cristallisation d'une indéniable identité flamande. C'est au tournant du XX^e siècle que « l'identité flamande s'affirma pour la première fois comme tout à fait autonome par rapport à l'identité belge ». (Vos, 1989 : 160) L'apport incontesté d'Hendrik Conscience avec ses activités littéraires (qui lui ont apportés une large reconnaissance auprès du public) est d'avoir ouvert la voie au mouvement flamand à une plus grande échelle.

2.1.1 Le conflit ethnique

Parmi les trois communautés séparées et distinctes de Belgique, à savoir les Flamands, les Français et les germanophones, ce sont, sans l'ombre d'un doute, les deux premiers groupes ethniques qui, essentiellement, déchirent le pays. Il est tout aussi incontestable que le différend comporte de multiples facettes et qu'il ne peut pas être classé comme étant uniquement de nature sociale, économique ou même linguistique— la politique contribue considérablement à ces troubles. Ces deux communautés, dont l'opposition active a constamment entravé l'unification de la Belgique, sont réticentes à trouver un terrain d'entente fondé sur le dialogue qui mène à une solution viable et sont prêtes à défendre leurs intérêts avant toutes autres considérations. (cf. Delperée, 1990 : 115)

Sur la base d'une revue publiée en 2018, la communauté flamande de Belgique compte 5,8 millions d'habitants, alors que le nombre de Wallons est de 3,9 millions². (cf. Pan et al., 2018 : 49) De manière générale, la situation en Belgique est aujourd'hui considérée comme une division des communautés linguistiques au lieu de minorités

² Lors de l'évaluation des minorités nationales en Belgique, il faudrait mettre l'accent sur le fait que ce concept ne comprend pas les Flamands en Belgique, car ils sont majoritaires dans leur État. Stricto sensu, cette notion ne peut s'appliquer qu'aux Luxembourgeois.

linguistiques, qui sont déterminées en partant des trois régions, qui existent côte à côte tout en jouissant de droits égaux. (cf. Ibid : 85)

Un aspect qui mérite une attention particulière est le faible niveau de la violence sociale dans la lutte nationaliste flamande pour l'autonomie contre le gouvernement belge et les Wallons. Comme le confirment les données recueillies à partir de l'année 2000, il s'agit d'une dispute qui est classée au niveau un à l'échelle du baromètre des conflits (établi par l'Institut d'Heidelberg pour la recherche sur les conflits internationaux). (cf. Ibid : 66-68) Dans un tel climat de conflit communautaire, l'objectif de l'intégration semble être plus que jamais loin d'être réalisé. Encore une fois, ces points de friction ont un ancrage historique. L'ancienneté du conflit communautaire doit donc être rappelée.

En 1895, le paléontologue et anthropologue belge Julien Fraipont a publié un article qui n'a que creusé le fossé entre les deux ethnies présentes en Belgique. En considérant l'appartenance ethnique de la population belge d'un point de vue anthropologique, il est vite devenu évident que les habitants de ce pays d'Europe occidentale pouvaient facilement être classés en deux catégories, « le type wallon et le type flamand ». (Fraipont, 1896 : 1) Les reproductions exemplaires des structures crâniennes des ethnies wallonnes et flamandes prototypes ont servi de preuve finale à son étude détaillée et ont mis en évidence la différence de structure osseuse. La dernière déduction de ses recherches a été la suivante :

« Cette dualité d'origine, qui se reflète [*sic*] non seulement sur les propriétés physiques, mais encore sur le caractère, sur le tempérament et dans la langue, est la vraie cause de cette sorte d'antagonisme allant souvent jusqu'à l'hostilité entre les Wallons et les Flamands, réunis aujourd'hui dans cette unité politique que l'on appelle la Belgique. » (Ibid : 31)

Selon lui, le facteur racial fait partie d'un ensemble plus large et reflète l'essence même du débat qui divise la population belge. En délimitant les écarts et la disparité des origines d'une manière aussi équivoque, il semble impliquer que l'antagonisme ne sort pas de l'ordre naturel compte tenu de la différence fondamentale et

infranchissable entre les Flamands et les Wallons. Alors que les hostilités peuvent avoir été (temporairement) maîtrisées en plaçant les deux groupes ethniques sous l'égide de la politique belge, la confrontation est loin d'être résolue.

Comme c'est prévisible, la « certitude » de cette étude scientifique a eu des répercussions sur le climat social à la fin du XIX^e siècle. Si, avant cette déclaration affirmative, il y avait un sentiment croissant que la querelle linguistique était, de facto, un conflit de races, alors le travail de Fraipont a assuré que la fracture raciale a été cimenté dans l'idéologie nationale. (cf. Van Ginderachter, 2005 : 54) C'était une question de sang.

Comme la corporéité, le fossé financier entre les populations flamande et francophone est un autre aspect qui a favorisé l'éloignement à partir du XIX^e siècle. Pour ce qui est du secteur industriel, la Région wallonne était, au moins au départ, très prospère. En raison de la production de charbon dans le sud, les francophones étaient les plus riches et les plus puissants de tout le pays. C'est ce charbon, selon le géographe français Georges Chabot, « qui a soutenu les industries anciennes et qui a fait naître de nouvelles ». (Chabot, 1949 : 44) Même en Flandre, les habitants les plus riches de la première moitié du XIX^e siècle n'étaient pas les néerlandophones ou les Flamands, mais les francophones avec leur formidable supériorité commerciale. De toute évidence, cela a joué un rôle crucial dans la fracture socio-linguistique au sein même du pays.

Au cours de la période de 1831 à 1872, des machines de textile et de sidérurgie ont été exportées de la Grande-Bretagne de plus en plus industrialisée vers la Belgique et la France³. (cf. Crouzet, 2000 : 196) La communauté belge qui a le plus profité de l'inauguration de la sidérurgie est la Wallonie, principalement en raison de ses ressources en charbon qui ont favorisé l'installation de machines lourdes dans cette zone spécifique. (cf. Poulain et al., 1984 : 138) La domination des Wallons est renforcée avec l'industrialisation charnière de l'Europe. Au cours de la révolution

³ Suivant l'exemple donné par la Grande-Bretagne, la France et la Belgique ont été les deux premiers pays à initier une révolution industrielle au XIX^e siècle.

industrielle belge, le pays a tiré profit de sa position géographique avantageuse et a été l'un des principaux centres de fabrication en Europe. Même si Anvers, située dans le nord de la Flandre, était l'un des « ports du cœur industriel de l'Europe », la région essentiellement agricole vivait dans le spectre de la domination économique de la Wallonie. (Crouzet, 2000 : 237)

Cependant, la situation s'est retournée de façon inattendue à la fin de la Seconde Guerre mondiale en 1945— le statu quo a été perturbé lorsque la majorité de la reconstruction d'après-guerre a eu lieu en Flandre, ce qui a stimulé le progrès technologique dans la région. Alors que la Flandre a évolué et s'est récupérée de sa crise, l'industrie wallonne a régressé et la région sud a stagné économiquement. L'élément territorial qui a finalement (et de manière concluante) fait pencher la balance en faveur de la Flandre était la situation géographique de Bruxelles en tant que ville centralisée du commerce. La capitale, il va de soi, a attiré « toutes sortes [...] de sociétés bancaires, financières, industrielles », ce qui, en soi, a été une cause constante de querelles. (Chabot, 1949 : 46)

Outre la grande rivalité économique entre les deux communautés, Georges Chabot a proclamé : « [...] il n'y a pas sans doute deux types ethniques, mais il y a deux mentalités différentes ; c'est la différence de langue qui aurait empêché jusqu'ici la fusion des deux groupes ». (Ibid : 43) Les dissemblances ethniques incarnent donc un point cardinal qu'il faut toujours garder à l'esprit et qui, à son tour, se manifeste dans la langue parlée dans chaque région. Il résume également la quintessence du problème linguistique et ses conséquences.

Le clivage culturel qui ne semble pas près de s'atténuer a été reproduit avec perspicacité par Jules Destrée, un homme politique belge et ministre des Sciences et des Arts souvent reconnu comme l'un des mécènes les plus marquants du mouvement wallon. En 1912, il a écrit une lettre publique (qui a été initialement publiée le 15 août dans la *Revue de Belgique* avant de circuler dans d'autres journaux) intitulée *Lettre au roi sur la séparation de la Wallonie et de la Flandre* et adressée au roi de Belgique, Albert I^{er}. Sans édulcorer l'impasse nationale, il a révélé la vérité en

écrivait succinctement « laissez-moi Vous dire la vérité, la grande et horrifiante vérité : il n'y a pas de Belges ». (Destrée, 1912 : 8) Cette affirmation fait déjà allusion à l'improbabilité de l'unité. Après avoir soutenu sa déclaration choquante par des statistiques, il affirme : « [i]l y a, en Belgique, des Wallons et des Flamands; il n'y a pas de Belges », un aphorisme qui deviendrait célèbre. (Ibid : 10) Ainsi, la différenciation entre la Flandre et la Wallonie s'est étayée une nouvelle fois.

En effet, les affrontements communaux entre la Flandre et la Wallonie étaient toujours si graves au XX^e siècle qu'une modification exceptionnelle a été apportée à la législation fondatrice de l'État belge (instituée en 1836). Ces deux règlements, adoptés en 1988 et 1989, concernaient spécifiquement l'aménagement de plusieurs communes situées dans l'agglomération de Bruxelles et visaient à éteindre l'insatisfaction croissante dans la région. (cf. De Bruycker et Philippart, 1990 : 95) Cette inimitié au cœur même de la société belge a de graves ramifications et crée un effet d'entraînement aux proportions immenses. Il soulève des questions non seulement en ce qui concerne l'unité du pays européen, mais va au-delà et fait douter de l'existence même d'une soi-disant « Belgique ». Les négociations entre les Flamands et les Wallons occupent une place prépondérante dans le cadre du dialogue national, comme elles l'ont fait dans le passé puisque l'histoire de la Belgique l'a lancée sur une trajectoire spécifique entrelacée de ressentiments à la fois exaspérants et difficiles à inverser.

Aujourd'hui, l'opposition profondément ancrée entre les deux ethnies (les Flamands et les Wallons) est devenue si drastique qu'il ne s'agit plus de fusionner les deux partis de la même unité, mais plutôt d'un besoin croissant de reconnaître que la division fait partie intégrante de la Belgique. L'absence de cohésion dans le discours national en raison des différentes langues, ethnies et mentalités peut être comparée à un dialogue de sourds qui n'est guère utile pour élucider les conditions requises qui pourraient améliorer la situation. Tant que les communautés se disputent en restant aveugles aux compromis, la résolution semble hors d'atteinte. Néanmoins, selon Nachtergaele, « s'il reste à la Belgique d'aujourd'hui quelque force, elle réside plutôt

dans la diversité de ses composantes culturelles ». (Nachtergaele, 2001 : 363) Cette hétérogénéité n'est pas sans son attrait, ses défauts, ses valeurs.

2.1.2 La fracture linguistique

Le langage est la faiblesse fondamentale au sein de la contestation belge. Outre les communautés germanophones susmentionnées dans les cantons de l'Est (collectivement appelées la Nouvelle Belgique) qui sont retirées de l'équation, d'un côté il y a le français parlé sur le territoire de la Wallonie et de l'autre il y a le flamand, la langue néerlandaise parlée dans le nord, la région des Flandres, qui est un terme englobant tous les dialectes existants en Belgique. L'émergence progressive des trois langues officielles est à l'origine d'une chaîne d'événements alambiqués qui ont fortement conditionné l'histoire entière du pays.

La domination de la langue française pendant des décennies, voire des siècles, a conduit à l'assujettissement transitoire des communautés néerlandophones. Ceci était particulièrement notable après la diffusion de la langue française au XVIII^e siècle et le fait qu'à l'époque de l'indépendance belge « [l]'élite politique et économique, incarnation de la grande bourgeoisie, était [...] d'expression française, y compris en Flandre ». (cf. Farhat, 2012 : 232) L'influence du français ne peut donc en aucun cas être sous-estimée ; car elle est à la fois une manifestation de statut et un moyen de mettre en relief l'autorité.

Propagée comme le seul moyen de communication acceptable, l'imposition de la langue française se manifestait à tous les niveaux : le néerlandais était interdit dans la vie publique, que ce soit dans le système éducatif, dans les conseils provinciaux et municipaux ou dans l'administration. (cf. Van Istendael, 2014 : 88) Ainsi, alors que le néerlandais a prévalu au milieu du XIX^e siècle— selon les statistiques officielles, environ 2,4 millions de Belges parlaient le néerlandais en 1846, contre 1,8 million de francophones, donc 57 % et 43 % respectivement— la rivalité linguistique était bientôt au coude à coude. (cf. De Wever et al, 2016 : 7) En moins de quarante ans, « la

proportion atteint plus ou moins la parité en raison de l'émigration flamande et d'une francisation active ». (Ibid) Quoi qu'il en soit, la friction entre les Flamands et les francophones était et continue d'être un état congénital en Belgique.

Pour reprendre les mots de l'auteur belge contemporain Geert Maria Mauritius Julianus Vanistendael (plus connu sous son nom de plume Geert Van Istendael), la stratégie de francisation a été parfaitement illustrée dans l'expression « On parle le flamand aux animaux et aux domestiques ». (Van Istendael, 2014 : 88) La personnalisation implicite des Flamands en tant que bétail les dépeignait comme indignes en raison de leur langue, montrant concomitamment un mépris total pour la culture et l'identité flamande. Ils sont presque des illettrés qui manquent d'érudition, des bêtes ignares qui n'ont pas la sophistication et le raffinement de la langue française. Ainsi, l'axiome dépréciant a conduit à la diminution du patrimoine flamand en dégonflant son importance nationale. De manière efficace, la dépréciation de tout un segment de la population nécessitait l'utilisation du français à sa place, qui était évidemment à la mode, contrairement au flamand, qui était la langue des classes inférieures. L'usage du flamand était perçu comme un sceau de honte qui ne pouvait être lavé qu'en adoptant les idéaux français. De cette façon, le prestige linguistique était l'un des facteurs déterminants de la domination française.

La promotion active du français dans tous les milieux n'a fait que renforcer la détermination de la communauté flamande à plaider en faveur d'une indépendance linguistique de la Flandre. Le flamand n'était pas une langue officielle et ils n'avaient pas autant de droits que les francophones du sud du pays. Nonobstant le fait que les Flamands ont mis tout en œuvre pour parvenir à un équilibre linguistique dans le pays, ce n'est qu'en 1898 que la Belgique a officiellement reconnu le néerlandais et solidifié son statut de langue nationale. Actuellement, la majorité de la population parle néerlandais.

Les relations de pouvoir sont plus présentes que jamais dans le combat linguistique, comme en attestent les doctrines radicales des wallingants (qui, comme leur nom l'indique, soutiennent les Wallons dans leurs entreprises linguistiques et

politiques afin d'atteindre l'autonomie) et les flamingants. Cet affrontement durable en Belgique a, bien sûr, des ramifications pour la société de plus d'une façon. À titre d'exemple, selon Maurice Piron, « [c]e n'est pas à la douceur de vivre, mais aux débats de la vie communautaire que nous devons la famille des flamingant, wallingant, belgeoisant, fransquillon, rattachiste [sic], reflets [...] de querelles linguistiques ». (Piron, 1978 : 28) Le lexique profondément politisé témoigne de la lutte linguistique persistante et l'image d'une Belgique homogène est incontestablement brisé par une telle approche.

La langue sépare également la Belgique au sens littéral. Au-delà des aires dialectales secondaires, c'est la frontière linguistique qui fracture catégoriquement le pays. Deux théories existent à ce propos. Le premier, celui de l'historien belge Godefroid Kurth et de son école de pensée, proclame que la colonisation était la clé de la division. Il a écrit la première étude approfondie de la frontière linguistique et de son origine au moyen Âge. Ainsi, « on entendait par frontière linguistique la limite qui s'établit aussitôt après l'invasion franque, et qui séparait la région colonisée par les Francs de celles demeurée de civilisation galloromain [sic] ». (Dhondt, 1947 : 262) En revanche, l'école de Bonn conteste cette affirmation et nie l'existence même d'une éventuelle frontière culturelle ou linguistique qui pourrait résulter d'invasions. (cf. Ibid) Si le langage peut être interprété comme un symbole de l'identité nationale, alors les langues qui se battent pour leur place sous le soleil en Belgique représentent avec précision le schisme social. Comme pour toutes les composantes complexes de la situation linguistique en Belgique, la frontière linguistique est également entourée de polémiques et offre de nombreuses pistes de réflexion.

Même si le conflit linguistique qui faisait rage n'était pas, à l'origine, à caractère territorial, la ségrégation des territoires français et flamands a certainement contribué à la fracture territoriale qui peut être discernée aujourd'hui. En Belgique, la langue et le territoire sont inextricables. La controverse de territorialité repose sur deux grands principes : les Français adhèrent au « principe de personnalité » (en

d'autres termes, le droit de chaque citoyen à interagir avec les autorités locales dans leur langue maternelle), tandis que les Flamands opèrent sous le « principe de territorialité », qui stipule que, en règle générale, toutes les régions sont unilingues. (Luminet, 2012 : 38-39) Seulement Bruxelles est bilingue. En réalité, cependant, la Wallonie a une longue histoire d'unilinguisme et la Flandre a été, dans une certaine mesure, bilingue flamand et francophone jusqu'à l'année 1932, lorsque l'administration est finalement devenue exclusivement unilingue. (cf. Ibid : 46)

La partition de la Belgique a été discutée à de multiples reprises dans le passé, bien que, plus souvent qu'autrement, elle soit utilisée comme une menace par les partis politiques opposés. Hypothétiquement, cette fracture séparerait le pays le long de sa frontière linguistique (qui est la cause profonde du conflit), par lequel la communauté flamande et la communauté francophone deviendraient des États indépendants. Une alternative à cette scission serait que la Flandre rejoigne les Pays-Bas et que la Wallonie s'unisse avec la France (le soi-disant rattachisme). Néanmoins, l'état actuel est que les deux communautés jouissent d'un certain degré d'autonomie et que cette division reste purement théorique et improbable. Il y a aussi la complication supplémentaire de Bruxelles, qui est une région autonome bilingue en soi.

La Belgique est, irréfutablement, un agrégat de différentes ethnies, langues et cultures. Pourtant, le conflit interne n'a pas été éradiqué. Un modus vivendi est toujours nécessaire. Aucune solution nationale n'a été trouvée. Les schismes belges de nature ethnique, raciale et linguistique éliminent toute possibilité de réconciliation. Le feu de la querelle linguistique a peut-être brûlé irrégulièrement et même, à certains moments, s'est éteint, mais il suffit de rallumer une petite étincelle, de jeter de l'huile sur les braises qui couvent pour reprendre la lutte perpétuelle, pour rouvrir les blessures du passé et pour raviver la détermination inébranlable de l'opposition.

2.2 Langue et pouvoir

Les subtilités de la langue et du pouvoir peuvent, métaphoriquement, être comparées à l'arbre généalogique national, où chaque branche est une communauté avec ses propres traditions ancestrales, son sentiment d'appartenance et les bourgeons ou jeunes pousses frais sont comme les représentants de l'avenir du pays. Si cette analogie devait être abordée plus en détail, il deviendrait évident en soi que le tronc de l'arborescence incarne la langue, ou plutôt, comme dans ce cas, les langues entrelacées de l'État belge (le français, le flamand et, dans un moindre degré, l'allemand). Alors que l'arbre est fermement planté sur le terrain belge et ne nécessite aucun éclaircissement supplémentaire, les racines du pouvoir enchevêtrées ne sont rien de moins que labyrinthiques. Une certitude est indéniable : la langue et le pouvoir dépendent l'un de l'autre dans la même mesure, car si l'un devait périr, l'autre serait profondément marqué par changement. C'est pour cette même raison que les deux notions seront envisagées conjointement.

Derrière la majorité, sinon tous les mécanismes politiques, les discours culturels et les courants sociaux, il y a un point commun : celui du langage. Selon Georg Kremnitz, « dans la lutte politique, le facteur constitué par la langue, l'appartenance à une communauté linguistique, jouait un grand rôle ». (Kremnitz, 1981 : 63) La Belgique ne fait pas exception.

Pendant une période de temps prolongée dans l'histoire de la Belgique, les francophones ont constitué la classe hégémonique, une position sociale qui reposait largement sur la standardisation du français comme langue autoritaire. Comme il fallait s'y attendre, cette suprématie mettait systématiquement les Flamands dans une position désavantageuse. Si, en guise d'exemple, la langue administrative n'était pas pleinement comprise par un pourcentage de la population, ces citoyens étaient susceptibles de se sentir socialement et culturellement aliénés. Au fil du temps, ils sont devenus sensibles à un sentiment d'impuissance croissant, à leur détriment. Il s'agit donc d'un rapport de force que les Flamands ont essayé, au XIX^e siècle, à

inverser en leur faveur et qui a nécessité un nouvel élan sous forme de littérature subversive pour préserver le nationalisme flamand. La réaffirmation et la revalorisation de la langue flamande dominée était un processus de résistance prolongé qui cherchait à la fois à atténuer l'impact de la domination et à regagner avec succès la dignité culturelle.

À cet égard, il convient de garder à l'esprit que bien que le partage d'une langue commune renforce le sentiment d'appartenance à un certain groupe, il s'agit d'une épée à double tranchant. Cela devient évident quand il forme la base de la discrimination, établissant une ligne claire entre différentes personnes dans la même communauté, les transformant ainsi en parias avec la consolidation d'une politique du « nous contre eux ». Cela ne fait que distiller la haine et l'antagonisme.

Maurice Blanchot, philosophe et théoricien français du XX^e siècle, a développé le rapport intrinsèque entre le pouvoir et le langage dans son essai *La littérature et le droit à la mort*, où il a révélé que « [q]uand nous parlons, nous nous rendons maîtres des choses avec une facilité qui nous satisfait ». (Blanchot, 1948 : 30) Le langage est donc un vecteur de communication qui complète la capacité d'exercer le pouvoir, de s'imposer, de prendre le contrôle de la réalité et de l'aligner selon une vision précise du monde. Par essence, la signification transmise par les ressources linguistiques est liée à la connaissance, mais aussi à la détermination de la dominance. C'est également par le langage que la prédominance est maintenue.

Une autre caractéristique du pouvoir linguistique que Blanchot met au premier plan est que le discours de la gouvernance découle de la faiblesse enracinée dans l'individu qui est contraint de parler par une nécessité impérieuse, car « à qui s'exprime, quelque chose d'essentiel fait défaut ». (Ibid : 32) Ainsi, la prise de parole n'est pas seulement une démonstration de pouvoir, mais aussi une action de reconquête du pouvoir des forces dominantes.

Le fossé linguistique qui n'a pas été surmonté en Belgique semble irréconciliable. Vincent de Coorebyter, le politologue et philosophe belge contemporain qui est le directeur général du Centre de recherche et d'information

socio-politiques (CRISP) depuis 1999 et membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique (ARB), a donné un aperçu de ce phénomène de manière exhaustive :

« Il n'existe pas de clivage sans qu'il y ait, à l'origine au moins, un rapport de force vécu comme inégal sur un enjeu donné, voire un rapport manifeste de domination : c'est ce sentiment de déséquilibre ou de domination qui nourrit une opposition majeure entre les tenants de deux thèses, ceux qui exigent des changements profonds pour en finir avec le déséquilibre qu'ils estiment subir, et ceux qui sont favorables au *statu quo*. » (De Coorebyter, 2008 : 15)

Évidemment, la politique de pouvoir sous-jacente dans la division linguistique de la Belgique— qui peut se manifester par le manque de transparence des motivations et des intérêts cachés— présuppose l'existence d'une polarité. Au fur et à mesure que les enjeux politiques multicouches sont explorés, la nature dominante du clivage peut être mise en évidence. Les privilèges dont jouit un groupe ont pour effet de créer plus de discrimination, d'injustice et de l'inégalité, créant un cercle vicieux qui ne peut être brisé que par la réévaluation des normes existantes et la révision résolue de l'ordre établi tout à fait inadmissible. Il faut absolument remettre le *statu quo* en question. Dans le cas de la Flandre, les Flamands qui luttent contre la domination de la langue française (et, par ricochet, l'instauration de la culture, la mentalité, la vision du monde françaises) tentent de déstabiliser le système en vigueur, en montrant ses défauts et en ressortant la nécessité d'apporter des changements.

Le mariage entre le pouvoir et la langue peut être mieux interprété rétrospectivement, en analysant l'époque de la naissance de l'État belge. En 1830, le français était la langue prédominante parlée par la noblesse et la haute bourgeoisie avec ses concurrents en minorité. (cf. Dassargues et al., 2014 : 107) Par conséquent, l'État était « unitaire et surtout unilingue » et le français était la langue « de l'autorité et du pouvoir ». (Ibid) Des modifications apportées aux législations dans les années 1870 ont donné lieu aux premières lois linguistiques autorisant officiellement l'utilisation du néerlandais dans les provinces flamandes. (cf. Ibid : 108) Les

ajustements à la jurisprudence belge et l'approbation du flamand comme langue d'administration ont constitué une étape vitale dans la direction d'une prise de pouvoir progressive. L'aperçu historique des tensions linguistiques confirme une fois de plus l'idée que « l'essence du conflit était alors linguistique, accompagnée de revendications culturelles et identitaires, mais pas communautaire ». (Ibid) Ainsi, le conflit était-il initialement linguistique, mais le langage et le pouvoir allaient de pair.

Le langage comme symbole de puissance a un impact significatif sur l'autodétermination d'un peuple ; il facilite l'intégration dans les communautés et représente l'un des piliers de l'unification. Il peut alors être considéré comme la colle qui lie ensemble la nation, la culture et les peuples, qui restent autrement en tant qu'entités disparates. En revanche, cette appartenance linguistique peut être, si le besoin s'en fait sentir, transformée en instruments (politiques) de la mainmise d'un État sur des autres territoires.

Invariablement, les médias, ainsi que les maisons d'édition, occupent une position de force. Ils possèdent le pouvoir de dicter les normes de la conversation politique et sociale, le pouvoir de déterminer l'excellence des écrivains, qu'ils soient néerlandophones ou francophones, le pouvoir de filtrer. Une brève digression : les restrictions à la liberté de parole et d'expression ont été particulièrement décisives dans l'histoire littéraire de la Belgique. Au XVIII^e siècle, la censure protestante imposée par le gouvernement a été remplacée par une censure de plus en plus catholique. (cf. Boland, 1977 : 77) Jusqu'au XIX^e siècle, la stigmatisation de certains thèmes a fortement limité la créativité des auteurs. Cela signifiait également que « les écrivains catholiques reconnues par les autorités religieuses ne sont pas les mêmes que ceux qui le sont par le champ littéraire ». (Vanderpelen-Diagre, 2004 : 142) L'omniprésence des critères de censure a ainsi manipulé le pouvoir du langage afin de restreindre les activités littéraires par la tradition théologique. Comme le fait remarquer Van Istendael, « [l']influence de l'église catholique a disparu en Flandre, comme y a disparu la présence de la langue française ». (Van Istendael, 2014 : 91)

Loin d'être le seul moyen de domination de la société, la langue est incontestablement un élément impressionnant. Les répercussions cognitives de l'imposition d'une mentalité différente à travers l'usage d'une autre langue dans une certaine région sèment les graines d'une identité culturelle, qui mûrit et grandit ensuite dans la communauté, comme en témoigne la domination de la France en Belgique, avant la résurgence du flamand dans les années 1800. En revendiquant leur langue néerlandaise, les Flamands rétablissent leur identité, manifestent de manière flagrante leur indépendance et honorent leurs prédécesseurs.

2.3 L'autonomie de la littérature belge

La motivation derrière les changements de l'indépendance de la littérature belge comporte deux volets. D'une part, il symbolise la cessation des relations avec la littérature de la domination ; de l'autre, c'est la conception d'une littérature d'appartenance. Ce dernier consoliderait la nationalité belge.

Si l'hétérogénéité des cultures et des langues a rendu l'État extraordinaire, elle a également fait obstacle à un discours national cohérent. En 1836, le poète Théodore Weustenraad promulgue l'autonomie littéraire en dessinant le parallélisme suivant : « La Belgique a conquis son indépendance politique en 1830 ; il est temps qu'elle conquière également son indépendance littéraire ». (Dozo et Provenzano, 2014 : 105-106) Il laisse entendre que la lutte pour l'autonomie est incomplète si elle n'est pas menée par des hommes de lettres et que le domaine littéraire de la nation bénéficierait de leurs efforts conjugués. Les écrivains belges doivent utiliser les armes à leur disposition— leur verve, leurs stylos, leurs métaphores— dans la lutte pour l'autonomie.

Pierre Bourdieu, sociologue français contemporain (qui a théorisé au sujet du pouvoir symbolique de manière approfondie), a également perçu l'autonomie comme un concept bilatéral avec à la fois les « forces économiques et politiques » et les « forces spécifiques, c'est-à-dire proprement littéraires ». (Dubois et Bourdieu,

1999 : 15) Cependant, ce qui est d'un intérêt particulier dans ce contexte, c'est qu'il serait erroné de présumer que la liberté politique élimine automatiquement la domination littéraire. Ce n'est pas le cas.

En développant cette idée, Bourdieu a observé que les petits pays peuvent être gravement touchés par la domination littéraire extérieure, mais cet état de fait est remédiable tant qu'il existe une prise de conscience de cette influence linguistique. (cf. Ibid) Malgré cela, son article, paru en 1985, portait sur la littérature belge et concluait, de façon assez controversée, que « tout incite à conclure qu'il n'existe pas [...] un champ littéraire belge ». (Bourdieu, 1985 : 5) La remarquable domination de la littérature française rend un mauvais service à l'État belge, car elle minimise constamment son influence, éloignant la littérature locale de la scène mondiale. En s'inclinant vers l'idéal parisien attrayant, les écrivains belges se maintiennent dans un équilibre délicat entre le principe de s'adapter aux tendances françaises et de rester fidèle à leur région. En ce sens, la capitale Bruxelles peut être perçue comme le contrepoids à la domination parisienne.

L'autonomie académique est une mission ardue en soi, mais une combinaison de différents facteurs la rend encore plus problématique lorsqu'il s'agit de la Flandre. La littérature flamande a dû combattre sur deux fronts à la fois. Sur le plan intérieur, elle devait gagner son indépendance par rapport aux lettres françaises. À l'étranger, la voix littéraire de Flandre a dû supplanter la littérature produite au Royaume des Pays-Bas. Le long cheminement vers l'indépendance littéraire flamande mérite d'être en pleine lumière.

La coexistence de deux littératures en Belgique ne signifie nullement que les deux ont eu les mêmes chances de prospérer. Au lieu de faire face à cette situation dans le cadre de la solidarité mutuelle, avec une approche jointe d'une nation, la littérature belge s'est dissipée. Au XVIII^e et au début du XIX^e siècle, la littérature française avait le pouvoir de dominer, et la littérature flamande, par contre, était soumise, reléguée, négligée. Étant donné que les francophones étaient obstinés et ils « ont ignoré— ou feint d'ignorer— la présence d'une littérature non francophone

dans le pays », la production littéraire en Flandre a diminué. (Nachtergaele, 2001 : 364) Au sens figuré, les ailes de l'inspiration qui laissent l'imagination s'envoler étaient coupées. Si cette attitude ait été délibérément malveillante ou involontaire reste à déterminer. Tout de même, le fait est que l'aube des œuvres écrites néerlandophones était tardive.

Comme l'a observé le philologue moderne Vic Nachtergaele, au XIX^e siècle, « les lettres françaises occupaient pratiquement seules le terrain littéraire belge, alors que, de nos jours, nous trouvons deux littératures autonomes, florissant chacune dans un territoire culturel spécifique ». (Ibid : 363) L'esprit de chacun pour soi a maintenant été relégué dans le passé, les deux littératures ayant trouvé leur propre niche. Mais ce n'est pas sans la détermination et l'acharnement de la littérature flamande de l'indépendance que cela a pu être réalisé.

À plusieurs égards, l'émergence de la littérature nationale flamande a été un développement crucial en Belgique. En Flandre, « la patrie n'est pas la langue française, qui devient un simple "moyen d'expression", mais la Flandre ». (Dirkx, 2006 : 97) La Flandre a été la force de motivation de la proclamation de l'autonomie. La Flandre était le terrain commun unificateur pour les auteurs néerlandophones. La Flandre était d'une importance transcendantale pour l'esprit flamand. Flandre en vaut la peine. L'incorporation de différentes techniques et styles tout en utilisant la Flandre comme base a enrichi la littérature flamande à travers un composite de langues et de cultures différentes, souvent opposées. Unique grâce à son peuple, le mouvement littéraire qui s'est matérialisé a modelé le fondement même de l'identité flamande.

L'indignation était prédéterminée. Alors que les francophones étaient chagrinés par la présence de thèmes flamands dans les œuvres françaises, de la même manière, les néerlandophones ont pris ombrage de la priorité écrasante du français sur leur flamand natif. (cf. Nachtergaele, 2001 : 366) Il est assez curieux qu'indépendamment de la langue utilisée par les écrivains belges, les thématiques flamandes étaient un élément constant et ils ont même été unanimement reconnues

comme « le berceau de la Belgique ». (Ibid) Le patrimoine flamand a agi comme un agent de facilitation de la représentation de la Belgique comme un état inimitable.

Le roman d'Hendrik Conscience a joué un rôle majeur dans la nouvelle appréciation de la langue néerlandaise au milieu du XIX^e siècle. À l'époque, le roman historique était inspiré par le mouvement littéraire français au tournant du siècle. (cf. Aron, 2011 : 15) Fasciné par la culture flamande et fier de son héritage, il a exprimé sa haute estime en écrivant en néerlandais, une décision qui allait changer la littérature belge pour toujours et de manière radicale. Sans même le savoir, son choix de langue créerait un effet de cascade qui continue de se faire sentir aujourd'hui. A posteriori, il serait perçu comme « l'événement fondateur de la Flandre actuelle ». (Nachtergaele, 2001 : 367) L'initiative de Conscience pour donner un nouveau souffle à la langue néerlandaise en Belgique atteindrait son objectif en mettant les roues de l'autonomie littéraire en marche, des années 1880 à 1940. Si la littérature belge peut être comprise comme un « lieu d'un croisement plus complexe [...] entre les deux communautés linguistiques », l'œuvre d'Hendrik Conscience est un exemple archétypique de cette intersection. (Aron, 2011 : 14)

Composé de sa culture, de son patrimoine et de ses traditions, le noyau de la littérature belge est binaire. Il n'est donc ni choquant ni exceptionnel que cette séparation se retrouve dans les publications françaises et flamandes à travers les âges. Dans la littérature francophone, cependant, le flamand a joué son rôle de technique de divergence avec la France : alors que la langue des publications était le français, les ouvrages imprimés ont puisé leur inspiration dans l'histoire de la Flandre, de ses habitants, de ses traditions et de son patrimoine culturel. « Cet état de choses explique pourquoi on trouve, dans les premières décennies de la Belgique indépendante, une littérature maniant essentiellement le français, pratiquant les genres à la mode en France tel le roman historique, mais s'inspirant de thèmes flamands ! », commente Vic Nachtergaele. (Nachtergaele, 2001 : 366) C'est ainsi que la littérature était, vraisemblablement, l'un des rares domaines où les deux cultures pouvaient coexister de manière mutuellement bénéfique. La littérature belge peut

être considérée comme le premier pas hésitant en direction d'une interculturelité suprême, la réalisation du rêve presque illusoire du grand creuset culturel où avoisinent les francophones et les néerlandophones en favorisant les deux langues nationales et un patrimoine multiculturel.

2.4 Hendrik Conscience

Sous plusieurs aspects, Hendrik Conscience⁴ est la personnification parfaite de la fusion des origines française et flamande en Belgique. Né le 3 décembre 1812 d'un père français et d'une mère flamande, il parle couramment les deux langues, mais c'est son ami d'enfance Jan de Laet qui l'encourage à écrire dans sa langue maternelle au lieu du français. (cf. Smits, 1943 : 17) Il tirait le meilleur de cet héritage hybride. En 1830, au moment de l'éclatement de la révolution belge, Conscience, âgée de 17 ans, s'enrôle volontairement dans le service militaire, où il servira pour les six prochaines années. (cf. Ibid : 19-20) Les poèmes qu'il écrivit à cette époque étaient en français, donc ce n'est que lorsqu'il rédigea son premier roman qu'il opta délibérément pour le flamand, un geste de confrontation qui fut interprété comme une insulte directe par son père, qui ne parlait pas la langue. (cf. Ibid : 28-29) Le passé flamand de son pays l'a toujours captivé et motivé à écrire en néerlandais, ce qui, à l'époque, comme mentionné précédemment, était très controversé ; la langue a été dédaignée, car elle n'a apparemment pas appartenu à la société cultivée. Pierre Conscience a refusé d'accepter l'implication de son fils dans le mouvement littéraire flamand, ce qui a finalement contraint Hendrik Conscience à quitter son domicile. (cf. Ibid : 29) Manifestement, l'intérêt scandaleux pour la Flandre était sous-évalué par sa propre famille qui ne souhaitait pas le soutenir dans son entreprise.

⁴ Il convient de signaler qu'il est en fait né Henri Conscience, ce qui montre la préférence pour un lien avec la dénomination française, mais il ajoutera plus tard une fleur flamande à son nom en se faisant appeler avec insistance Hendrik Conscience. Cette alternative a été utilisée pour la première fois après la publication de son premier roman complet en néerlandais, en 1837. (cf. Smits, 1943 : 29) Dans le cadre de ce travail, il sera désormais désigné par la variante flamande.

Le jeune Conscience, cependant, était un homme d'une grande intégrité qui s'en tenait toujours à ses principes et il publia bientôt son premier livre en 1837, intitulé *In 't Wonderjaer*. (cf. Ibid) Ni sa première publication, ni sa seconde n'ont été couronnées de succès. Ainsi, son épopée historique *De Leeuw van Vlaenderen* a été envisagée comme une sorte de récompense qui donnerait un nouvel élan à sa carrière littéraire. (cf. Ibid : 32) Mais il ne pouvait pas imaginer que cette œuvre dépasserait toutes ses attentes et provoquerait une refonte radicale de la société belge.

En s'engageant sur le chemin de la glorification de la Flandre, Conscience a continué à rendre hommage au patrimoine culturel flamand tout au long de sa vie. En tant qu'homme de lettres, il a réussi à vivre de sa plume. Entre autres entreprises littéraires, il a publié régulièrement une collection diversifiée de romans populaires flamands, dont chacun a été fortement influencé par le mouvement du romantisme, comme *Hoe men schilder wordt*, *Wat eene moeder lyden kan* et *Siska van Roosemael*, en 1843 et 1844 respectivement. Ils ont été très appréciés par le grand public. Hendrik Conscience jouera un rôle considérable dans le mouvement flamand et son succès grandissant lui attirera également l'attention du roi Léopold I^{er}, qui l'a choisi comme le professeur du comte de Flandre et lui a également commandé la première *Histoire de la Belgique (Geschiedenis van België)* en langue flamande. (cf. Ibid : 49-50) Peu après, en 1847, l'écrivain belge occupera le poste tout à fait symbolique de professeur de néerlandais des princes. (cf. Stevens et Tixhon, 2010 : 261)

Par la suite, son œuvre historique *Jacob van Artevelde*, parue en 1849, a été souvent comparé avec *Le Lion de Flandre*. En plus de se situer dans la même période, à savoir la région de la Flandre au début du XIV^e siècle, c'est le sujet presque identique de la remarquable résilience des Flamands face aux oppresseurs français, ainsi que l'ancêtre héroïque romantique qui les rendrait si similaires.

Dû en partie aux contraintes financières, Conscience a accepté le poste de Commissaire d'Arrondissement dans la ville de Courtrai, où il a continué à publier des romans à intervalles réguliers. (cf. Murray, 2004 : 211) Une de ses œuvres publiée pendant cette période qui est particulièrement digne d'intérêt était, par exemple, *De*

koopman van Antwerpen, qui a été traduit en français en 1866 comme *Le marchand d'Anvers*.

Il a connu des hauts et des bas dans les années 1860 ; on lui a offert le poste honorable du premier Conservateur des Musées Royaux de Peinture et de Sculpture du musée de Wiertz et il a enterré son jeune fils à Bruxelles suite à l'épidémie de typhus qui lui a coûté la vie. (cf. Smits, 1943 : 69) C'était à ce moment-là que la créativité de l'auteur s'était effondrée. Conscience est ensuite revenue sur la scène de l'écriture avec une force renouvelée en 1871 avec le roman *De Kerels van Vlaenderen* et il a poursuivi sa carrière dans la fiction historique (qui tournait autour des mêmes sentiments écrasants du nationalisme) encore une fois.

Lors de la sortie de son centième livre en 1881, la figure littéraire de toute une nation a été commémorée lors d'une célébration publique à Bruxelles. (cf. Murray, 2004 : 211) En raison de sa condition médicale grave (à savoir, le cancer de l'estomac) qui drainait la vie de son corps, Hendrik Conscience n'a pas pu assister personnellement à la cérémonie. Il est décédé le 10 septembre 1883, moins d'un mois après l'érection de sa statue sur la première place piétonne d'Anvers qui porte son nom, la soi-disant *Conscienceplein*. (cf. Smits, 1943 : 72)

Alexandre Dumas père garantit à l'auteur belge une reconnaissance internationale plus large, notamment auprès des lecteurs de l'hexagone, lorsqu'il publie son ouvrage *Conscience l'Innocent* en 1853, qui a non seulement emprunté des éléments à l'œuvre de Conscience, mais a également nommé le personnage principal en son honneur, exprimant ainsi explicitement son admiration.

L'héritage littéraire posthume d'Hendrik Conscience ne peut point être exagéré. Parmi les différents hommages dans les rues de Bruxelles⁵, il y en a un en particulier qui se démarque du reste : la plaque devant sa maison mortuaire est écrite en flamand et affiche la phrase « Hier woonde en overleed Hendrik Conscience die zijn volk leerde lezen 1812-1912 ». Elle peut être traduite en français de la manière

⁵ Selon les divers guides de ville, Bruxelles a rendu hommage à Hendrik Conscience à plus d'une occasion en nommant une avenue, une place et un bâtiment après lui.

suivante : « ici a vécu et est mort Hendrik Conscience qui a enseigné à son peuple à lire ». La dernière phrase reflète l'apogée de son immense popularité de son vivant lorsqu'elle a été annoncée par Jan Van Beers avant d'être gravé dans l'éternité par le sculpteur Frans Joris à la base de la statue de l'écrivain. (cf. Ibid) La phrase se transformerait en un slogan. Conscience est, par une marge importante, l'auteur néerlandophone le plus acclamé de tout le territoire de la Belgique.

3 Le lion de Flandre

Lors du rétablissement graduel du statut de la langue flamande en Belgique, ainsi que de son prestige linguistique et de son influence croissante, la publication d'un roman de fiction au milieu du XIX^e siècle était véritablement d'une importance capitale, d'une signification pratiquement sans mesure.

De Leeuw van Vlaenderen of de Slag der Gulden Sporen a été publié en 1838. Essentiellement, le roman historique d'Hendrik Conscience, comme son nom l'indique, constitue un récit romancé de la révolte des villes flamandes sur le territoire de la Flandre en 1302 contre les conquérants et oppresseurs français. À l'épicentre de ce soulèvement se trouve la ville flamande de Bruges (dont les vestiges médiévaux ont été conservés jusqu'aux temps modernes⁶). Dans le roman, les riches ressources de la terre et la force de volonté de la population sont des éléments fondamentaux de la représentation d'une part de la Flandre, d'autre part de l'esprit national. Ainsi, l'histoire nationale flamande, livrée sous la forme d'une rétrospective globale de la bataille, sert simultanément de référence aux actes héroïques flamands, aux sacrifices suprêmes et courageux des ancêtres pour un avenir plus prometteur et à la nécessité de garder leurs souvenirs vivants dans la mémoire collective.

De plus, ce n'est pas pour rien que Conscience a spécifiquement choisi le flamand comme langue pour son épopée héroïque, puisqu'il éveille efficacement le

⁶ La rébellion contre les Français est commémorée dans un monument érigé sur le marché central de Bruges.

groupe linguistique à une conscience d'unité culturelle et nationale. Alors que l'auteur fonde son travail sur des événements du passé, il ravive le besoin d'un sentiment d'identité flamande commune en fournissant la chair littéraire à la colonne vertébrale historique, rendant la bataille pour l'indépendance flamande incomparablement plus proéminente pour ses lecteurs. Le résultat est un roman qui déborde d'allégories, laissant encore sa compréhensibilité intacte.

Clairement, le drame que Conscience tisse sur les pages de son roman actualise le combat des Flamands, rendant palpable l'urgence originellement présente dans la bataille. Le roman acquiert ainsi une valeur historique puisque les événements qui y sont retranscrits sont dans l'immédiateté la plus flagrante.

3.1 Le résumé du texte littéraire

C'était l'année 1302. Philippe le Bel, le roi de France, et son épouse Jeanne de Navarre règnent sur les territoires de la Flandre ; pourtant, leur prodigalité et les ressources requises pour gagner les nombreuses guerres ont laissé le Trésor dans un état déplorable. La population de Flandre est divisée en deux partis politiques : les *léliards* d'une part (qui collaborent avec la domination étrangère française et dont la dénomination est liée à la fleur de lys française, l'emblème du roi de France) et les *klauwaerts* d'autre part (les roturiers qui ont soutenu le comte Guy et l'indépendance). L'augmentation des impôts dans les riches villes de Flandre a déclenché la consternation générale et une forte réticence à adhérer à ces nouvelles impositions. Par conséquent, le comte Guy (un noble prospère et vassal du roi) est tombé en disgrâce auprès du roi— ses terres ont été confisquées et sa fille Philippa a été incarcérée dans les cachots du Louvre, où elle a ensuite rencontré la mort.

Charles de Valois (le frère du roi Philippe), déterminé à aider le comte Guy à se réconcilier avec le roi en l'absence de la reine tyrannique et à le rendre à son ancienne dignité, assure un sauf-conduit pour le comte et ses cinquante nobles afin de s'adresser au roi. Cependant, par un acte de tromperie de la part du comte de

Châtillon, la reine revient promptement et oblige le roi à refuser la clémence et à emprisonner les nobles flamands. Indigné, Charles de Valois renonce à son poste à la cour et quitte la Belgique. Le seul noble Flamand qui réussit à s'échapper est Didier Devos, grâce à son déguisement de pèlerin.

Entre-temps, le château Wynandael du comte Guy est occupé par les envahisseurs français. Mathilde, la fille de Robert de Béthune (qui est le fils aîné du comte Guy, surnommé le Lion des Flandres pour son courage et sa dextérité au combat) s'enfuit et trouve refuge dans la résidence d'Adolphe de Nieuwland à Bruges, ville envahie par la garnison française. Pierre de Coninck, le doyen des tisserands, qui promet avec dévouement son allégeance au comte Guy, est nommé protecteur de Mathilde.

Jeanne de Navarre, qui souhaitait subjuguier entièrement les Flamands, installe son oncle, le comte de Châtillon, comme gouverneur-général des Flandres. Ce dernier impose sans hésitation des taxes supplémentaires. Cependant, De Coninck déjoue cette répression brutale en retenant les paiements nécessaires, forgeant ainsi l'esprit de rébellion généralement répandu parmi ses travailleurs du textile, ce qui entraîne son arrestation. Il est secouru par Jean Breydel, le doyen des bouchers, qui dirige un soulèvement des Brugeois. Les léliards sont résolus à riposter en accrochant les deux doyens, mais une insurrection éclate. Bien qu'ils aient gagné la confrontation initiale, les *klauwaerts* sont obligés de se rendre à ses ennemis. Les Français triomphent à Bruges en libérant les léliards et en gouvernant la ville.

Dans la nature sauvage environnante de la périphérie de Bruges, Adolphe de Nieuwland rencontre Didier Devos (un ami fidèle du comte Guy), qui propose une manœuvre ingénieuse qui permettrait à Adolphe de prendre la place de Robert de Béthune en prison pendant une journée. Adolphe, avec sa loyauté indéfectible, consent à ce plan d'action. Malgré les précautions méticuleuses, Mathilde est saisie par maître Brakels (un tisserand et transfuge en France agissant au nom de messire de Châtillon et de la reine) avec huit soldats français qui la livrent au château de Male avant de l'expédier en France. À l'annonce de ce désastre, c'est-à-dire, de la

capture et de la situation fâcheuse de Mathilde, Breydel provoque un conflit avec les soldats français stationnés à Male, souffre des insultes et s'échappe de justesse à la mort, pour ensuite revenir avec le soutien de ses bouchers afin de démolir le château. Anticipant la défaite, le messire de Saint-Pol se retire précipitamment, prenant Mathilde en otage.

Alors que les Français cherchent vengeance, de Coninck fait un arrangement avec le gouverneur de Bruges, le sire de Mortenay, qui permet aux habitants d'évacuer en toute sécurité. Sur le chemin du château de Male vers Bruges, le doyen des bouchers est arrêté par un courant énorme de citoyens en fuite et par cinq mille Brugeois armés réquisitionnés par de Coninck, qui enflamment les bâtiments restants de la ville pour faciliter leur évvasion des oppresseurs français. De Coninck plaide pour l'unification de toutes les villes flamandes contre leur ennemi commun. Les Flamands sont déterminés à lutter pour leur liberté sous les auspices du comte Guy et avec sa bénédiction.

Reposant dans les ruines du château de Nieuwenhove, Robert de Béthune intercepte et affronte des soldats français, libérant sa fille Mathilde, qui, hélas, ne le reconnaît point. Breydel et de Coninck, avec les autres nobles flamands et Robert lui-même, se réunissent à Nieuwenhove pour élaborer une stratégie de bataille, à savoir une embuscade rapide avant que les Français ne soient pas en mesure d'amasser une immense armée.

Les fugitifs et les citoyens flamands affluent vers le camp de Damme, accumulant des ressources et de la main-d'œuvre. Suite à une rébellion locale, la garnison française située à Bruges riposte en ravageant et en pillant la ville, tyrannisant ainsi les habitants. À l'horreur inexprimable de de Mortenay, de Châtillon donne à Jean de Gistel (un traître flamand et un léliards de renom) le feu vert pour le recours aux exécutions publiques de *klaauwaerts* sur le marché du Vendredi. Dans la maison de Jean Breydel, les soldats français assassinent la mère et la sœur de Jean Breydel. Une fois que plusieurs familles ont versé un pot-de-vin pour leur passage sûr pour sortir de la ville, les deux cadavres sont amenés au camp de

Damme par ses amis. Frappé par la barbarie et les dépouilles, de Coninck convoque un Conseil général des doyens dans le but de lancer une attaque et commencer le combat dès le lendemain.

À Bruges, de Coninck veille à ce que ses alliés *klauwaerts* lèvent les portes de Bruges de l'intérieur le matin du lendemain. Il organise également une rencontre avec de Mortenay, au cours de laquelle il exprime son plus grand respect pour lui et promet, sur son honneur, que sa sécurité est garantie et que sa maison sera un sanctuaire.

Au petit matin du lendemain, l'armée de de Coninck et de Breydel organisée en dehors de Bruges reçoit ses dernières instructions : bien que le sang flamand (même celui des léliards) ne soit pas, en aucun cas, versé, le traître Jean de Gistel doit être pendu. Comme prévu, les portes sont ouvertes par les *klauwaerts*, permettant à l'armée flamande de se positionner silencieusement à l'intérieur des murs de la ville. L'attaque commence au cri national « Flandre au Lion ! » de de Coninck. De Mortenay tente de sauvegarder de Châtillon, de Gistel et une trentaine de Français dans sa maison, plaidant pour que leurs vies soient épargnées. Les Flamands n'accordent pas miséricorde. Néanmoins, le départ de Mortenay pour Courtrai sert de diversion tactique pour la fuite réussie de de Châtillon et de Gistel. Les Brugeois célèbrent leur victoire, tandis que de Coninck, salué comme un héros, s'agenouille devant la bannière flamande reconquise, la foule emboîtant le pas.

La présence des Français continue de s'affirmer dans la Flandre. Même si l'armée française a été temporairement anéantie, de Coninck persiste dans sa résistance et établit un conseil de gouvernement. Robert de Béthune et sa troupe de cinq milles Flamands, ayant reconquis le château de Wynendael, arrivent à Bruges. Non seulement l'insurrection fleurit dans les villes de Flandre, mais l'armée flamande augmente à la fois en force et en nombre.

Dans l'intervalle, le comte de Châtillon a fortifié et renforcé Courtrai avec des troupes supplémentaires. À force de manipulations de Jeanne de Navarre, le roi rassemble une armée de cinquante milles hommes pour faire la guerre à la Flandre.

Robert d'Artois (l'un des meilleurs généraux de toute l'Europe qui est distingué par son expérience militaire et connu pour son animosité envers les Flamands) est chargé du commandement et du contrôle de l'armée française.

En juillet de l'an 1302, Guy de Namur fait appel aux doyens pour conquérir Courtrai. Ils offrent les services de leurs douze milles hommes qui, en collaboration avec ses propres forces armées, ont formé l'armée flamande de vingt et un mille hommes. De Coninck et Jean Breydel sont anoblis en public. Le traître maître Brakels est reconnu dans le camp par les bouchers, qui le torturent, mutilent et exécutent. Alors que Guy rassemble ses troupes, des renforts de Gand arrivent, qui ont été considérablement retardés en raison d'une conspiration française pour entraver les efforts militaires flamands.

Constitués de dix corps qui sont composés de plus de soixante mille combattants, les partis de guerre français campent en dehors de Lille, débordants de confiance dans la suprématie de leur puissance militaire, parcourent et maraudent les villages flamands. Robert, le comte d'Artois, divertit les nobles avec un banquet, au cours duquel Hugues d'Arckel, consterné par la conduite des soldats français et les crimes atroces de d'Artois, conteste son autorité et jure son allégeance à l'armée flamande. L'armée française avance vers les Flamands stationnés à Courtrai.

Malgré leurs forces incontestablement plus petites, les Flamands sont prêts à mourir sur le champ de bataille, le cas échéant, plutôt qu'à capituler. Les derniers préparatifs de l'attaque sont faits ; la comtesse Mathilde et d'autres nobles dames sont envoyées à l'abbaye de Groningue, pour leur propre protection. L'armée flamande est déployée à des endroits stratégiques, tandis que Robert d'Artois ne tient pas compte de tous les obstacles naturels et, ce faisant, ne perçoit pas que le terrain du champ de bataille rend son avantage absolument inutile. Submergé par la rage et l'irritation, d'Artois néglige les sages suggestions de ses conseillers, qui insistent sur le fait que traverser les ruisseaux représente une mission impossible. En conséquence, son imprudence et sa formation de combat désordonnée font que les Français piétinent leurs propres troupes. Hugues d'Arckel saisit l'étendard de

Navarre, mais il est blessé dans la bataille et meurt de ses blessures peu après, tandis qu'Adolphe de Nieuwland sauve la vie de Guy à deux reprises et blesse mortellement Châtillon.

À un moment charnière de la bataille, avec Guy blessé et l'armée flamande fortement affaiblie, Robert de Béthune, le Lion de Flandre, apparaît de manière anonyme sur le champ de bataille, mais est instantanément reconnu par Adolphe et Guy, qui, sur son insistance, gardent son identité voilée. Indigné par la résistance et la défaite française imminente, d'Artois cesse d'agir avec prudence et est fatalement blessé par Robert. Guy de Saint-Pol, craignant pour sa vie, tente lâchement de fuir avec les bagages de l'armée, que Robert discerne et intercepte. Les léliards, parmi lesquels Jean de Gistel, tentent vainement de changer de camp, mais sont tués pour avoir trahi leur pays. Robert de Béthune prend pitié des quelques Français qui ont survécu et prend soixante prisonniers de guerre, tandis que les autres ennemis en fuite sont pourchassés par les bouchers.

Dans les sombres séquelles de la guerre, les survivants recherchent des combattants blessés parmi la désolation désordonnée du champ de bataille. Alors que le valeureux Adolphe de Nieuwland se trouve sur le point de mourir, Robert de Béthune est glorifié par les nobles, qui sont encore inconscients de sa véritable identité. Il partage la joie de la victoire avec sa fille, mais révèle que l'honneur dicte qu'il doit retourner dans sa cellule de prison après la bataille. Néanmoins, la vie des prisonniers de guerre pris par son frère Guy puissent être échangées contre la sienne. Adolphe appelle Robert de Béthune à son chevet à l'abbaye de Groningue. Toutefois, en voyant Mathilde et son père, il retrouve sa force et son énergie, ce qui lui sauve la vie. Alors qu'il annonce son départ imminent, Robert de Béthune, qui est finalement reconnu comme le comte de Flandre par toutes les personnes présentes, invite les messieurs de Coninck et Breydel à rejoindre la cour et offre à Adolphe de Nieuwland la main de sa fille en mariage.

Une foule considérable se rassemble à l'extérieur du monastère pour exprimer leur reconnaissance à Robert, le chevalier en armure dorée. Il fait ses adieux à ses

nobles, à Mathilde et à Adolphe et passe par la foule avec sa visière baissée avant de monter son cheval vers l'horizon.

3.2 La détermination d'un éventuel contexte de pouvoir

Les relations de pouvoir touchent à ce qui compose l'âme même de l'œuvre d'Hendrik Conscience et de la Belgique elle-même. Il s'agit d'abord et surtout d'un conflit axiomatique des intérêts : l'affrontement militaire direct entre le régime français et les Flamands pendant la bataille médiévale qui a, finalement, déclenché la culmination d'une guerre plus large et qui peut également être considéré sous l'angle du rapport de forces.

Quelle meilleure façon de représenter les structures de pouvoir que d'analyser l'incroyable bataille de Courtrai. Il se peut que le récit émotif, bien que fictif, ne fournisse pas seulement matière à réflexion sur la galanterie et le sentiment illimité de fierté nationaliste qui ont immortalisé les héros flamands dans les livres d'histoire, capturant les diverses couches de signification de l'interaction entre les Flamands et les Français sur le territoire belge ; mais il peut aussi être utilisé comme une clarification, une délimitation de l'enchevêtrement de ces mêmes interrelations. Le microcosme de la bataille permet de donner forme au macrocosme de la lutte pour gagner le cœur et l'esprit des peuples belges.

Tous les fils du discours suivent des développements des personnages différents, dont chacun est remarquable et symbolique d'un prototype de pouvoir. Réduit à des caractéristiques essentielles et présentée de manière rudimentaire, le règne de jure de Philippe le Bel est en contraste avec le pouvoir de facto de son épouse, Jeanne de Navarre, alors qu'Adolphe de Nieuwland incarne la résilience de la jeune génération, qui prend exemple sur ses aînés. Robert de Béthune est l'apogée sans équivoque des traits les plus louables du peuple flamand, le symbole national et la merveille qui impose le respect et assure la conformité. Les deux doyens bénéficient d'un large soutien parmi les masses. En revanche, les connivences et les

liens puissants du comte de Châtillon assurent son autorité, tandis que le sire de Mortenay bénéficie de son rang et de sa position. Avec ses personnifications romantiques et son langage simple, Hendrik Conscience guide facilement le lecteur dans les méandres de l'histoire et des aspects géostratégiques qui sous-tendent le combat qui se déployait sur la surface. Au milieu d'une bataille qui fait rage lorsque le pays oscille entre deux futurs possibles, c'est irréfutablement le pouvoir qui dirige le spectacle.

À toutes les époques, ce clivage entre les francophones et les néerlandophones a dévoré la société belge de l'intérieur. Malgré l'intervalle de plusieurs siècles entre la bataille des éperons d'or et la publication du roman historique de Conscience, le sujet de dispute est, en principe, invariable. Les moyens varient tandis que l'objectif reste cohérent à mesure que les batailles de pouvoir se poursuivent, que ce soit en combat ouvert ou dans le domaine de l'idéologie. Tandis que les rapports de la France et de la Flandre tendaient de plus en plus vers une explication par les armes au XIV^e siècle, il apparaît que le pouvoir de la parole écrite avait pris la relève lors de la fondation de l'État belge.

Avant de se concentrer sur le chapitre de l'histoire de la guerre de Flandre, Hendrik Conscience s'était pourtant déjà orienté vers les conflits historiques de la Flandre. Lié à la révolte des Gueux qui a commencé en 1566 (qui diviserait les provinces du nord des provinces du sud), son œuvre *In 't Wonderjaer* a effectivement lancé sa carrière. L'esquisse des affrontements qui ont façonné l'histoire de la Flandre permet à Conscience de dessiner schématiquement les rapports de force en jeu en délimitant sans ambiguïté les forces opposées qui s'affrontent sur les champs de bataille d'autrefois et sur les pages de ses œuvres. Ainsi, la population civile découvre et est inspirée par une représentation idéalisée des réalisations passées. Dans le cas du *Lion de Flandre*, la résolution concrète de la bataille en question fonctionne comme une conclusion (même éphémère) des tensions et des luttes de pouvoir entre la population française et flamande de Belgique, faisant pencher la balance en faveur de la victoire flamande.

La promulgation du pouvoir flamand et l'importance accrue accordée à la langue flamande au moment de la publication du *Lion de Flandre* dans la première moitié du XIX^e siècle étaient plus que propices au mouvement flamand grandissant qui, entre autres, visait à reconnaître « [le] flamand à égalité totale avec le français dans l'espace public belge ». (Martiniello, 1998 : 8) Dans son roman, Hendrik Conscience propose un exemple historique du Flamand agissant comme contrepoids à l'influence de son rival— il indique une force égale et proportionnelle à la domination des Français.

Selon Dave Sinardet, « le mythe du combat national de libération (qui devenait une lutte flamande contre la position dominante française) et notamment la bataille des éperons d'or » est un facteur crucial à cet égard. (Sinardet, 2008 : 142) Ainsi, la piste de narration fabriquée dans les mythes est un concept de pouvoir en soi. Puisque les mythes nationaux peuvent promouvoir la composition de symboles qui soutiennent les valeurs d'une nation donnée, il peut être affirmé avec un certain degré de confiance que l'épopée nationale de Conscience construit de manière convaincante un mythe qui a un effet sur le discours politique. Il codifie l'identité collective flamande en unifiant les croyances du groupe social. La puissance des mythes comme constructions de pouvoir est une fraction de la technique de virtuose employée par Conscience dans *Le Lion de Flandre*.

On ne peut trop souligner que la langue est, dans ce cas, un instrument central de pouvoir. Le choix stratégique du langage par Hendrik Conscience lors de l'écriture de son épopée historique en néerlandais est une attribution de pouvoir à la langue flamande et, par extension, à son peuple. Assurément, cette décision visait à légitimer la langue flamande en Belgique et à combler la lacune de la littérature nationale flamande en général.

D'ailleurs, il faut préciser que le ton militant du roman est sans équivoque, car, comme le déclare Frans Smits, « [a]ussi l'action du roman est-elle avant tout politique et militaire ». (Smits, 1943 : 40) Conscience prend le relais de ses ancêtres (qui ont payé le prix de leur liberté avec leur sang) sur ce point sensible de la résistance des

Flamands à la suprématie française, mais avec une approche différente vu que son éloquence de discours au sujet du combat continue sur une autre arène, celle de la littérature.

En dépeignant la riche culture du passé à l'âge médiéval de la Flandre, Conscience exalte sa valeur double : la valeur de l'individu (avec le lion de Flandre comme un héros national) et du groupe (à l'égard de la communauté flamande à laquelle il s'associe). Les enjeux politiques ne sont jamais loin de l'oscillation de pouvoir entre les Français et les Flamands dans ce pays divisé, fortement affecté par la langue comme marqueur identitaire, comme catalyseur. La langue est donc un élément culturel majeur qui accentue cette identité précitée. Que ce soit en conformité avec les intentions de l'auteur ou en contradiction avec celles-ci, le roman a encouragé une opposition au cadre national belge. *Le Lion de Flandre* ne se limite certainement pas à une seule interprétation. Un exemple de cette ambiguïté est l'exclamation finale, adressée aux lecteurs flamands, qui est la dernière phrase du roman :

« Flamand, qui viens de lire ce livre, médite bien les faits glorieux qu'il renferme ; songe à ce que la Flandre fut jadis, à ce qu'elle est aujourd'hui, et plus encore à ce qu'elle deviendrait si tu oubliais les saints exemples de tes ancêtres. » (Conscience, 1871 : 284)

De manière assez explicite, Hendrik Conscience utilise le métatexte sous la forme d'une intervention d'auteur en s'adressant directement au lecteur. Il semble laisser entendre que c'est presque un devoir pour les Flamands de lire cet ouvrage et de tenir compte du passé glorieux qui est au cœur de leur nation. De plus, il retrace la splendeur de la Flandre à travers le temps avec le passage progressif de « jadis » à « aujourd'hui » avant d'avancer vers l'avenir, honorant ainsi les réalisations des ancêtres. (Ibid) Sur le revers de la médaille, cette phrase peut également être considérée à travers le prisme du pouvoir, car elle persuade le lecteur que la force flamande doit être trouvée dans l'émancipation, ce qui incite à une aversion pour l'autorité francophone en Belgique.

Au carrefour de la réalité historique et de la fiction littéraire, le roman implique que l'histoire a tendance à se répéter— il n'est pas tout à fait invraisemblable que les rapports de pouvoir antérieurs, aussi difficiles à discerner soient-ils, aient été transposés aux temps modernes. L'auteur semble suggérer qu'il existe une ressemblance frappante entre le pouvoir supérieur des Français au Moyen Âge et au moment de la publication en 1838. Il est donc grand temps pour les Flamands non seulement de remarquer ce pouvoir disproportionné, mais d'agir dessus. Cette intention est manifestement démontrée dans la préface de l'édition flamande originale.

Outre le fait qu'Hendrik Conscience ravive l'esprit national flamand en vénérant la patrie et la victoire associée à la simple apparition du symbole du Lion noir des Flandres sur le champ de bataille, il affirme également expressément que tout étranger qui cherche à subjuguier ou apprivoiser les fils du lion seraient confrontés à une opposition sans précédent. (cf. Conscience, 1838 : 2) Dans cette logique, l'auteur soutient que ce sont les dirigeants étrangers du passé qui ont mis la population flamande à genoux en étouffant l'esprit populaire, qui pourrait être, au moins partiellement, ressuscité par des efforts littéraires. (cf. Ibid : 2-3) L'objectif de cet appel direct à la population flamande est aussi évident qu'impressionnant— Conscience tente de semer les graines de la dissidence, d'encourager le changement politique et de préserver l'individualité flamande dans une société dominée par la langue et les coutumes françaises. Il encourage une réévaluation minutieuse de la valeur du flamand par rapport au passé, à la Belgique du XIX^e siècle et à un avenir prévisible.

Curieusement, cet avant-propos n'apparaît dans aucune des traductions françaises du roman. Le jeu de pouvoir de ce conflit qui ronge le tissu politique et social de la société belge se fait entendre encore une fois en ce sens que la préface incendiaire a disparu dans son intégralité des éditions traduites.

Par ailleurs, lors de l'analyse de la posture d'auteur sur les relations de pouvoir en Belgique, la distance entre l'époque médiévale et l'époque de la

publication du roman n'est pas à négliger, car c'est une stratégie avantageuse pour promouvoir la réflexion sans risque de critiquer ouvertement l'état actuel des choses. Conscience offre une perspective extérieure sur le passé et sa pertinence pour le présent et l'avenir pas si lointain du pays. Le lecteur est capable de prendre du recul et d'avoir une vue d'ensemble, de formuler sa propre impression et de découvrir les similitudes alarmantes avec l'opposition politique et sociale des temps modernes. Au moins une partie de l'intemporalité de l'œuvre est due au conflit perpétuel. Au lendemain de la révolution belge, Hendrik Conscience a écrit le roman à une époque qu'il jugeait mûre pour la rectification des idéaux, des valeurs, de la fierté nationaliste flamands, mais aussi comme contrepoids à la domination française dans l'État belge relativement jeune.

Indéniablement, *Le Lion de Flandre* promeut l'unification du peuple flamand (tout comme les nobles flamands et les villages sont obligés de se rallier pour vaincre les oppresseurs français en tant que front uni). Tout aussi indéniable est le fait qu'il suscite une opposition plus organisée et consciente à un ennemi commun— les Français— comme en témoigne la bataille du Moyen Âge, ce qui implique que la question est tout aussi controversée des siècles plus tard.

3.3 Le texte et le contexte

Premièrement, l'ouvrage de Conscience, initialement publié en 1838 en flamand sous le titre *De Leeuw van Vlaenderen of de Slag der Gulden Sporen*, a été divisé en trois parties. Néanmoins, c'était la réécriture qui a été publiée en 1842 et qui a adhéré à la stricte censure de l'Église catholique (notamment en ce qui concerne les scènes d'amour) qui a touché un public plus large et qui, finalement, a été traduite dans différentes langues, dont le français. (cf. Dagnino, 2017 : 18) Comme il est clairement indiqué dans le sous-titre, la bataille médiévale est l'élément central de l'intrigue sur lequel repose la manifestation de la vaillance flamande, ainsi que la révélation de la

lutte de pouvoir et d'influence. Mais l'édition française réécrit le titre abrégé *Le Lion de Flandre*.

Ensuite, la préface originale mentionnée ci-dessus est le meilleur indice du public visé, car Hendrik Conscience s'adresse explicitement à la population flamande, c'est-à-dire à la collectivité au sens large du terme. Ce qui, au départ, aurait pu être envisagé comme un roman destiné à un groupe spécifique (les Flamands) à un moment historique précis (les premiers stades de développement du nouvel État belge après la révolution), s'est déplacé dans un espace atemporel comme une épopée nationale pour un grand public.

L'édition du roman d'Hendrik Conscience qui a été choisie pour l'analyse approfondie de texte est la version française de l'année 1871. Elle se compose de deux volumes. Il s'agit de la deuxième traduction imprimée par la maison d'édition Michel Lévy frères, dont le siège est à Paris (la première traduction a été réalisée en 1862 par l'écrivain belge Léon Wocquier). Contrairement à la version flamande, la version française ne compte que deux tomes.

Alors que l'ouvrage de Conscience a été publié pour la première fois dans la commune flamande d'Anvers, la publication des premières traductions françaises n'a pas eu lieu en Wallonie francophone, mais à Paris. La raison en est simple : en janvier 1854, Conscience a signé un contrat avec la maison d'édition française en vertu duquel toutes ses œuvres littéraires, sans aucune exception, seraient traduites en français. (cf. Hermans, 2014 : 166) Mais la traduction belge de Léon Wocquier, l'écrivain qui a également enseigné à l'université de Gand⁷, est incontestablement l'édition française la plus répandue.

L'idée de la traduction littéraire présuppose qu'il y a une distance entre l'œuvre originale et le texte de la langue d'arrivée. Cela soulève la question de savoir si *Le Lion de Flandre* est une traduction substantiellement identique ou si c'est plutôt

⁷ Gand, qui a été la capitale de l'ancien comté de Flandre, est, à ce jour, une des plus grandes communes de Belgique.

une adaptation soignée. En outre, Françoise Wuilmart, la directrice du Centre européen de traduction littéraire (CETL), affirme ce qui suit :

« Il est vrai que tout texte cesse d'appartenir à son auteur dès lors qu'il a quitté sa table de travail. [...] Le texte littéraire est par essence objet d'interactivité : la page est lue, assimilée, décodée par le récepteur, et ce mariage intime du « dit-imprimé » et du « lu-ressenti », cette véritable combinaison chimique peut être très féconde : car ce qui en naît, c'est un texte autre, qui ne reflète pas nécessairement l'image que s'en faisait l'auteur en le rédigeant.

» (Wuilmart, 2007 : 392)

Indéniablement, l'œuvre originale de l'auteur est renforcée par la traduction, qui change le style, qui négocie la signification et qui adapte le texte. Dans le cas considéré, l'édition française du roman *Le Lion de Flandre* fournit une couche supplémentaire, car le traducteur apporte ses amendements tout en gardant le message de Conscience intact. Pour préserver une idéologie antifrançaise et pour véhiculer les idées de l'auteur sur les valeurs nationales flamandes, il faut non seulement une traduction linguistique, mais une traduction culturelle plus large. Cela pose un véritable dilemme pour le traducteur. Le roman ne peut pas être une simple transposition interlinguale ; avec ce genre de traduction, il est essentiel de traduire le sens du texte. Par conséquent, cette distinction doit toujours être gardée à l'esprit. Il faut faire une adaptation à un public entièrement différent, mais les distorsions ou les manipulations doivent également être évitées. D'après Wuilmart, il serait préférable de séparer, dans la mesure du possible, l'œuvre originale *De leeuw van Vlaanderen* du roman traduit *Le Lion de Flandre*, qui est « un texte autre ». (Ibid) Pour ces raisons, *Le Lion de Flandre* devrait idéalement être perçu comme une représentation alternative plutôt qu'une représentation inexacte de l'épopée flamande.

Une combinaison de plusieurs facteurs doit être prise en compte en ce qui concerne la traduction française du roman. D'abord, une distinction s'impose entre l'individualité, c'est-à-dire la vision du monde de l'auteur et celle du traducteur qui donne « à sa culture des clés pour entrer dans l'œuvre ». (Cordonnier, 2002 : 46)

Empesé dans des convictions idéologiques bien ancrées, le lectorat cible exige une certaine modification du texte source. Ce but est atteint par le traducteur en transposant « ce qui est lu dans une autre langue, une autre culture ». (Wuilmart, 2007 : 392) Donc, la voix du texte et la voix du traducteur ne sont pas les mêmes. Elles ne doivent pas être considérées comme telles.

Par ailleurs, la traduction du roman historique d'Hendrik Conscience peut combler l'écart culturel qui existe entre les collectivités flamandes et françaises en permettant de comprendre la conception du monde flamande, ainsi que les batailles qui font la fierté de cette communauté remarquable. Le traducteur doit donc relever le défi de rester fidèle à la culture flamande, les soi-disant « paramètres de la culture » et la présentation de l'histoire partielle, tout en rendant l'œuvre compréhensible à un public francophone. (Cordonnier, 2002 : 39) La traduction essaie de se déguiser en un texte original, même si la recreation se produit selon les canons de la culture cible.

Les choix stylistiques du traducteur ne peuvent pas passer inaperçus. Le ton et la signification profonde risquent d'être perdus dans la traduction, car les connotations idéologiques ouvrent, sans aucun doute, une dimension essentielle dans le texte et ces traits commandent une interprétation spécifique pour les lecteurs de la traduction. (cf. Wuilmart, 2007 : 394) Il se peut que le texte original, en plus d'être réduit de trois tomes à deux, perde (une partie de) sa profondeur. Une traduction française peut être dépourvue du sens figuré du roman *De Leeuw van Vlaanderen*, car elle ne prend pas en compte les choix stylistiques intentionnels faits par l'auteur.

En fait, c'est particulièrement remarquable dans l'écriture de Conscience, qui se caractérise par son style singulier. « Ce ne fut pas un artiste parfait : son expression est négligée, sa technique défectueuse, sa pensée dépourvue de subtilité et de profondeur », déclare le philologue belge Paul Hamélius. (Hamélius, 1921 : 175) Effectivement, le but ultime pour l'auteur était de « rester accessible aux demi-lettrés », c'est-à-dire à tous les Flamands, quel que soit leur statut social, pour

renforcer le sentiment de solidarité dans la communauté et pour affirmer le patriotisme flamand. (Ibid) C'est aussi la raison pour laquelle il a imité le langage ancien qui est démodé, même vieilli— il visait à « créer une prose convenant à ces visées épiques ». (Ibid) Il en résulte que la traduction française devait être simultanément une modernisation de la langue de Conscience, ce qui a, certainement, un impact sur le texte.

De plus, la synthèse de ces techniques de traduction conduit à des différences notables entre le texte flamand et l'édition française. Il existe des disparités considérables à cet égard entre les idéologies et les interprétations contenues dans le texte. La traduction peut, potentiellement, donner une nuance différente au message de l'œuvre originale. Tout cela se reflète dans la représentation quand même fidèle des relations de pouvoir dans la version traduite en français.

Enfin, le rôle ambigu des traductions est efficacement résumé dans la paronomase : « Traduire, c'est trahir »⁸. Les termes aussi bien que le contenu peuvent être changés (même consciemment) par une traduction. Chaque traduction doit se rendre compte de sa propre limite par rapport à ce que la langue propose comme un sens plus profond du message. En effet, en retournant dans l'histoire de la traduction avec les tendances diverses, il est clair que les textes étrangers ont été adaptés à la vision française. Maintenant, par contre, les traducteurs s'abstiennent de falsifications, ils essaient de recréer les œuvres aussi proches des originaux que possible.

⁸ Si l'origine de la phrase reste contestée (l'expression italienne « Traduttore, traditore », par exemple, qui remonte aussi loin que 1539, mérite une mention spéciale), il est généralement considéré qu'elle a d'abord été formulée de cette manière par le poète français Joachim du Bellay : « Mais que diray-je d'aucuns, vrayement mieux dignes d'estre appellez traditeurs, que traducteurs ? veu qu'ils trahissent ceux qu'ils entreprennent exposer, les frustrans de leur gloire, et par mesme moyen seduisent les lecteurs ignorans, leur monstrant le blanc pour le noir [...] » (Du Bellay, 1905 : 76)

3.4 La contextualisation du roman de Conscience

En examinant le texte littéraire en détail, il saute aux yeux qu'il se présente comme un reflet de l'époque de Conscience et que l'auteur a donné une illustration littéraire à l'esprit national. Bien souvent, le contexte détermine le sens. *Le Lion de Flandre* doit aussi être replacé dans son contexte, qui est beaucoup plus vaste.

Dans la quête d'un fondement historique commun qui unirait la population flamande du nouvel État belge, Hendrik Conscience s'est tourné vers un événement qui avait pratiquement atteint le statut de symbole national. Ancrée dans la mémoire collective belge et faisant partie intégrante du discours politique et culturel, la bataille des éperons d'or est devenue l'un des événements historiques les plus connus du XIV^e siècle. (cf. Lambert, 2002 : 77) Elle a été immortalisée dans les études historiques, dans les statues, dans les feuilletons journalistiques, dans la poésie et dans la peinture. En 1836, en guise d'exemple, Nicaise de Keyser a présenté son œuvre impressionnante— un tableau représentant la bataille qui a grandement impressionné Hendrik Conscience. Rétrospectivement, le consensus général est que la peinture (qui était intitulée « La Bataille des Éperons d'Or ») a inspiré Conscience à écrire son roman. (cf. Smits, 1943 : 33)

Outre le thème de la victoire guerrière qui a servi comme une source d'inspiration inestimable pour la conception du roman, l'importance d'un genre littéraire— le roman historique— doit être évaluée conjointement avec le rôle d'un homme en particulier : Walter Scott. La définition de cette notion est dans une large mesure suffisamment explicite puisqu'elle se rapporte à la représentation du passé dans un récit de fiction. Il va sans dire que le fondement de cette tendance littéraire ne peut être attribué à l'apport d'un seul homme, car elle a ses racines dans l'Antiquité (plus concrètement, elle était « présente dans le genre romanesque depuis les Grecs »), mais l'écrivain écossais a certainement garanti que le roman historique atteindrait de nouveaux sommets. (Gengembre, 2010 : 367)

Walter Scott, l'auteur écossais de la période du romantisme, a écrit une série de romans historiques au cours de sa vie, qui ont bouleversé la littérature européenne par son style novateur et sa popularité sans précédent. En France, toute une génération a été séduite par ses œuvres à partir de 1820. (cf. Maigron, 1912 : 51) Son travail a suscité un nouvel intérêt pour la représentation fictive des événements passés et la Belgique n'a pas été épargnée par ce phénomène. Étant donné que *Le Lion de Flandre* était, sans conteste, un roman historique, il a été estimé comme un produit de la tradition écossaise. (cf. Gobbers, 1990 : 45) Hendrik Conscience semble suivre les traces de Sir Walter Scott et porter le roman historique aux lecteurs belges, ce qui lui vaut l'appellation de Walter Scott de Belgique.

Une telle analogie est aussi un moyen de lui donner un statut supérieur. Elle confère à ses œuvres une importance supplémentaire, leur donne du poids, ce qui incite la population flamande à redécouvrir son passé ancestral, à le glorifier et donc à résister à la domination de la France. Le roman de Conscience semble suggérer que le peuple flamand ne doit pas permettre que sa culture riche et ancienne soit diluée par la culture française. En plaçant Conscience sur la scène internationale à côté de Walter Scott, l'œuvre est évaluée sérieusement par rapport aux normes littéraires et idéologiques de l'époque.

Proclamé le Walter Scott de Belgique, Conscience (et son œuvre) semble représenter le cœur même de la nation belge. Ainsi préserve-t-il la culture et le patrimoine national. Plus important encore, compte tenu du sujet abordé dans son œuvre littéraire, l'auteur approuve également la sous-culture flamande et sa place légitime dans la société belge ; les Flamands ne peuvent plus être écartés en tant que communauté négligeable. La popularité du roman *Le Lion de Flandre* l'aide à maintenir sa notoriété, augmentant régulièrement le pouvoir de la population flamande en reconnaissant leurs traditions, en les acceptant dans la société moderne et en respectant leur ascendance.

Parmi les ressemblances entre les deux auteurs, il en est une qui se démarque des autres : la similitude dans leur enfance. En tant qu'enfants dotés d'une

grande imagination et d'une vaste curiosité, ils étaient pleinement absorbés par des histoires extraordinaires qu'ils aimaient raconter. (cf. Hamélius, 1921 : 175) À l'âge adulte, ils ont essayé de « régler suivant leur idéal leur propre destinée et celle de leur peuple ». (Ibid) Dès lors, des comparaisons peuvent facilement être faites entre *Le Lion de Flandre* et *Ivanhoe* en ce qui concerne l'histoire et la caractérisation de groupes sociaux. À l'instar de Scott, Conscience met l'accent sur les coalitions au lieu des héros qui agissent seuls. Cette volonté de s'unir pour dénoncer et faire face à la domination française se fonde sur une réalité incontestable : le pouvoir des chiffres. L'auteur démontre le pouvoir potentiel des Flamands s'ils sont unis, il crée le cadre nécessaire à la mise en place d'une résistance. La bataille historique vise à susciter un mouvement de sympathie et elle peut engendrer un engouement populaire considérable.

3.5 La réception du texte

Le fait qu'un auteur peut communiquer directement avec une multitude de personnes grâce à son œuvre littéraire signifie qu'il est possible de former des communautés qui partagent une conscience commune. Depuis 1838 et la publication du roman *Le Lion de Flandre*, Hendrik Conscience est parvenu à éveiller le patriotisme chez la population flamande de la Belgique et à renforcer la fierté nationale d'un seul coup. La langue flamande, refoulée au second plan par le gouvernement provisoire dans la Belgique postrévolutionnaire (puisque le français était proclamé langue officielle du pays), a reparu avec une force renouvelée par suite de l'épopée écrite dans la langue régionale, qui est considérée comme un classique à la fois de la littérature flamande et belge. Le livre remet le pouvoir à la Flandre en glorifiant les réalisations nationales dont les Flamands devraient être conscients, il édifie l'histoire du pays et donne une voix aux citoyens qui se sentent en marge de la société.

Comme n'importe quelle œuvre, le roman n'a pas suscité une admiration générale. François Closset, par exemple, a vivement critiqué l'expression littéraire de

Conscience : « On peut maintenant lui reprocher son romantisme, sa langue incorrecte et émaillée de gallicismes, sa technique défectueuse, sa psychologie toute primaire, sa conception trop idéaliste de la vie. » (Closset, 1943 : 38) Contrairement à l'opinion exprimée par l'auteur belge, pourtant, le manque d'éloquence dans le récit d'Hendrik Conscience, ainsi que le malaise initial concernant la langue flamande peuvent être dûs en partie au fait qu'il a commencé sa carrière littéraire en français avant de prendre la décision délibérée d'écrire dans sa langue maternelle. Le roman et le mythe flamand ont alors été adoptés dans le milieu linguistique minoritaire.

Il semble que l'œuvre de Conscience, qui profite de sa clarté en la rendant plus accessible à un public plus large, manque d'élégance littéraire. L'auteur tombe dans des erreurs linguistiques en néerlandais. Ses personnages sont considérés comme prévisibles et sous-développés, ils manquent de profondeur. Mais cette simplicité pourrait même être l'ingrédient principal de la recette du succès : en écrivant de manière intelligible, Conscience rend la lecture compréhensible pour les masses. Il adresse un message idéologique et national clair et sans équivoque qui touche le cœur même de l'esprit flamand et ne laisse personne indifférent. La vision idéaliste résonne et crée une oasis dans l'esprit des lecteurs qui sont envahis d'un sentiment de fierté de leur race, leur histoire, leur langue.

Georges Eekhoud, au contraire, a exprimé sa plus grande admiration pour le vocabulaire riche de Conscience en annonçant que « c'est un violon employé par Paganini ». (Eekhoud, 1881 : 103) Tout comme le virtuose italien, Conscience est maître de son domaine avec sa technique irréprochable et visionnaire. Alors que Paganini a inspiré les interprètes et les compositeurs de son temps, l'influence de l'auteur belge est incalculable. Conscience a pris la parole pour s'opposer à la situation actuelle. Son travail représente une amélioration fondamentale par rapport au statu quo belge qui n'est plus soutenable.

En tant que critique d'art, le romancier belge Georges Eekhoud a écrit une monographie sur Hendrik Conscience. Il développe davantage ce thème du patriotisme :

« Quel patriotisme, quels sentiments chevaleresques, quelles charmantes amours, que de péripéties captivantes, que d'épisodes touchants, que de dignes portraits flamands peints par un convaincu dans la manière délicate et sympathique de Van Dyck plutôt qu'avec la fougue coloriste d'un Frans Hals! » (Ibid : 105)

Conscience est placé sur un piédestal et il figure parmi les symboles mêmes de l'expression artistique néerlandaise. Il joue dans la même cour que les grands artistes. Il ne partage peut-être pas le même domaine avec eux, mais son travail équivaut à leurs chefs-d'œuvre. Hendrik Conscience est l'équivalent flamand de Van Dyck et Frans Hals.

Or, *De leeuw van Vlaanderen* a fait fureur à l'échelle nationale et mondiale. Même si le roman a été traduit en anglais, italien et tchèque en 1855, la véritable percée internationale a eu lieu en Allemagne en 1845, lorsque des recueils de ses trois romans (dont *Le Lion de Flandre*) ont été publiés à d'innombrables exemplaires. (cf. Hermans, 2014 : 164)

Ce n'est qu'en 1983 que le roman (qui a connu un succès retentissant) a été adapté au cinéma par Hugo Claus, le poète, auteur et réalisateur belge polyvalent. Jusqu'à présent, il s'agit de la seule version filmée. Tout comme le travail écrit, le film a reçu un accueil mitigé de la part de la presse et du public. En effet, « la majorité des critiques flamands ont rédigé un avis négatif sur le film ». (Willems, 2015 : 63) Vu que l'ancrage du roman d'Hendrik Conscience dans la mémoire collective était si profond, le potentiel nationaliste est resté inaperçu. (cf. Ibid) De même, les francophones en Belgique ont donné une critique négative, mais pour des raisons diamétralement opposées : ils ont contesté le message idéologique et politique du film néerlandophone « violemment antifrançais ». (Dagnino, 2017 : 17) Une chose demeure cependant constante : la gloire d'Hendrik Conscience brille d'un éclat vif longtemps après sa mort.

3.6 L'actualité du livre

Avant qu'Hendrik Conscience ait revitalisé les idéaux et le patrimoine flamands avec son roman historique, le développement du romantisme français a considérablement influencé les jeunes écrivains belges qui ont évité l'emploi du flamand. (cf. Murray, 2004 : 210) La langue flamande était, comme l'a décrit le romancier belge Georges Eekhoud, « abandonnée au peuple sans culture comme un vil patois », autrement dit, une langue qui était inextricablement liée à des notions préjudiciables de vulgarité, la langue française était irréprochable, ce qui a assuré son utilisation généralisée dans les cercles littéraires. (Eekhoud, 1881 : 47)

Quelles que soient les connotations négatives avec sa langue maternelle (et en dépit de l'attitude de ses collègues écrivains envers la communauté linguistique flamande), Conscience a refusé de vénérer la tendance littéraire française, il ne s'est pas distingué par une admiration aveugle et un soutien inconditionnel de la langue de l'élite. Il a plutôt choisi de contourner cet obstacle de la domination française en trouvant son propre chemin vers la grandeur. Si la littérature flamande était mal assignée dans la chaîne hiérarchique en tant que forme d'art inférieur, l'auteur a démontré qu'elle doit recevoir la place qui lui revient, à savoir, à côté de l'art francophone belge. Ses œuvres, *Le Lion de Flandre* en particulier, contribuent à rétablir l'équilibre entre la littérature française et flamande en Belgique.

Il est intéressant de constater que le roman n'aurait pas pu sortir à un moment plus opportun que pendant une période de grande agitation politique et sociale. Ouvertement motivé par des raisons idéologiques, Hendrik Conscience invoque un sens de fierté nationale et met l'accent sur la prise de conscience de l'identité flamande. De plus, il existe plusieurs points communs avec la crise persistante en Belgique, donc le livre s'est imposé comme un chef-d'œuvre intemporel.

En réalité, sa représentation du courage flamand (avec la force de résistance et de persévérance) dans le roman *De Leeuw van Vlaanderen*, qui a atteint un grand

nombre de lecteurs, a garanti à jamais à Hendrik Conscience une place d'honneur dans le canon littéraire flamand.

Dans le cadre de la canonisation des textes littéraires néerlandais, la *Digitale Bibliotheek voor de Nederlandse letteren* (ce qui veut dire la Bibliothèque numérique des Lettres néerlandaises, en abrégé DBNL) a créé une collection de mille œuvres, en langue néerlandaise, qui ont laissé une empreinte sur le patrimoine culturel des Pays-Bas, la soi-disant *Basisbibliotheek*. Les travaux d'Hendrik Conscience sont consignés trois fois, dont la première est la mention du roman *De leeuw van Vlaenderen*. Avec ce classement comme un classique flamand, le roman est rendu infiniment plus visible et pertinent pour un public moderne. L'auteur est alors placé parmi les grands écrivains tels que Joost van den Vondel, Jan van Ruusbroec et Albert Verwey. Ce serait loin d'être le seul cas où *Le Lion de Flandre* serait canonisé.

En 2015, encore un autre canon littéraire a été créé, sauf que cette fois-ci, il incorpore exclusivement des auteurs flamands qui, collectivement et chacun à leur manière, forment les piliers du « panthéon flamand ». (Hellemans, 2020) Composé de 51 contributions remarquables au patrimoine littéraire flamand, il a reçu le titre *De canon van de Nederlandse Literatuur vanuit Vlaams perspectief* (le Canon de la littérature néerlandaise dans une perspective flamande, en d'autres termes). (cf. Ibid) La version définitive de la liste était une collaboration étroite entre l'Académie royale de langue et littérature néerlandaises (située à Gand) et l'institution *Vlaams Fonds voor de Letteren* (qui a été renommée *Literature Flanders* en 2019). *Le Lion de Flandre* est également apparu dans ce canon. Cela, bien évidemment, souligne la valeur de l'œuvre de Conscience non seulement dans le berceau de l'État belge, mais aussi près de 180 ans plus tard.

4 Les antagonistes

En règle générale, les oppositions peuvent être facilement identifiées lorsqu'elles se présentent sous forme de batailles. S'il est vrai que la politique de pouvoir et les motivations qui sont au-delà du champ de bataille sont infiniment compliquées et énigmatiques, la motivation principale derrière l'acte physique d'attaquer ou de défendre, la collision frontale entre les adversaires est sans ambiguïté. L'aspect politique, en revanche, est bien plus vague. Les intrigues et les négociations qui unissent certains individus (Jeanne de Navarre et le roi, la même Jeanne de Navarre et messire de Châtillon, parmi tant d'autres exemples marquants) font partie d'un processus obscur et secret. La divulgation des motivations personnelles, les trahisons et les alliances politiques formées pour une multitude de raisons ont tendance à avoir lieu à huis clos. Les attaques des deux camps adverses, en revanche, sont ostensibles. Présentées de façon schématique avec des scènes de bataille et le nombre de combattants, elles sont faciles à repérer.

Pour étudier un fragment des références du texte littéraire, il faut tout d'abord faire un tour d'horizon des antagonistes, avant d'examiner en détail les moyens par lesquels s'exprime leur pouvoir dans l'œuvre d'Hendrik Conscience. Cette analyse sera réalisée à l'aide d'une approche descendante.

Les États hostiles dans le livre *Le Lion de Flandre* sont le Royaume de France et la coalition entre le Comté de Flandre et le Comté de Namur. L'importance de cette alliance est évoquée pour la première fois lorsque Jean Breydel partage la nouvelle que les frères de Robert de Béthune, c'est-à-dire « [l]e jeune Guy de Flandre et Jean, comte de Namur, se sont alliés », ce qui suggère que l'union de ces nobles est le facteur décisif de la résistance à la monarchie française. (Conscience, 1871 : 292)

Cela sert de point de départ à la prochaine classification des relations antagonistes, qui est la confrontation entre différents groupes d'individus. Même si la multitude des personnages représentés dans *Le Lion de Flandre* est vraiment impressionnante (ce qui est approprié pour une épopée de combat)— avec pas moins

de quinze partisans du monarque français et au moins treize opposants flamands qui apparaissent à plusieurs reprises, contribuant grandement au développement de l'intrigue— une attention particulière devrait être accordée aux personnages principaux.

Du côté flamand se trouvent les deux doyens Pierre de Coninck et Jean Breydel. La famille du comte de Flandre, qui se compose de Guy de Dampierre (le comte de Flandre lui-même), ses fils Robert et Guillaume de Béthune, sa fille Philippine (qui a été emprisonnée par un acte de tromperie) et Mathilde, la fille de Robert, est particulièrement puissante dans la région. Les différents chevaliers et nobles des terres de Flandre s'unissent sous la bannière du lion de Flandre sur le champ de bataille et sont accompagnés d'amis intimes de la famille, comme Adolphe de Nieuwland et Didier Devos.

Les intérêts des Français sont protégés par Philippe le Bel (le roi de France), la reine Jeanne de Navarre et leurs sujets : le comte de Châtillon (l'oncle de la reine qui est sans scrupule et avide de pouvoir), le comte de Saint-Pol, Raoul de Nesle, Enguerrand de Marigny (qui est « chargé de l'administration des finances sous Philippe le Bel »), Messire de Nogaret, Maître Brakels (le léliard et le traître), Jean de Gistel et le général Robert D'Artois. (Ibid : 29)

Malgré le fait que la grande majorité des Français ne sont pas caractérisés de manière objective, ils ne sont pas tous dépourvus d'attributs positifs, comme en témoignent deux individus, Mortenay et d'Arckel, même s'ils semblaient être loués principalement en raison de leur coopération avec et leur respect de la cause flamande. Ainsi, le biais du texte en faveur de la nationalité flamande doit être gardé à l'esprit.

Considérée du point de vue de la position sociale, la royauté française, symbolisée par le roi et la reine de France, s'oppose à la noblesse flamande dans son ensemble, mais il y a un affrontement direct avec Guy de Dampierre (le comte de Flandre) et son fils Robert de Béthune. Naturellement, Philippe le Bel et le comte Guy sont conseillés et soutenus par leurs confidents— dans le cas du roi, ces postes sont

occupés par Enguerrand de Marigny (qui est « chargé de l'administration des finances sous Philippe le Bel ») et Messire de Nogaret (l'exécuteur des ordres secrets du roi), tandis que Guy de Dampierre compte sur ses nobles vassaux pour obéir à son ordre. (Ibid : 29) Même si ces personnages n'interagissent pas en fait les uns avec les autres et qu'il n'y a pas de manifestation extérieure d'hostilité, il existe une opposition en raison du conflit d'intérêts.

Le comte de Châtillon, le comte de Saint-Pol et Raoul de Nesle, qui sont contre Pierre de Coninck, Jean Breydel et Adolphe de Nieuwland, sont un autre groupe d'antagonistes au cœur de l'intrigue. Ces personnages créent de la tension en se querellant, en contrecarrant les plans de victoire de chacun, et même en se livrant à des duels.

De plus, les oppositions entre individus sont également présentes dans *Le Lion de Flandre*. Cependant, toutes les frictions entre les personnages ne se limitent pas aux interrelations entre les Français et les Flamands. Outre les affrontements entre les deux titans, à savoir, le roi de France et le comte flamand (dont la cause est l'influence en Flandre, ainsi que la trahison de la confiance du comte Guy lorsque sa fille, Philippine, a été emprisonnée à leur arrivée à la cour), ainsi que l'opposition entre Robert de Béthune et Robert d'Artois sur le champ de bataille (en ce qui concerne les prouesses militaires, la planification stratégique et le commandement supérieur), les conflits au sein des deux communautés ne doivent pas être négligés.

Les machinations de Jeanne de Navarre et le pouvoir qu'elle exerce sur le roi culminent dans l'éloignement entre Philippe IV et son frère, Charles de Valois, qui tourne le dos à la cour de France après avoir publiquement dénoncé les mauvaises intentions de la reine. Encore un autre cas de dispute parmi les Français est décrit dans les préparatifs de la bataille de Courtrai lorsque le combattant et chevalier exceptionnel Hugues d'Arckel exprime sa désapprobation des tactiques de l'armée et des convictions du général avant de rejoindre les rangs de l'armée flamande en signe de protestation.

Le front flamand uni n'est pas non plus idéalisé : le tisserand Brakels devient un traître à son propre peuple et chante les louanges de « ce grand et noble pays de France ». (Ibid : 160) Comme Pierre de Coninck le dénonce comme un léliard, les tisserands prennent la décision unanime d'aliéner maître Brakels de la communauté flamande. Les conflits qui surgissent entre les différents personnages du roman sont, bien entendu, pas du tout en noir et blanc. En dépeignant efficacement la zone grise en ce qui concerne l'antagonisme avec les coalitions changeantes et les trahisons, Hendrik Conscience est en mesure de mettre en évidence l'interaction d'intérêts communs et contradictoires qui dépendent du cours des événements et des circonstances.

4.1 La représentation du monarque français

Suivant la méthode de classification des antagonistes précitée, le roi de France appartient à deux catégories à la fois— il est un antagoniste en tant qu'un seul individu, mais en même temps la couronne est aussi une synecdoque pour la France et pour la nation française dans son ensemble. Conceptualisé comme un roman historique qui met l'accent sur la responsabilité sans compromis des Flamands d'honorer leurs ancêtres et leur héritage, il est naturel que le biais flamand soit évident dans le texte littéraire. Néanmoins, les antagonistes du peuple flamand, en particulier le monarque français, sont présentés d'un point de vue extérieur.

Dans la pyramide hiérarchique du pouvoir, le roi de France commande tous ses sujets en Belgique, y compris, mais sans s'y limiter, le comte Guy. S'adressant à ses fidèles nobles flamands, Guy de Dampierre affirme que « ma fidélité envers mon suzerain, le roi Philippe, est la véritable cause de mes malheurs ». (Ibid : 52) Il va plus loin en déclarant qu'il a été privé de ses privilèges de commandant et qu'il n'incarne plus la figure d'autorité : « Aujourd'hui mon pays est conquis ; je suis devenu le dernier d'entre vous, et mes cheveux blancs ne peuvent plus ceindre la couronne comtale. Vous obéissez à un autre suzerain ! » (Ibid) Ce qu'il appelle « la couronne »

est, au sens figuré, une représentation traditionnelle du pouvoir, mais aussi la victoire— le triomphe et la suprématie sur la nation flamande, la légitimité du règne du roi de France en tant que conquérant et la gloire de la loyauté envers la France. De plus, la couronne mentionnée dans la citation ci-dessus est également un symbole de richesse ; elle fait allusion à la confiscation des terres et des ressources naturelles qui appartenaient au comte flamand. Ces richesses, trouvées sur le territoire flamand, constituent une étape cruciale dans la résolution de la crise fiscale en France. Ainsi l'existence de différences de pouvoir ou de statut entre le comte Guy et le roi de France sont-elles visibles à l'œil nu.

La présence française sur le territoire de la Flandre médiévale n'est pas tout à fait la bienvenue. Parmi les nombreux habitants qui ont des opinions bien arrêtées sur cette imposition, il y a Robert de Béthune, qui exprime sa consternation sans retenue : « Quoi ! le Lion de Flandre courberait la tête devant un faux monarque, devant un parjure ? ». (Ibid : 57) Ainsi, il assimile le monarque français à un imposteur qui a accédé à une position de pouvoir par la tromperie et y reste sous de faux prétextes. Comme un vrai Flamand, il ne peut pas se réconcilier avec les conquérants, avec « un monarque étranger » qui a occupé son pays natal, donc il sera le fer de lance du mouvement de résistance. (Ibid) Au lieu d'accepter la triste réalité de la défaite flamande et de ramper devant un étranger, il déclare avoir confiance dans la résilience de l'esprit national et avoir la certitude que la domination n'est rien de plus qu'un échec temporaire. (cf. Ibid : 59)

Certes, la vie a été chamboulée par l'invasion du roi français, pour employer un euphémisme, mais il arrive un moment pour résister au régime français. Il est suggéré qu'à l'instar du galant Robert de Béthune, le peuple flamand ne doit pas se conformer à la domination française, ni à l'époque médiévale, ni au XIX^e siècle au moment de la publication du roman.

La première spécification manifeste en ce qui concerne les motivations derrière les actions du roi apparaît comme une description dans le quatrième chapitre du roman dans la version française. Hendrik Conscience utilise la modalité déclarative

pour décrire un fait incontestable : « la France avait trop d'intérêt à garder en sa possession, aussi longtemps que possible, les opulentes provinces flamandes ». (Ibid : 65) En soumettant la Flandre à la domination française, le roi peut profiter des terres de la Flandre, qui sont précieuses en soi. Pourtant, il y a également une incitation supplémentaire pour maintenir la nation flamande sous la juridiction du roi— celle de la richesse. Le contrôle de la région garantit au monarque français une gouvernance sur les richesses du territoire.

En remarque, un autre point qui mérite d'être souligné est que Philippe le Bel est, dans le cas donné, appelé « la France », ce qui indique que le Roi agit dans l'intérêt de l'État. (Ibid) Le roi et la France sont un. Les raisons avancées par Philippe le Bel et par la France concordent pour que rien ne puisse freiner le progrès économique de la patrie.

Les motivations financières du monarque français sont mises à nu dans une représentation détaillée à la fois des ordres du roi et du rôle de Jeanne de Navarre dans la récession économique de la population de Flandre :

« Philippe le Bel et sa femme Jeanne de Navarre, avaient attiré presque tout l'argent du royaume dans leurs coffres, et, cependant, les sommes énormes qui leur avaient été accordées par le peuple n'avaient pu suffire à leurs prodigalités sans frein, et Philippe, à bout de ressources, ne trouvait plus d'autre moyen, pour remplir son trésor épuisé, que de falsifier les monnaies du royaume. » (Ibid : 65-66)

Cet extrait identifie la chaîne d'événements qui a conduit à l'invasion française de la Flandre. Il convient de souligner qu'il y a une distinction claire entre l'intérêt de la France dans le paragraphe précédent (qui se rapporte à la conquête des territoires flamands) et le comportement prodigue du monarque régnant (qui est caractérisé par le gaspillage, une extravagance imprudente qui est au détriment de la population en général). Cela veut également dire que le roi de France est un ennemi de son propre peuple, car il fait l'altération des monnaies sans penser aux conséquences et son

règne fait basculer des Français dans la pauvreté, ou les y enfoncer encore plus profondément.

Un plan particulièrement notoire qui a été exploité par le roi de France avant sa conquête de la Flandre est illustré par le bannissement des Juifs de France, puis la vente de leurs droits de retour au pays. Bien que cela ne soit abordé que très brièvement dans le roman, il brosse certainement une image distincte du roi de France, qui fait des pieds et des mains pour atteindre ses objectifs. Il est prêt à aller très loin pour conserver son pouvoir. L'épuisement du trésor de la France représente un problème insidieux qui déterminerait les mutations de la Flandre au XIV^e siècle, en bien ou en mal.

Arrivé à un point de basculement, le roi est attiré par la prospérité qui régnait en Flandre, principalement en raison de sa production industrielle. À l'époque, la ville de Bruges « était véritablement une mine d'or », qui ne pouvait pas passer inaperçue auprès du monarque français. (Ibid : 67) Finalement, les difficultés financières en France obligèrent le roi à prendre possession du territoire de Flandre par la force.

Pour reprendre les mots d'Enguerrand de Marigny en s'adressant au roi, « la Flandre seule peut nous venir en aide » afin de « faire rentrer l'argent », ce qui sauve le monarque français de « cette situation critique ». (Ibid : 78) L'état déplorable du trésor national français est évidemment dû au roi et à sa femme, qui ont succombé à un style de vie prodigue et qui sont criblés de dettes. Ces mêmes ressources financières sont reconstituées par la fiscalité de la population flamande. Pourtant, même l'expropriation des biens flamands par le monarque au pouvoir semble insuffisante, ce qui permet aux conseillers du roi, comme Enguerrand de Marigny, d'appauvrir davantage la population de Flandre. La fin semble justifier les moyens. En effet, les ressources de la Flandre font pencher l'équilibre des pouvoirs entre les deux nations.

L'auteur laisse entendre que la principale source de souffrance des Flamands n'est pas tant la stratégie de la France en tant que puissance dominante en Europe, que l'avidité et l'égoïsme de Philippe le Bel et Jeanne de Navarre. Par

conséquent, la dépense rapide de l'argent des contribuables laisse le roi avide de ressources supplémentaires qu'il souhaite obtenir du pays conquis. Il va de soi que cela a rencontré une résistance de la part de la majeure partie de la population flamande. Rien ne laisse entrevoir que le conflit serait résolu.

Tout aussi important dans ce cas est le pouvoir du roi sur le comte flamand Guy de Dampierre, qui, en conversation avec le frère du roi Charles de Valois, proclame ce qui suit : « il est avéré pour moi que le roi de France, votre souverain, désire ardemment la ruine de la Flandre ; n'est-ce pas lui qui a soulevé mes sujets contre moi ? Ne m'a-t-il pas inhumainement arraché ma fille Philippine pour la jeter dans un cachot ? ». (Ibid : 27) Le roi a un moyen de pression sur son vassal flamand (et par extension sur toute la nation flamande qu'il a soumise à la complaisance) parce qu'il garde sa fille, Philippine, en otage. Cela affaiblit la résolution du comte d'attaquer le roi de France pour venger son peuple, rendant une opposition active improbable.

Un autre intérêt direct que le roi de France a dans la conquête de la Flandre n'appelle pas d'explication : l'appropriation de terres étrangères. « Philippe le Bel, votre frère et roi, ne me rendra jamais le pays qu'il m'a enlevé », déclare le comte Guy de Dampierre à messire de Valois en conversation. (Ibid) Il s'agit d'une expansion territoriale française, d'une augmentation de la domination culturelle et sociale et d'un gain matériel. L'existence d'un double standard est perceptible dans cette affirmation. Les Flamands perdent leurs sources de revenus, tandis que les conquérants français s'en mettent plein les poches, prospérant à leurs dépens. En conséquence, les initiatives politiques et le pouvoir du monarque ont amplifié la polarisation sociale au sein de la communauté flamande.

Inséparable du monarque français, la reine en tant qu'antagoniste puissant qui collabore avec son mari doit également être examinée. Le roi est souvent décrit comme étant soutenu par la reine, presque comme s'il était le pouvoir symbolique, mais elle représente l'éminence grise. Le véritable pouvoir derrière le trône est, sans aucun doute, Jeanne de Navarre. La peur de lui déplaire et de provoquer sa colère est

la force dirigeante derrière la malignité des troupes françaises envers la nation flamande : « Quoi ! ce vassal félon a osé déclarer la guerre à notre roi ; il a tellement provoqué le ressentiment de notre nièce Jeanne de Navarre, qu'elle en est quasi-malade, et il faudrait encore user de ménagements à son égard ! ». (Ibid : 16) La reine semble jouer les communautés françaises et flamandes les unes contre les autres, contribuant grandement à la tension dans la région. Le pouvoir qu'elle a sur le roi lui permet de facilement récolter les avantages de l'invasion française. Il semble que son jugement doive valoir plus que celui du chef d'État.

Dans *Le Lion de Flandre*, la véritable possession du pouvoir est mise en évidence par les observations de différents personnages du roman. Jeanne de Navarre est une figure obscure qui n'est perçue que d'un point de vue extérieur, à savoir, à travers ses interactions (aussi rares soient-elles) avec d'autres personnages. Les quelques conversations qu'elle tient la dépeignent comme une personne calculatrice et trompeuse. Elle est l'entité puissante de la représentation. Son autorité détermine non seulement le sort de certains malheureux, mais aussi l'avenir de nations entières. Ceci est confirmé par la confession du comte de Valois :

« [J]e vous le répète, Philippe de France, mon frère, a l'âme la plus noble et le cœur le plus droit ; mais de lâches flatteurs l'entourent et se font ses conseillers. Enguerrand de Marigny [13], ce démon incarné le pousse sans cesse au mal, et une autre personne lui conseille les fautes qu'il commet. Le respect me ferme la bouche et m'empêche de la nommer ; elle seule est la cause de vos malheurs... [...] [C]'est Jeanne de Navarre [...] qui fait altérer la monnaie en France ; c'est enfin Jeanne [...] qui a juré la ruine de la Flandre ! »
(Ibid : 29-30)

Quand il s'agit de prendre les affaires en main, le monarque présente un visage à deux faces, qui est représenté par l'influence impressionnante de son entourage, ainsi que par l'autorité de son compagnon et son bras droit : la reine. L'impression globale créée par cette représentation est que Jeanne de Navarre est la force motrice derrière le conflit en cours entre le roi et le comte de Flandre puisqu'elle ajoute de l'huile à la flamme en aggravant les frictions préexistantes. Philippe le Bel n'est pas seul

responsable de la situation lamentable dans laquelle se trouve la Flandre, c'est plutôt l'abus d'autorité et l'intolérance de Jeanne de Navarre, qui intensifient les hostilités qui auraient pu, potentiellement, s'éteindre.

En fait, l'influence illimitée de la reine est si prononcée que le consensus général à la cour de France est que le roi « est, en l'absence de la reine, le plus magnanime des princes ». (Ibid : 33) La haine profonde de Jeanne de Navarre pour la nation flamande est si intense qu'elle fausse le jugement du roi et l'oblige à prendre des mesures sévères contre la population vaincue, des mesures qu'il n'aurait pas jugés nécessaires ou justifiés, compte tenu de son propre respect de son ennemi.

La duplicité de la reine contraste singulièrement avec la franchise et l'intégrité flamande, qui pensent que les relations interpersonnelles doivent être marquées au sceau de l'équité et de la justice. C'est l'illusion de la droiture qui a incité le comte Guy à demander pardon du roi et à se conformer à toutes ses conditions avant d'être trahi. Cette interaction entre les deux antagonistes donne certainement une mauvaise allure au roi français, ce qui pourrait insinuer que la victoire française n'était pas non plus sans trahison.

Dans le roman, il y a, indéniablement, un moment qui caractérise l'interrelation entre le roi et la reine lorsque le mince vernis de respect mutuel s'est fissuré. Le roi se révèle pusillanime, sans caractère et impuissant face à sa femme. Même si la couronne est sur sa tête, le vrai pouvoir est incarné par la reine, qui porte le tailleur et l'autorité comme aucune autre. Son explosion publique contre le frère du roi est la preuve de sa vraie nature, le moment où elle laisse tomber son voile public de servitude envers le roi et qu'elle exerce ouvertement son commandement sur ses sujets, et même sur le roi. Au sens figuré, elle laisse tomber son gant pour révéler sa main de fer. Jeanne de Navarre règne sur la Flandre avec une verge de fer. Pourtant, les intérêts de la reine et du roi coïncident sur les questions financières. La reine confirme que « [j]amais nos finances n'ont été en plus mauvais état ». (Ibid : 82) Ainsi, les terres flamandes avec sa main-d'œuvre et ses ressources naturelles représentent une ressource majeure de pouvoir pour ceux qui en sont propriétaires.

Pendant les réjouissances momentanées des nobles flamands dans l'attente du pardon du roi, la reine complotte contre eux de manière conspiratrice. L'aperçu du narrateur en ce qui concerne ses traits de caractère préfigure l'opposition croissante entre le monarque au pouvoir et les vaincus. Le pouvoir de Jeanne de Navarre est donc en grande partie attribué à sa tromperie, comme le démontre le passage suivant :

« L'envie et la trahison se cachent sous ces visages à double face, comme le serpent sous les fleurs et le scorpion sous le fruit doré de l'ananas. En vain cherche-t-on, sur l'herbe, la trace de la vipère : on ressent sa morsure et l'on ne sait pas comment elle est venue jusqu'à nous. De même, les jaloux et les envieux ourdissent leurs travaux dans l'ombre ; car ils connaissent leur propre perversité et rougissent de leurs mauvaises actions. Leurs traits nous frappent au cœur, et nous les croyons nos amis, parce que nous ne pouvons lire dans leur regard trompeur, l'horrible noirceur de leur âme ; ils s'enveloppent de mystère et de duplicité comme d'un impénétrable voile ; l'insecte venimeux se montre parfois au grand jour, mais eux, jamais ! » (Ibid : 73)

Les imageries de cet extrait dépeignent clairement la duplicité choquante de la reine ; elle est reconnue pour ce qu'elle est vraiment en soulevant les nombreux masques qu'elle porte en public et en dévoilant son essence. La comparaison crée une juxtaposition puissante entre le serpent, qui est associé à un sang-froid et une ruse, et les fleurs qui incarnent la féminité et la grâce. Au lieu d'être purement ornementale comme une fleur, la reine est parfaitement capable de prendre ses propres décisions et d'attraper sa proie. Le scorpion est contrasté avec un fruit d'ananas doré. Bien qu'elle puisse sembler délicate et douce, il ne serait guère judicieux d'oublier sa piquûre qui peut être vraiment fatale. Le poison qu'elle verse dans l'oreille du roi en le conseillant sur des questions d'État l'aigrit et le corrompt. La mauvaise influence de la reine est comparable à un cancer.

Par ailleurs, la ressemblance avec une « vipère » aide à comprendre sa personnalité. L'auteur indique que les plans de Jeanne de Navarre sont d'une portée considérable et que ses méthodes sont cachées aux regards indiscrets— même si sa présence se fait sentir, elle est tout à fait impossible à détecter. La reine travaille dans

l'ombre, qui est son domaine et c'est là où réside son vrai pouvoir. L'attaque de la reine est tout de même la plus forte, car elle a l'élément de surprise. Elle est un loup déguisé en agneau et elle cache bien son jeu.

Sous prétexte de la perte potentielle de pouvoir et de la calamité inévitable si Philippine, la fille du comte Guy, épousait Édouard d'Angleterre (une alliance qui présenterait une formidable résistance à la France), Jeanne de Navarre justifie la trahison du roi. « Oui, rendez-lui la liberté, et vous verrez la princesse de Flandre épouser le fils du roi d'Angleterre, et l'espoir de cette alliance sera à jamais perdu pour votre fils à vous », déclare-t-elle à son mari. (Ibid : 76) Ses manœuvres font en sorte que le roi hésite à pardonner comte Guy, à rester fidèle à sa parole et à honorer l'accord avec son propre frère. Les manipulations de Jeanne de Navarre créent un obstacle insurmontable à un dénouement pacifique.

Refusant de se réconcilier avec la restauration de la noblesse flamande, même s'il s'agit d'une fraction de leur ancienne puissance, elle empêche de toutes ses forces la fin des hostilités, comme en témoigne son interjection : « cette volonté est de rendre le pays de Flandre à cet arrogant comte Guy ? Vous voulez le remettre en état de vous déclarer derechef la guerre ». (Ibid : 77) Ironiquement, en privant le comte Guy de pouvoir, la reine envoie la France et la Flandre sur une trajectoire de collision qui conduit au déclenchement de la guerre. Le fils du comte, Robert de Béthune, jure de se venger, tout comme les autres nobles, ce qui ravive la volonté flamande de s'opposer au monarque français.

La reine représente le soi-disant centre nerveux du réseau royal. C'est l'affirmation du pouvoir par la déception et par la menace. Malgré la position supérieure du roi, qu'il souligne en annonçant que « [m]a volonté est la volonté de votre souverain ! », la ferme volonté de Jeanne de Navarre prévaut. (Ibid : 76)

En outre, une des principales sources du pouvoir de Jeanne I^{re}— son royaume de Navarre— ne doit pas être négligée. L'ultimatum lancé par la reine, selon laquelle elle réclamerait les terres de Navarre, produit l'effet désiré : le roi hésite à perdre son pouvoir et ses ressources et se soumet à la demande de sa femme. Les compétences

spéciales de Jeanne de Navarre qui assurent son pouvoir sur le roi comprennent les éléments suivants : la ruse, l'intelligence et les multiples manipulations. Elle atteint avec succès ses objectifs « grâce à la ruse et à la menace ». (Ibid : 80) Enfin, elle s'assure le soutien de ses adeptes, que ce soit par des intrigues ou des relations familiales, comme avec messire de Châtillon, qui est en mèche avec elle.

La haine de Jeanne de Navarre pour les Flamands a essentiellement dicté le cours de l'histoire. À ce propos, l'extrait suivant démontre son attitude envers la population flamande :

« Le récit du messenger fit entrer Jeanne de Navarre dans une violente colère. Recevoir les Flamands à merci ! Elle qui leur avait voué une impitoyable haine, laisser ainsi échapper sa proie : et Enguerrand de Marigny qui avait gaspillé par avance l'argent que devait produire la Flandre, cela ne pouvait être, et la reine et son ministre avaient un trop grand intérêt à conserver la conquête de ce pays pour souffrir qu'on lui rendît, la liberté. » (Ibid : 75)

Comme l'illustre cet extrait, la reine est une autorité pesante. Manifestement, il n'y a aucun doute dans l'esprit de la reine en ce qui concerne le pardon public du vassal du roi — elle ne le permettra pas. La haine de Jeanne de Navarre pour la nation flamande est incommensurable, presque palpable. Les Flamands sont assimilés à des proies qui ne peuvent échapper aux griffes du coq, le symbole métaphorique de la France. La ligne de partage qui semble séparer le monarque français et la population flamande paraît établie, et c'est la main de Jeanne de Navarre qui délimite cette frontière.

L'aspect financier ne peut pas non plus être ignoré dans le contexte de la domination de la Flandre. Parmi les nombreux fruits que le monarque français souhaite récolter de la terre conquise et de ses habitants, il y a les richesses qui peuvent alors être « gaspillées » assez librement. (Ibid) En supprimant les nobles flamands et leur influence sur les terres de Flandre et en empêchant les Flamands de rassembler leurs forces sous la supervision d'un chef, Jeanne de Navarre est déterminée à faire en sorte que le monarque français reste dans une position de

pouvoir et de suprématie. Le refus de la liberté au comte Guy rend l'opposition flamande faible et, ce qui est autant plus important, désorganisée. En pratique, pourtant, cette décision eut l'effet exactement inverse : les schémas de la reine qui sont approuvés par le roi ont contribué à maintenir la Flandre dans un état de paralysie politique. Attisant les antagonismes entre le régime et ses opposants, la fiscalité effrénée ainsi que l'avitissement de la population flamande a servi à mettre le feu à la guerre qui a coûté la vie à un si grand nombre de combattants français.

Finalement, comme mentionné précédemment, le roi de France en tant que chef d'une nation représente également un groupe d'individus qui peuvent s'unir sous le drapeau de la France. Au début du XIV^e siècle, la présence française en Flandre signifiait la division de la société. Même la nation flamande a été secouée par des luttes internes. Deux alliances se formèrent, celle des *klauwaerts* qui continuaient à manifester leur soutien aux dirigeants flamands qui ont perdu du terrain, et les soi-disant *léliards*, qui tiraient leur nom de la fleur de lys. Le signe décoratif et l'emblème de la royauté française (qui a été utilisé dans la fiction à plus d'une occasion dans le passé) est employé comme un terme générique qui se réfère à tous les Flamandes qui ont juré une indéfectible allégeance à la couronne française.

Naturellement, ces forces se caractérisaient par des objectifs divergents. Malgré l'enchevêtrement de plusieurs influences, pulsions et idéologies qui peuvent parfois être difficiles à divulguer, tous les *léliards* semblent avoir un trait commun : leurs activités n'ont qu'une explication, celle de l'opportunisme pur et simple. Un tel exemple d'un homme à deux visages est maître Brakels, un tisserand proéminent « qui, deux fois déjà, avait été doyen » et qui a retourné sa veste. (Ibid : 157) Les renseignements confidentiels dont Brakels était au courant en raison de son ancien poste dans la corporation des tisserands (comme l'emplacement de la demeure de messire de Nieuwland en préparation d'une attaque surprise) donnent un avantage à l'armée française du roi. Pourtant, c'est surtout la tactique et le courage des *klauwaerts* dévoués dans le cadre de la résistance flamande qui se font sentir. Ainsi les *léliards*

sous le commandement du monarque français ont-ils définitivement rencontré un adversaire à leur taille.

Le mépris des *léliards* qui sont en coalition avec les Français est incarné dans la déclaration de Jean Breydel, le doyen des bouchers, quand il s'exclame que « vous ne pouvez comprendre la haine que je porte aux *snakkers* et aux *léliards* ». (Ibid : 125) L'aversion que les Flamands éprouvent pour les *léliards* n'est comparable qu'à leur répugnance envers les agents français qui collectent constamment les impôts. Il est suggéré que l'augmentation de la charge fiscale en Flandre ne peut pas faciliter l'union sociale ou politique entre les envahisseurs français et les Flamands.

Une fois de plus, la soif de pouvoir et les désirs des richesses des Français, qui s'avérera être leur chute en Flandre, s'opposent à la population flamande qui place ses idéaux nationalistes au-dessus des questions monétaires. Cette exploitation excessive des ressources rappelle que l'avarice demeure le principal obstacle à toute paix future dans le pays.

4.2 Le lion comme symbole et comme arme

Afin d'analyser le Lion de Flandre comme, d'une part, un personnage du roman et, d'autre part, comme un symbole qui a joué un rôle déterminant dans la fondation d'une conscience nationale flamande, il est essentiel de faire la distinction entre les deux concepts. Ainsi, dans l'œuvre d'Hendrik Conscience, un adversaire qui a une importance égale et qui est donc de même rang que le monarque français est Robert de Béthune. La manière dont il est évoqué parle d'elle-même. Surnommé le Lion de Flandre, Conscience confère manifestement au protagoniste des qualités héroïques, aussi impressionnantes qu'emblématiques. Outre les connotations immédiates qui peuvent être formulées à propos de l'animal de choix, avec le majestueux lion comme symbole d'autorité, de force et de courage, le roi des bêtes représente l'image ultime de la noblesse associée au pouvoir, et même à la royauté. Caractérisé par un sens aigu de la justice et avec une puissance militaire à sa disposition, le jeune comte est

présenté comme un leader inébranlable qui exerce une domination sur son pays natal. Robert de Béthune est un digne rival de Philippe le Bel.

Tout au long du roman, Robert de Béthune est adressé de différentes manières. Le plus souvent, cependant, il est désigné par son nom expressif, comme en témoigne la manière dont Adolphe de Nieuwland parle de lui avec admiration : « [m]ais dis-moi, Marie, le Lion de Flandre est-il aussi captif ? ». (Ibid : 112) Le nom agit comme une conception de pouvoir, car il transforme Robert de Béthune en un symbole pour le peuple, une idole flamande qui instille la peur dans l'opposition et inspire l'espoir parmi la résistance, leur donnant de la force. Il possède le pouvoir de démoraliser son ennemi, les Français, jusqu'à la défaite.

Étant donné que le nom de l'épopée historique qui évoque attentivement la bataille médiévale est *Le lion de Flandre*, Conscience semble suggérer que Robert de Béthune est l'incarnation de l'âme même de la Flandre. En tant que deux principaux antagonistes, le monarque et le lion représentent l'avvers et le revers de l'autorité en Flandre. Au lendemain de l'invasion française, la nation flamande doit plus que jamais affirmer son pouvoir et sa puissance, ce qui ne serait pas viable sans l'intervention du noble guerrier. Une allusion aux motivations politiques sous-jacentes de Conscience en tant qu'écrivain en Belgique au XIX^e siècle ne peut pas non plus être exclue— il est tout à fait possible qu'il ait eu l'intention de « manifester ses sentiments monarchistes en mettant en vedette dans son titre le fils du comte Guy ». (Closset, 1943 : 40) L'auteur choisit d'accentuer certains personnages, en leur donnant la priorité et en faisant l'éloge de la victoire éclatante des Flamands.

Alors qu'il s'échappe de prison pour une courte période de temps (avec l'aide de son fidèle disciple Adolphe de Nieuwland), Robert de Béthune se réfugie dans les ruines du château de Nieuwenhove, qui, « [d]ans la guerre de 1296, quand les Français prirent toute la Flandre occidentale, [...] leur opposa une résistance opiniâtre ». (Conscience, 1871 : 259) Ce lieu patrimonial important rajoute le symbolisme de la force et de la persévérance de la nation flamande. Le Lion de Flandre trouve de la force dans la communauté flamande, qui a défendu l'honneur et

la liberté de la Flandre dans le passé pas aussi éloigné. Les héros flamands lui ont effectivement passé le relais, car « les âmes des Flamands tués y demandaient vengeance » et Robert de Béthune s'engage contre l'occupation de son pays natal. (Ibid : 260) Il suggère aussi subtilement que les lecteurs disposent également d'une arme inestimable— celle du patrimoine flamand commun— qui leur fournira tout le soutien nécessaire pour que la Flandre ne soit plus jamais asservie.

À l'instar des « murs des remparts » qui sont les témoins de l'héroïsme de la nation, le héros de guerre flamand se souvient des batailles du passé et reconnaît les affrontements inexorables à l'avenir pour persévérer dans la lutte pour l'indépendance. (Ibid) Il semble retracer méticuleusement et respectivement les traces de ses prédécesseurs dans la Flandre. Il est proposé aux lecteurs d'honorer les contributions de leurs ancêtres à la création d'une Flandre autonome. L'auteur invite ses lecteurs à entretenir la mémoire des ancêtres flamands, d'entretenir la flamme du souvenir en continuant à faire vivre les valeurs pour lesquelles ils ont consenti le sacrifice de leur vie.

Comme le miroir de l'esprit flamand, les gestes de Robert de Béthune sont plus éloquents que les paroles. Un exemple particulièrement remarquable de sa bienveillance et de son absolue intrépidité est présenté au chapitre XIII, lors de la confrontation avec le groupe de chevaliers français lorsqu'il a lancé une attaque contre six cavaliers français, les renvoyant en fuite « avec la ferme croyance qu'il avait à son service quelque puissance diabolique ». (Ibid : 268) Si la représentation de la valeur du chevalier flamand peut être romancée, elle produit certainement l'effet désiré sur les lecteurs : le symbole national est surhumain, transcendant et divin. Le travail de Conscience cherche à établir une identité collective en créant de l'empathie pour son héros, et, de fait, y réussit parfaitement.

Le roi français a joué un rôle de premier plan dans les événements qui ont conduit à la bataille indélébile des éperons d'or. La politique du roi Philippe le Bel révèle une dimension de discrimination à l'égard de la population flamande avec des impôts démesurés et une cruauté excessive contre les civils. L'opposition à

l'autocratie se développait. Conséquemment, la condamnation publique de Robert de Béthune à la cour royale et sa captivité ultérieure étaient des mesures qui se retournaient contre le roi, puisqu'il s'est mis à dos les membres flamands de la société. Le personnage qui est de l'autre côté de la barricade est donc le jeune comte, un protagoniste que l'auteur dépeint comme un parangon de vertu et un guerrier par excellence. En contraste frappant avec la faiblesse du roi, Robert de Béthune reste toujours fidèle à ses principes alors qu'il se bat pour son peuple et l'avenir de la nation flamande. Le père et le fils s'unissent au nom de la patrie, qui est pour eux une notion sacro-sainte.

C'est pendant les scènes de bataille, quand Robert de Béthune fait preuve de remarquables habilités au combat, que Conscience transforme véritablement *Le Lion de Flandre* en héros flamand presque mythique. Si Robert de Béthune a peut-être occupé une position de moindre puissance dans le premier volume en raison de son emprisonnement prolongé et de son incapacité totale à jouer un rôle plus actif dans la résistance flamande, le vent a tourné dans le deuxième volume, car le lion utilise une combinaison de sa force physique, de sa prévoyance et de son expertise militaire pour remporter la victoire lors de la bataille des éperons d'or. L'influence que le noble a sur ses compatriotes est si grande que son apparition sur le champ de bataille donne un second souffle à l'armée flamande, à la fois sur le plan physique qu'émotionnel, puisqu'il donne du baume au cœur et de l'espoir aux combattants.

Au sens figuré, le symbole flamand descend sur la zone de combat comme un rayon d'espoir, une image qui est accentuée par son armure qui l'identifie. Il devient « le chevalier à l'armure dorée », ce que ne révèle que sa silhouette dans l'obscurité de la bataille, tandis que celles de ses ennemis sont pratiquement indiscernables. (Conscience, 1871 vol. 2 : 215) Les ennemis et les problèmes disparaissent à l'arrière-plan là où le sentiment nationaliste grandit. La supériorité indéniable du guerrier est encore soulignée par sa taille avantageuse ainsi que « la haute stature de son cheval », qui est comme une indication de la victoire flamande et qui neutralise apparemment la dominance que l'armée française pouvait avoir initialement

possédée quant au nombre de soldats. (Ibid : 230) Incontestablement, Robert de Béthune suscite un immense respect de la part de ses adversaires et de ses partisans.

L'association entre l'œuvre de Conscience et l'emblème du lion est forte ; tellement forte qu'une sculpture du lion orne la pierre tombale de l'auteur. Le symbole est son idée originale et il peut également être interprété comme le protecteur de sa paix d'un autre monde qui agit au nom des Flamands dans un royaume métaphysique, presque comme une divinité et une incarnation de l'esprit flamand. La légende du lion n'a même pas perdu une fraction de sa puissance.

Les symboles littéraires (même lorsqu'ils sont idéalisés ou artificiels) résistent aux épreuves du temps et sont une puissante source d'inspiration pour des générations à venir. Le lion constitue uniquement une arme utile dans l'arsenal flamand, mais une arme incroyablement puissante. C'est aux actes que l'on reconnaît la véritable solidarité, qu'il s'agît de la solidarité à la cause flamande, à la nation, ou au peuple. Le Lion de Flandre semble soutenir une cause abandonnée (celle du dénouement de la bataille) et marche aveuglément, héroïquement, au cœur du combat, se sacrifiant pour le plus grand bien, au nom de l'intérêt commun : la liberté de la Flandre. Par conséquent, la décimation de l'ennemi peut facilement être attribuée à la construction de la légende flamande qui a revigoré l'armée à un moment charnière de la bataille de Courtrai, ni plus ni moins.

4.3 L'émergence de la direction nationale

Dans le cas d'un leadership fort à un tournant majeur pour une nation, certains critères doivent être satisfaits, notamment la reconnaissance (et l'acceptation) de l'autorité. Selon la philosophe et psychanalyste française Sophie de Mijolla-Mellor, les divers dirigeants doivent faire preuve de solidarité envers un seul individu. Elle insiste sur le point suivant dans son affirmation :

« L'autorité du chef est donc en réalité d'abord le fruit d'un consensus entre les dirigeants. Lorsqu'il cesse d'exister apparaît alors un sanglant conflit entre fractions précédemment alliées et désormais contraintes à l'extermination par la logique même du pouvoir comme l'histoire n'a cessé de le montrer [...]. » (De Mijolla-Mellor, 2015 : 8)

Ceci est particulièrement pertinent dans le roman *Le Lion de Flandre*. Hendrik Conscience laisse entendre qu'un facteur majeur qui a contribué à la victoire flamande était que la nation était unie par un objectif commun. Cela a déterminé leur manière de procéder et cela a fait en sorte que les dirigeants flamands, qu'ils soient nobles ou des gens du peuple, n'étaient ni avides de pouvoir ni cupides, ils ont cherché à aider les uns les autres plutôt qu'à mettre des bâtons dans les roues. Pierre de Coninck et Jean Breydel partageaient exactement le même objectif que le comte Guy et Robert de Béthune, qui était l'unification et la prospérité de la Flandre, mais ils n'ont pas tenté de renverser les nobles pour le pouvoir.

4.3.1 Peter de Coninck et Jean Breydel

Le premier chapitre du roman *Le Lion de Flandre* est une représentation exemplaire d'un autre conflit majeur entre deux antagonistes, à savoir la confrontation entre Jean Breydel et le comte de Châtillon, qui sont impliqués dans une altercation. Les costumes des chevaliers français attestent leur noblesse : « les armoiries de chaque chevalier étaient brodées sur sa poitrine et indiquaient, à tous les yeux, sa race et sa famille ». (Conscience, 1871 : 3) L'insigne des familles nobles, qui jouissent d'un prestige considérable, est une indication claire de leur pouvoir représentatif, ainsi qu'une affirmation du pouvoir royal.

De même, l'apparence de Jean Breydel dénote son statut social : « un court poignard pendait à sa ceinture, enfermé dans une gaine en cuir ». (Ibid) L'arme en sa possession est caractéristique d'un franc-bourgeois. Il est évident dès le départ que l'inimitié entre ces deux personnages a des racines idéologiques et réapparaîtra plus d'une fois tout au long de l'œuvre. Pourtant, Jean Breydel n'est pas seul dans sa

résistance aux principales figures de l'autorité française. La coalition entre Pierre de Coninck et Jean Breydel est une excellente illustration des hommes du commun, de leur pouvoir potentiel et de la manière dont ils choisissent de se servir de leur pouvoir contre les oppresseurs pour diriger la Flandre vers un avenir meilleur.

L'avenir de la nation étant en jeu, la Flandre avait cruellement besoin d'une forme supplémentaire et nouvelle de direction dans la crise, qui permettrait, au moins en partie, de contrôler la tension croissante dans la région. Le régime despotique du roi de France qui impliquait, entre autres, les mesures fiscales exorbitantes et la domination administrative oppressive dans les villes flamandes, comme Bruges, a favorisé un sentiment de désorientation et une perte de contrôle parmi la population flamande. L'enjeu stratégique que représentent les nobles flamands (avec leurs ressources, leur statut social et leur influence) est donc indéniable. Mais la vraie révolution vient d'en bas. Ce sont les membres de la population générale qui ébranlent les fondements de la société dans leur lutte pour le changement et les améliorations. Ainsi, la goutte d'eau qui a fait déborder le vase a été la série de spectacles barbares d'avilissement public et de déshumanisation à Bruges qui a créé un sentiment général d'indignation parmi les Flamands. Il a été nécessaire d'opposer une résistance armée à la violence brutale et systématique des Français.

Pierre de Coninck, convoqué à la demande expresse d'Adolphe de Nieuwland aux fins de la protection de la jeune Mathilde de Béthune, est immédiatement dépeint comme l'une des figures les plus marquantes du pouvoir en Flandre, une première impression qui ne se confirme que sur le déroulement du récit. L'auteur le présente de la manière suivante :

« Il était évident, à tous les yeux, que le doyen des tisserands avait banni de sa mise toute recherche, afin de mettre en relief, par là, l'humilité de sa condition et opposer ainsi orgueil contre orgueil, puisque cette simple tunique de laine couvrait l'homme le plus puissant de toute la Flandre. » (Ibid : 116)

Ainsi, la discrétion de sa robe vise à le déguiser, véhiculant l'idée que malgré la vaste influence qu'il a sur la population de Flandre, il essaye d'être presque indiscernable des hommes ordinaires qui habitent dans la ville de Bruges. Cela permet au doyen d'exercer plus librement son pouvoir voilé.

Outre l'avantage de maintenir un profil bas, la tenue vestimentaire de Pierre de Coninck peut aussi faire référence à ses origines modestes, qui lui sert constamment comme un rappel de son obligation et sa loyauté envers son peuple. Étant « issu des rangs du peuple », il constitue une parfaite illustration d'un homme parti de rien qui est destiné à la grandeur. (Ibid : 119) Hendrik Conscience spécule que « c'était une de ces âmes privilégiées, que Dieu envoie au monde avec la mission de dominer leurs contemporains », ce qui, une fois de plus, souligne que le doyen est une véritable force à ne pas sous-estimer. (Ibid) Pierre de Coninck est tout aussi adroit comme stratège accompli, comme organisateur et tacticien qui guide sa nation vers la victoire grâce à sa prudence, sa sagacité et sa prévoyance. Il n'est pas du genre à rester en marge, au contraire, il se bat sans relâche pour l'intérêt de son peuple et la gloire de sa patrie en éveillant le désir de changement chez « ses frères ». (Ibid) Effectivement, il « leur fit comprendre la puissance des conjurations » en organisant les réunions clandestines et en élaborant soigneusement un plan d'attaque. (Ibid)

L'opposition à l'autorité française qui a lieu à la suite de l'incarcération de Pierre de Coninck établit un précédent : elle fait renaître la fierté collective. Cette coopération des Flamands serait la première étape dans une série d'unions dans toute la région, qui assembleraient une armée capable de trouver un moyen de résister et de riposter à la grande et puissante armée française. Cette collaboration consolide également la position du doyen des tisserands dans la société flamande en le transformant en une personnalité vraiment influente qui travaille en tandem avec son compagnon Jean Breydel. Leur puissance réside dans leur capacité à se compléter mutuellement et parfaitement.

C'est ainsi qu'en l'absence du comte Guy et de son fils, le pouvoir dans la Flandre médiévale était à la disposition de deux hommes au-dessus de tous les autres : les deux doyens. Issus de la population générale et n'étant pas de naissance noble, les héros flamands ont un avantage essentiel, car ils ont une expérience personnelle des injustices des oppresseurs et de la situation déplorable. De plus, ils ont pu comprendre la mentalité des gens du peuple ; ils étaient capables de gouverner les masses dans l'intérêt de leur nation. En soulignant leur autorité, Hendrik Conscience donne l'impression que le pouvoir n'est pas déterminé par le statut social, mais par les actions et surtout par la force de caractère pour prendre des mesures concrètes. Les doyens conquièrent les cœurs de leur peuple avant de gagner la guerre et de guider les Flamands vers la liberté.

Leur alliance permet la synthèse de leurs qualités les plus avantageuses ; les évaluations imperturbables et raisonnables de Pierre de Coninck complètent le courage et les capacités de combat de Jean Breydel. De cette manière, ils utilisent leurs habiletés physiques et intellectuelles tout en partageant des valeurs communes. Leurs adversaires français sont les comtes de Châtillon (qui agit sur les commandes directes de Jeanne de Navarre et qui terrorise les citoyens flamands) et de Saint-Pol (qui le soutient dans tous ses projets). Remarquablement, même avec la réapparition du Lion de Flandre, les deux doyens n'ont pas perdu pour autant leur statut de héros nationaux. Inversement, les deux figures qui sont au cœur de l'histoire nationale sont anoblies, circonstance qui renforce encore leur autorité.

Pierre de Coninck est le porte-parole de la nation flamande, tandis que Jean Breydel manifeste la passion intérieure, le sens de la justice et la fierté. Alors que De Coninck assure de façon logique l'ordre durant les débats enflammés, Breydel écoute ses conseils et convoque ses bouchers pour garantir le succès dans la libération de la Flandre. En conséquence, Conscience semblait laisser entendre que chaque membre de la population flamande, quelle que soit sa position sociale, est, dans l'ensemble, supérieur à la noblesse et aux chefs d'État français. De cette façon, ensemble, ils peuvent facilement prendre leur destin en main. Le roman vise à préserver leur

mémoire et garantir que leur sacrifice ne soit jamais oublié par les générations à venir⁹.

Les deux icônes de la fierté nationale représentent une opposition typique au pouvoir monarchique étranger qui provient des rangs de la population générale et prend un caractère révolutionnaire. Les bourgeois sont capables d'enflammer le désir de rébellion flamand et de mener une campagne triomphante contre la sauvagerie française, qui crée un antagonisme naturel entre eux. Certes, l'agitation des masses par Pierre de Coninck est de nature à compromettre gravement la domination française :

« Toutes les combinaisons diplomatiques des nobles s'envolaient en fumée devant l'habile et pénétrant génie de de Coninck. Par lui, ils se virent enlever, sans pouvoir s'y opposer, tous les droits qu'ils s'arrogeaient sur le peuple. » (Ibid : 120)

Dignes d'admiration par leur vaillance, les deux doyens en tant que puissants symboles de la résistance flamande et de la débrouillardise accentuent les carences du monarque français et de ses sujets. Malgré leurs munitions supérieures, leur violence croissante et leur armée largement supérieure en nombre, les soldats français sont vaincus par des hommes ordinaires réduits au désespoir. Dans la lutte pour l'indépendance d'une nation, ce qui compte est la capacité à servir une idée commune.

Autrement dit, « [l]es deux héros, le tisserand retors et le boucher impétueux, sont des incarnations de l'esprit de conspiration et de révolte ». (Hamélius, 1921 : 181) Jean Breydel et Pierre de Coninck sont des héros nationaux et incarnent une valeur symbolique— ils sont les deux piliers stratégiques qui soutiennent le Lion de Flandre, l'emblème flamand. Hendrik Conscience semble faire une comparaison subtile entre la révolution de 1830 et la révolte contre la domination française au XIV^e siècle. Il s'agit d'une révolte idéologique, mentale, spirituelle contre la France.

⁹ Pierre de Coninck et Jean Breydel ont été immortalisés dans un monument inauguré par le sculpteur Paul de Vigne à Bruges en 1887. (cf. Istasse, 2019)

L'initiative des deux doyens, qui a réuni les différents territoires de la Flandre, a naturellement entraîné le concept de « la mort de l'individualisme et la confiance dans le chef ». (De Mijolla-Mellor, 2015 : 8) De cette manière, l'auteur met l'accent sur le collectivisme de la population flamande plutôt que sur la poursuite des intérêts personnels. Pour y parvenir, pour « se maintenir en groupe soudé derrière l'icône que représente le leader », l'idéalisation du Lion de Flandre est activement cultivée. Un exemple de ceci serait le cri national : « dès que vous entendrez le cri national : « Flandre au Lion ! » répétez-le, ce sera le signal, et il vous servira à vous reconnaître entre vous ». (Conscience, 1871 vol. 2 : 57) La connotation formée par Hendrik Conscience est que chaque membre de la société flamande peut s'identifier au lion. Aucune distinction n'est faite entre les peuples de la variété des provinces et des régions, l'emblème est un clin d'œil à l'héritage flamand qui engage tous et chacun. De plus, la langue a été définie comme un autre point central afin de distinguer davantage le peuple flamand de leurs adversaires français quand il s'agit de la prononciation correcte de ces exclamations.

Le récit fictif de la bataille démontre la bravoure et le courage du peuple flamand dans son ensemble. Vue sous cet angle, la victoire miraculeuse stimule la méditation poétique de Conscience sur le caractère transitoire de la puissance— la puissance est éphémère, mais ce pouvoir, qui est entre les mains d'individus consciencieux, peut apporter une contribution à l'amélioration de la société et à la fortification de l'esprit national pour les années, voire les siècles à venir. La résistance manifeste des deux doyens ouvre la voie à la voix du peuple flamand en général.

Pour résumer, au début du XIV^e siècle, la Flandre était une poudrière qui pourrait exploser à tout moment. Avec leur importance symbolique, le mouvement de résistance dirigé par les doyens a été l'allumette qui a mis le feu à cette poudrière constituée par les incertitudes régionales et locales dans toute la région. Tandis que Pierre de Coninck et Jean Breydel ont conservé un sens de l'identité et de la valeur flamandes, l'insurrection populaire a provoqué la chute de la domination française, ce qui n'aurait pas été possible sans la mobilisation attentive et

convaincante du peuple. Les doyens (qui ont gravé les échelons du pouvoir grâce à leur intelligence, leurs tactiques militaires et leur clairvoyance) avaient enflammé l'ardeur des masses afin de les amener à défier la totalité du système dirigeant. Le combat pour la liberté unit les Flamands comme de la colle.

4.4 Les ressources de pouvoir

Une évaluation de la variété des relations de pouvoir serait incomplète sans tenir compte des ressources impliquées. Comme le soutient sans équivoque le géographe suisse Claude Raffestin (qui a été fortement influencé par les travaux de Michel Foucault), « [t]oute ressource peut faire l'objet d'une analyse en termes de pouvoir ». (Raffestin, 2019 : 221) En fait, il s'agit d'un élément central de l'intrigue du roman *Le Lion de Flandre*, car les ressources sont souvent l'objet de discussions, en particulier parmi les membres de la cour française, qui tentent continuellement de s'emparer de toutes les richesses de la Flandre. L'attrait des ressources comme source de pouvoir est énoncé dans l'annonce du comte de Châtillon : « la Flandre [...] ce petit pays, où nous sommes, possède plus d'argent à lui seul que toute la France entière ». (Conscience, 1871 : 11) Ainsi, l'oppression française signifiait-elle que les libertés flamandes étaient menacées par les contraintes politiques et culturelles, mais surtout économiques, qui devaient donc être combattues avec acharnement.

Si les ressources peuvent être considérées à travers le prisme du pouvoir, il est possible de postuler que « les conflits intergroupes impliquent le contrôle sur certaines ressources ». (Luminet, 2012 : 41) En effet, l'une des principales motivations pour l'emprisonnement prolongé et sans fondement du comte Guy et de ses fils est relativement simple— l'élimination des dirigeants flamands rend plus difficile l'organisation des actions de protestation pour condamner la persécution flamande. Il apparaît que la population générale ne puisse pas manifester une désapprobation à l'égard de la confiscation et l'appropriation de leurs terres et de leurs biens par les Français.

Sans aucun doute, les ressources comme des instruments de pouvoir sont diverses et peuvent donc être regroupées en catégories distinctes. Les « ressources distributives qui peuvent être directement réparties entre les deux groupes » se rapporteraient à la richesse des populations flamandes. (Ibid) Tandis que le roi Philippe le Bel occupait les terres de Flandre et assignait des garnisons françaises dans les différentes villes du territoire conquis, le *léliard* de Gistel et le comte de Châtillon imposaient des impôts ridiculement élevés.

Par ailleurs, il y a aussi la lutte pour les ressources dite « procédurales », qui touchent « au contrôle sur le processus de prise de décision ». (Ibid) Le poste occupé par Jean de Gistel sert d'exemple dans ce cas, car il s'agit d'un Flamand qui a fait défection en France et a ensuite été nommé « principal collecteur des impôts » qui « occupait la place d'honneur ». (Conscience, 1871 : 162) Clairement, la position administrative « affecte son pouvoir de décision » et lui donne l'occasion d'écraser la résistance flamande naissante. (Luminet, 2012 : 41) De cette manière, les postes de pouvoir prestigieux n'étaient accessibles aux Flamands que s'ils étaient *léliards* et seulement s'ils avaient abandonné leur pays. Le traître, « qui était maudit et détesté par ses compatriotes comme un Flamand renégat qu'il était », prépare sa vengeance contre son propre peuple. (Conscience, 1871 vol. 2 : 4). Dans le but de priver les Flamands de toutes les ressources matérielles laissées à leur disposition, il abuse de son pouvoir en appauvrissant vicieusement la population en général.

Bien que la surexploitation des ressources matérielles flamandes ait pesé lourdement sur l'ensemble de la population, les ressources immatérielles sont tout aussi importantes. Cette dernière catégorie fait référence au patrimoine national en matière de culture et de langue de la Flandre qui a été réprimée par la domination de la France. Généralement, « les ressources symboliques sont [...] de nature collective et ne se prêtent pas à une répartition entre les membres du groupe », ce qui est également clairement illustré dans le roman. (Luminet, 2012 : 41) En prévision de l'attaque imminente, le doyen des tisserands instruit ses compatriotes de la manière suivante :

« Il y a un moyen facile d'éviter toute erreur ; voici ce qu'il vous faut faire. Si vous ne pouvez reconnaître au premier coup d'œil si celui à qui vous avez affaire est un étranger ou un Flamand, ordonnez-lui de crier : *Schild en vriend* ! Quiconque ne pourra prononcer ces mots est un Français, et doit être mis à mort sans pitié. » (Conscience, 1871 vol. 2 : 58)

La ressource symbolique de la langue est donc ouvertement exploitée par la résistance, car les Flamands sont capables de communiquer librement. Les oppresseurs, qui ne parlent pas la langue locale, manquent de cette puissante ressource. Des tendances opposées se développent parmi les habitants du pays (comme la division entre les *léliards* et les *klauwaerts* ou l'utilisation d'un langage spécifique), qui sont l'expression d'une polarisation dans la société. Le pouvoir incarné dans le langage vient du contexte, donc les compétences linguistiques permettent d'éliminer dès le départ les Flamands qui sont aux antipodes des Français. Enfin, le conflit qui naît à cause des ressources et de leur réquisition est « aussi ancienne que l'humanité ». (Raffestin, 2019 : 221)

5 Le nationalisme flamand

Il est vrai qu'au premier coup d'œil, le texte littéraire a un certain nombre d'aspects intéressants à interpréter, mais un fait est tout à fait indéniable— *Le Lion de Flandre* est imprégné d'un sentiment de nationalisme flamand qui est au premier plan. Ce sentiment nationaliste ne s'appuie pas uniquement sur l'origine ethnique, mais également sur une conscience d'appartenir à un espace unifié, à un territoire. Avant d'interpréter profondément la fierté nationaliste que Conscience véhiculait dans son roman, il est impératif de définir le principe d'une nation.

Selon Pasquale Stanislao Mancini, juriconsulte italien du XIX^e siècle, qui est souvent considéré le « père de la théorie des nationalités », la définition d'une nation peut être formulée dans les termes suivants : c'est « une société naturelle d'hommes qui, par l'unité du territoire, de l'origine, des mœurs et du langage, se conforment à

une communauté de vie et de conscience nationale ». (Harmignie, 1926 : 26) Ces critères sont respectés dans la représentation fictive de la lutte flamande pour l'indépendance.

Le rite des Flamands avant de prendre part au combat accorde une grande importance à la terre natale sous leurs pieds :

« Il se baissa vers le sol, ramassa un peu de terre, la porta à sa bouche, et, élevant davantage la voix, il s'écria :

— Par cette terre bien aimée que je veux porter en moi, je saurai aujourd'hui vaincre ou mourir !

Tous se baissèrent de même et mangèrent un peu de terre du sol de la patrie.»

(Conscience, 1871 vol. 2 : 189)

Manifestement, les remarques finales du discours prononcé par le jeune Guy témoignent de son énorme respect pour sa patrie qu'il aime et pour laquelle il est prêt à sacrifier sa vie. Son dévouement et sa loyauté absolus ne font aucun doute. Étant donné qu'il consomme une poignée du sol qu'il ramasse (ce qui donne l'exemple à ses compatriotes), il apparaît que le sol et l'homme soient faits de la même substance et que l'une n'existerait pas sans l'autre. Pour cette raison, l'unification des différents territoires de Flandre qui se rassemblent pour soutenir les révolutionnaires à Bruges, que ce soit les villes de Namur, Ypres et Verne ou l'une des autres provinces flamandes, est une partie majeure de la construction d'une nation.

D'ailleurs, la terre même de la Flandre est chère à la population flamande et elle leur donne la force de combattre les ennemis qui ont occupé leur pays par la force. Il y a également un sens du patrimoine national contenu dans le sol, car Breydel proclame : « Regardez ce sol que foulent vos pieds, c'est là que sont morts les bouchers, nos pères ! ». (Conscience, 1871 : 184) L'auteur suggère que la terre pour laquelle les ancêtres flamands se sont battus est sacrée et doit être traitée avec dignité.

5.1 La consolidation de l'esprit national

À maints égards, la littérature peut être perçue comme la pierre angulaire de la propagande nationaliste. L'épopée historique de *Conscience* est un mécanisme qui stimule la solidification de la fonction nationaliste de la littérature belge à la suite de la proclamation et de la fondation de l'État belge en 1830. Il n'est guère surprenant que la question de la conscience nationale, qui favorise l'unification des Flamands et un sentiment de patriotisme, soit soulevé à plusieurs reprises tout au long du roman.

Au début du XIV^e siècle, la population flamande se trouve sous domination étrangère, une circonstance qui a des retombées politiques, économiques et sociales dans tous les domaines. Ainsi, à l'épicentre de la catastrophe nationale, le besoin d'unité est présenté comme étant non seulement un choix, mais une nécessité.

L'identité nationale flamande pour ce qui est d'un respect partagé de leur riche patrimoine est mise en évidence par la solidarité de la population générale envers ses dirigeants, et vice versa. Le travail d'Hendrik *Conscience*, bien qu'il ait été écrit dans la langue flamande sous-estimée et malgré toutes les critiques qui ont suivi, a gagné un lectorat très large. En réalité, « [l]e motif qui a fait persévérer *Conscience* dans l'usage d'un idiome si défavorable à sa gloire, c'est le désir d'instruire et de relever son peuple ». (Hamélius, 1921 : 178) Il s'agit donc d'un message politique qui vise à légitimer un langage qui s'est progressivement caractérisé par « une relation de subordination par rapport à une position dominante, comme c'est le cas, en l'espèce, de la nation flamande néerlandophone à l'égard de la nation belge francophone ». (cf. De Wever et al, 2016 : 6-7) *Le Lion de Flandre*, avec l'accent mis sur les héros nationaux, ainsi que sur les événements historiques qui ont transformé la Belgique dans le pays qu'elle est devenue plus tard, montre que les Flamands peuvent (et devraient) s'identifier facilement à leur patrie.

L'esprit national repose, entre autres éléments, sur l'existence de symboles qui constituent en fait une partie intégrante de l'édification de la nation. Selon Chabot, « il semble que la langue soit aussi considérée comme un symbole, un drapeau ; la

résurrection même du flamand comme langue culturelle en est une preuve ». (Chabot, 1949 : 43) Le roman *Le Lion de Flandre* a certainement joué un rôle majeur dans la promotion de la langue flamande d'une variété qui manquait de prestige à une source de fierté nationale. La langue est le nationalisme incarné. La base linguistique transforme un groupe diversifié d'individus en une grande masse uniforme qui partage les mêmes idéaux, traditions et esprit.

Sa contribution à la réintroduction du flamand dans le nouvel État belge ne doit pas non plus être oubliée. Conscience crée un environnement visuellement riche pour la représentation des rapports de puissance en Belgique, en utilisant une esthétique dramatique et engageante. Effectivement, le roman s'est avéré être une technique valable pour glorifier des héros locaux qui représentent des traits et caractéristiques nationaux qui doivent être défendus et protégés. Dans son œuvre, Conscience a facilement procuré une immédiateté à de nouvelles voix qui désirent être entendues et qui peuvent transmettre leurs traditions et leur culture au lecteur contemporain. Assurément, *Le Lion de Flandre* peut être perçu comme un réservoir profond de fierté nationaliste.

5.2 L'allégorie nationale : le développement du patriotisme

Le Lion de Flandre porte essentiellement sur des valeurs qui doivent constituer la base de l'idéologie véhiculant des thèses nationalistes. Le roman peut être perçu comme une allégorie de la résurgence de la conscience nationale et de l'amour de la patrie qui renforce l'importance de l'identité flamande. La conceptualisation de l'identité nationale est aussi cruciale lors de la restitution fictive du XIV^e siècle en ce qui concerne la résistance à l'anéantissement irrévocable des Flamands, qu'au moment de la publication du roman dans la première moitié du XIX^e siècle lorsque la langue, la culture et les coutumes flamandes doivent être rigoureusement intégrées dans le nouvel État belge. La construction du pays sous la bannière nationale du Lion de Flandre est rendue possible grâce aux efforts d'auteurs comme Hendrik Conscience.

Même s'il n'est pas rare que l'héroïsme des guerriers pendant un affrontement soit largement exagéré, voire romancé, et que la réalité soit obscurcie dans la mythologie, ces mythes (en particulier le mythe du Lion de Flandre) fonctionnent dans les deux sens. D'une part, la légende du Lion de Flandre doit être replacée dans son contexte des forces sociales et politiques qui sous-tendent le récit. La représentation du noble Flamand comme une autorité héroïque incite la population générale à se battre et à mourir pour sa patrie, c'est presque un appel aux armes contre la domination étrangère. Conscience a créé une figure dont le pouvoir repose sur le fait qu'il est flamand.

L'héroïsme des personnages du roman est renforcé par les scènes de combat, où la maîtrise de l'épée et l'habileté des soldats produisent un portrait saisissant sur l'intensité émotionnelle. La lutte pour l'indépendance est personnelle et elle doit rester comme telle, implique Conscience. Par conséquent, l'évocation de l'esprit national et l'imagerie nationale font une forte impression sur les lecteurs et ne laisse personne indifférent à ce sentiment d'unisson. L'esprit de la résistance résonne dans le récit et continue à retentir de génération en génération jusqu'à nos jours.

D'autre part, la structure idéologique qui est créée autour de la figure mythique peut jouer un rôle déterminant dans le schisme croissant entre les Flamands et les Français. Si le symbole de la Flandre unit la population flamande, c'est en même temps une opposition aux Français. La vénération d'une identité flamande distincte ne conduit pas à la création d'une identité belge collective.

À travers le cadre littéraire qui a été utilisé, au moins en partie, comme agenda social, le nationalisme croissant du peuple flamand a assuré, par osmose politique, que les idéologies privées sont devenues publiques. L'extrait ci-dessous fait écho à ce thème de la hiérarchisation des valeurs nationales au-dessus de l'égoïsme :

« Les seigneurs flamands ne craignaient pas pour eux-mêmes ; mais la patrie, la liberté dont on allait aventurer les destinées dans une lutte aussi inégale, voilà ce qui leur inspirait des pressentiments pleins d'anxiété. Malgré le peu d'espoir qu'ils pouvaient nourrir, ils

résolurent d'accepter la lutte et de mourir plutôt en héros sur le champ de bataille que de faire une lâche et déshonorante soumission. » (Conscience, 1871 vol. 2 : 182)

Hendrik Conscience, qui a facilité la formation d'un symbole national qui a pris de plus en plus d'importance, indique que la lutte inégale est nivelée par un fort sentiment patriotique. Les héros flamands sont prêts à se battre jusqu'à leur dernier souffle pour sauver leur pays de la défaite. Grâce à la représentation en partie mythique et en partie fidèle des événements passés, le roman apporte un éclairage précieux sur l'identité nationale flamande.

5.3 Une interprétation fictive de l'histoire flamande

Dans le but d'embellir l'histoire flamande, Conscience combine la crédibilité des faits avec une légende fictive. Néanmoins, les inexactitudes historiques du roman, qui ont déformé la version réelle des événements, ont souvent été critiquées. En fait, la présence de Robert de Béthune sur le champ de bataille est une invention pure et simple : lors de la bataille des éperons d'or, « Guy de Dampierre et ses fils Robert de Béthune et Guillaume de Crèveœur [...], étaient prisonniers dans des forteresses françaises (depuis 1300) ». (Bovesse, 1957 : 285) En dépeignant le Lion de Flandre comme une apparition, presque comme un fruit de l'imagination, et en ne révélant jamais vraiment son identité à la population générale, Conscience pourrait impliquer que le symbole national ne doit pas nécessairement être physiquement impliqué dans la lutte pour la résistance, il suffit qu'il soit simplement dans l'esprit des Flamands. Ainsi, il apporte un soutien émotionnel et moral. Le récit fictif loue les héros flamands en tant qu'entité abstraite et peut suggérer que, métaphoriquement, le cœur du lion bat dans la poitrine de chaque membre de la société flamande.

Il convient de rappeler que l'auteur s'est non seulement inspiré de récits historiques d'événements réels, mais aussi de personnes. Pour n'en citer qu'un exemple, Conscience dépeint fidèlement l'insurrection étendue et forte des masses,

puisque « [l]es Matines brugeoises marquèrent un tournant décisif pour le mouvement populaire qui cessa d'être purement social pour prendre une coloration nettement nationale ». (Dumont, 1997 : 98) Les subtilités des relations entre les différents habitants de la ville de Bruges permettent à l'auteur de donner corps à ses personnages afin de susciter l'empathie et d'aider le lecteur à visualiser et comprendre la notion de gloire nationale. Hendrik Conscience donne la chaire à l'image de la lutte pour l'indépendance flamande. Les prémices d'un mouvement de résistance se rapportent à la ville de Bruges, qui est la personnification de l'esprit révolutionnaire qui ne se laissait pas opprimer par une domination française. Ce nationalisme croissant alimenterait les opérations de combat ; il ne serait pas écrasé malgré l'apparent avantage des oppresseurs français. Le récit fictif a définitivement laissé son empreinte sur la culture et sur le développement historique de la nation belge.

Naturellement, Hendrik Conscience était loin d'être le premier, ou le seul, auteur à intégrer des éléments historiques dans ses romans, car ce genre, avec ses portraits éloquents du passé national, était très populaire au XIX^e siècle. Le fragment d'histoire sur lequel l'auteur a choisi de centrer son intrigue illustre de manière convaincante les Français et les Flamands qui sont en guerre pour l'âme de la Belgique. Cette histoire commune, avec son culte des ancêtres, peut donc servir de fondement élémentaire à la nation belge.

En outre, *Le Lion de Flandre* peut aussi être considéré comme un moyen de dresser des passerelles entre le passé et le présent de la Belgique, puisqu'une histoire partagée, même si elle est, dans une certaine mesure, inventée, peut être le point de départ idéal pour la construction d'une identité belge. (cf. Sinardet, 2008 : 142) De ce point de vue, la révolution belge qui a eu lieu en 1830 est la répercussion prévisible de la bataille des éperons d'or en 1302 quand les « ancêtres belges » ont triomphé de la « France impérialiste ». (Ibid) L'opposition unifiée de la domination étrangère agit comme un dénominateur commun pour la construction et le développement de l'identité belge à travers l'histoire. En déterminant l'agresseur extérieur comme la

France, il devient plus facile de brouiller les lignes entre les francophones et les néerlandophones, cette partition profondément ancrée dans la conscience nationale belge.

5.3.1 La bataille des éperons d'or

Un examen plus approfondi du texte littéraire révèle qu'il est tout à fait incontestable que le choix de la bataille des éperons d'or comme matériel de base pour l'œuvre d'Hendrik Conscience était tout sauf insignifiant. Bien au contraire, comme l'observe le professeur d'histoire culturelle Jo Tollebeek, la présence de l'histoire nationale ancienne dans la littérature belge était une implication majeure dans « la formation, la consolidation et la confirmation d'une identité nationale ». (Tollebeek, 1998 : 330) La bataille médiévale est un chapitre de l'histoire relativement bien connu en Belgique qui sert de précédent historique de la résistance à l'oppression étrangère. En tant qu'un récit romancé, elle s'est vite métamorphosée dans un héritage historique partagé. Ce combat pour l'émancipation flamande, qui n'est sûrement pas le dernier, est comparable au retour d'un serpent de mer vieux de plusieurs siècles. Il s'agit donc d'un des principes d'indépendance les plus notables, forgés dans les batailles passées, qui est fermement ancré dans la psyché nationale des habitants de la Belgique.

La canonisation de la bataille par Conscience l'inscrit dans la mémoire collective. Le fait que *Le Lion de Flandre* soit avant tout une œuvre de fiction, lui garantit un large lectorat, de sorte que « [d]es anecdotes populaires » sont « consignées par écrit », contribuant ainsi « dans une mesure non négligeable à conférer à la bataille une portée nationale ». (Lambert, 2002 : 77) Vu que la mémoire collective agit à un niveau pratiquement subconscient, elle donne un souffle nouveau au passé lointain et à une cause qui peut encore être soutenue. En menant une campagne rigoureuse pour leurs droits, les citoyens flamands emboîtent le pas à leurs ancêtres illustres. Il est très probable qu'ils trouvent ainsi un moyen de leur

exprimer leur gratitude et de s'assurer que leur combat n'a pas été vain, car leurs réalisations ne se font pas oublier. En conséquence, l'événement historique devient un exemple d'opposition flagrante :

« La mise en exergue de la bataille de Courtrai dans l'histoire officielle du pays s'explique aussi par le fait que, aux yeux de tous ceux qui œuvrent alors à l'élaboration et à la consolidation de la conscience nationale belge, cet épisode présente la fort intéressante caractéristique d'avoir été dirigé contre le voisin français et ses partisans. » (Istasse, 2014 : 5)

Certes, la bataille des éperons d'or et le discours public environnant deviennent hautement nationalistes. La propagation de la souveraineté en Flandre et en Wallonie peut donc être vue comme l'une des « causes constantes », à savoir, l'un des « phénomènes sociaux qui sont reproduits dans le temps à travers les mêmes causes qui les ont générés en premier lieu ». (Farhat, 2012 : 231) Le rétablissement du patriotisme en Belgique a trouvé ses racines dans des événements d'importance historique, dont la bataille des éperons d'or, qui, dans la période postrévolutionnaire, était glorifié en tant qu'un passé national, en plus d'être exploité à la fois pour des agendas politiques et idéologiques.

Enfin, la représentation fictive de la bataille des éperons d'or comme une idéologie politique met en évidence la conviction de la population flamande de « défendre sa nationalité contestée ». (Gens, 1848 : 23) La protection de la patrie a donné à la population flamande la force nécessaire pour « soutenir la lutte contre le plus puissant monarque [...] en Europe ». (Ibid : 23-24) L'exemplification du pouvoir et du courage qui est mis en vedette dans les pages de l'histoire sert de contribution continue à la fierté nationale. Le dédale de ces anciens systèmes et structures de pouvoir qui ont la vie dure peut être représenté clairement à l'aide d'un conflit militaire et des alliances qui sont forgées pour s'accrocher au pouvoir.

5.4 Contre la France éternelle

Dans le roman *Le Lion de Flandre*, l'opposition à la domination française en Flandre est un leitmotiv sous-jacent qui déplace l'équilibre des pouvoirs en direction de la Flandre, définissant l'idée de résistance et présupposant son existence. Dans le roman, « Conscience rappelle le courage des Flamands d'autrefois à défendre leur autonomie ». (Nachtergaele, 2001 : 367) Jamais l'emprise française sur le pouvoir en Belgique n'avait semblé si fragile.

En proposant une approche beaucoup plus subtile et réaliste de différents éléments, Conscience vise l'unité de la Flandre à travers les lettres. En outre, la littérature flamande, qui était autrefois une force obsolète qui est revenue avec une vigueur renouvelée, peut être considérée comme une caractéristique déterminante de la Belgique qui favorise la séparation de la France. Quelques éléments méritent certainement plus d'attention comme « la non-assimilabilité de la Belgique à la France » à tel point que « [c]haque contribution à la cause flamande impliquait forcément une réaffirmation de l'exception belge ». (Dagnino, 2017 : 18)

D'ailleurs, le pluricentrisme linguistique doit également être mentionné. En tant que langue polycentrique, le français parlé dans l'hexagone, au Canada français et en Belgique sont très divergents, cette dernière étant un exemple de noyau très aliéné avec ses propres développements et tendances. La Belgique francophone compose sa propre part de la macro-identité de la Wallonie en tant qu'identité distincte de la communauté francophone sur le territoire français. La variété française qui est parlée peut avoir une identité linguistique notable supplémentaire en fonction de la région où elle apparaît. Le français parlé en Belgique peut donc acquérir le statut de français standard. Cette séparation entre les deux pays peut avoir un impact considérable sur la constitution de l'identité, peut-être même en redonnant une vitalité à la lutte pour la liberté et la volonté d'indépendance face à l'influence française dans l'espoir d'atteindre une certaine harmonie nationale.

L'une des nombreuses formes que peut prendre le nationalisme est la mobilisation de la population en général vers les mouvements sociaux et le changement. Une issue possible serait une forte tendance à rompre avec la France. Le séparatisme (ainsi que les idéologies idéalistes) sous forme de rhétorique et de création de mythes est donc une arme puissante dans la résistance contre la France.

Quant à l'utilisation de la langue dans l'intrigue du livre, les Flamands, qui sont « [d]ominés sur le plan de la langue [...] ont fait de leur identité linguistique une identité politique mobilisatrice ». (Martiniello, 1998 : 12) L'imposition des Français avec leur langue, leur culture et leurs coutumes, n'a pas réussi, malgré tous leurs efforts, à briser le moral des Flamands ou à les soumettre à l'obéissance. Le nouvel hymne national qui remonte à l'année 1847 appelé *De Vlaamse Leeuw*, composé par Hippoliet van Peene et Karel Miry, démontre davantage que les Flamands se sont rassemblés derrière le lion de Flandre. (cf. Lambert, 2002 : 77-78) La langue de la protestation était, est et restera le flamand.

Pour conclure avec le concept de pouvoir selon Michel Foucault : « là où il y a pouvoir, il y a résistance et pourtant, ou plutôt par là même, celle-ci n'est jamais en position d'extériorité par rapport au pouvoir ». (Foucault, 1976 : 125-126) La résistance imprègne toutes les couches des relations de pouvoir, mais cela signifie aussi que le pouvoir est absolument relatif et fluctuant. L'exemple des relations de pouvoir en Belgique en est un excellent exemple.

5.5 Les aspects géopolitiques et géostratégiques actuels

L'idée d'identité flamande telle qu'elle est formulée dans cet ouvrage de nationalisme littéraire, élève une conscience nationale conformément à des conditions géographiques— les terres de Flandre et l'expansion de la France. Le roman du XIX^e siècle représente les dynamiques complexes en Belgique qui sont particulièrement notables à l'époque de la vie de Conscience.

Aujourd'hui, il existe, incontestablement, une résistance à un nationalisme intérieur, c'est-à-dire la double orientation de la Belgique à l'égard des Pays-Bas et de la France. Il y a l'attrait des Pays-Bas comme mouvement centripète, alors que la tendance centrée vers la France est également présente. Ces forces égales et opposées se heurtent au développement du nationalisme, ce qui signifie que les interrelations et les conflits internes n'ont rien perdu de leur pertinence. La paix en Belgique reste insaisissable.

Alors que la Belgique est une monarchie constitutionnelle parlementaire fédérale depuis la fondation de l'État en 1830, les centres de pouvoir sont répartis dans les trois principales régions territoriales que sont la Flandre, la Wallonie et la capitale Bruxelles. (cf. Brigevich : 102) La structure du pouvoir (sans conglomérat centralisé) conjuguée à la question nationale avec des conflits linguistiques donne l'impression que la Belgique est une « expression géopolitique » plutôt qu'une nation. (Ibid : 103)

En examinant les diverses stratégies impliquées dans la construction d'une nation, la division au cœur de l'État belge devient encore plus manifeste. La première stratégie met l'accent sur l'idée qu'une nation indépendante est formée. Dans le cas de la Belgique, l'influence de l'extérieur, que ce soit des pays voisins comme la France ou la Hollande, est indéniable et forte. La deuxième concerne la création d'une histoire ancienne et partagée. En tant qu'œuvre historique de fiction, *Le Lion de Flandre*, comme son nom l'indique, se concentre sur l'histoire d'une région au lieu d'un pays dans son ensemble, même s'il a été écrit après la fondation de l'État belge. La propagande contenue dans le récit met en évidence le clivage avec la communauté francophone, tandis que la culture folklorique (qui comprend, entre autres, des traditions) fait une distinction sans équivoque entre la Flandre et la Wallonie.

Puis, l'idée d'une patrie commune est également discutable, car les différentes régions de la Belgique ont leurs propres hymnes nationaux. Cela est également évoqué dans le travail d'Hendrik Conscience alors que le boucher chante délibérément la chanson populaire pour contrarier les Français. Le roman loue le

courage des soldats flamands. L'absence d'une langue commune, qui est encore un autre principe dans la construction d'une nation, est due au conflit linguistique en cours. Dans l'ensemble, il semble que la Flandre et la Wallonie soient, à ce jour, deux régions de Belgique qui développent leurs propres héros et idéologies nationales, défendent leurs propres traditions distinctes et parlent leurs propres langues tout en restant côte à côte et en opposition.

6 En guise de conclusion

La fracture linguistique entre la Flandre et la Wallonie n'est pas un phénomène nouveau. Ses origines remontent au Ve siècle. Malgré l'apparente unification de la Belgique due, en grande partie, au développement de qualités belges distinctives, telles que les traditions culturelles, la fondation de l'État belge en 1830 n'a pas éliminé ce conflit qui affecte le conglomérat de cultures au sein de son pays. Depuis le Moyen-Âge, une série de guerres a été provoquée à cause des ressources et de leur appropriation, l'une des plus importantes étant l'affrontement entre le roi de France Philippe le Bel et le comte de Flandre pendant la guerre de Flandre.

Ainsi, la coexistence de deux ethnies— française et flamande— est-elle au cœur même du conflit belge, mais ce dernier est devenu, par une combinaison de facteurs sociaux et politiques, minoritaire. La distinction anthropologique entre les deux races en Belgique telle que présentée dans les conclusions de Julien Fraipont n'a fait que consolider ces notions préconçues de hiérarchisation.

Comme c'est le cas avec tous les autres aspects, la prospérité fluctuante des territoires contribue à l'animosité entre la Flandre et la Wallonie. Alors que la Wallonie était, au départ, la région prospère, les progrès dans la sphère commerciale en Belgique ont été déséquilibrés en faveur du secteur agricole dans la région francophone, après la Seconde Guerre mondiale, la technologie a prospéré en Flandre alors que l'industrie diminuait en Wallonie. Cette concentration de richesses a également contribué aux hostilités croissantes, qui ne disparaissent jamais au second plan. Même la capitale Bruxelles continue de créer des tensions.

Peu à peu, trois langues officielles ont été acceptées en Belgique, mais cela n'a pas toujours été le cas. Même si les racines de tout le conflit linguistique (avec son impact indéniable sur la fracture sociale) restent indéterminées, plusieurs théories ont été formulées. L'une des plus évidentes est sans doute que la domination de la langue française (en tant que langue de l'aristocratie) et la restriction persistante de l'utilisation du flamand dans la vie de tous les jours signifiaient que la population

néerlandophone était persécutée pour des motifs linguistiques. Ainsi, l'aliénation d'un segment considérable de la société a élargi le fossé entre les communautés. Plus les Flamands étaient opprimés, plus le désir flamand de rébellion grandissait. Aujourd'hui, la langue flamande est désormais parlée par la majorité et a acquis un statut officiel depuis l'année 1898. Ces deux langues ont également joué un rôle majeur dans la fracture territoriale qui en a résulté et qui doit également être prise en compte lors de la tentative de trouver une solution nationale à la crise belge.

En conséquence, les deux concepts interdépendants, celui de la langue et du pouvoir, sont invariablement liés à la politique et aux discours à la fois sociaux et culturels. Le français, normalisé en tant que langue d'autorité, place la langue flamande dans une position inférieure, qui est, par définition, caractérisée par une privation de pouvoir. Le flamand devait donc être réintégré en tant que langue qui, à sa manière, faisait autorité et était une source de fierté. En reconnaissant le pouvoir inhérent du langage, il peut être exploité.

Une autre illustration du pouvoir de la langue est le prestige linguistique qui est associé à l'inégalité et à la discrimination. Ceci est particulièrement pertinent en ce qui concerne la prédominance du français dans les premiers jours de l'État belge (au moment de la publication du roman d'Hendrik Conscience). Lorsque le flamand a finalement obtenu le statut de langue administrative, il y a eu un point de basculement dans les relations de pouvoir existantes. De plus, la langue peut être perçue comme une composante de l'identité ou comme des instruments de sa destruction. Les maisons d'édition médiatiques et littéraires renforcent la politique linguistique de l'État, comme c'est le cas de la censure qui exerce du contrôle.

La prochaine étape logique après l'indépendance de la nation belge a été la lutte pour l'indépendance littéraire. Le processus d'autonomie littéraire repose sur l'acte de séparation de la littérature dominante, mais un sentiment d'appartenance est également tout à fait essentiel. Par conséquent, l'orientation vers (et l'influence) des normes, standards, pratiques et tendances littéraires parisiens fait que la littérature

belge perd son caractère unique dans le processus. Idéalement, Bruxelles devrait être assurée comme la capitale littéraire de la Belgique au lieu de Paris.

Néanmoins, le domaine littéraire en Belgique n'est pas non plus sans division — il y a même deux littératures qui réussissent chacune à leur manière. Afin de se démarquer sur la scène de la littérature, les auteurs belges ont dû se plonger dans leurs histoires locales, leurs particularités et promouvoir leur héritage flamand. La culture flamande définit la Belgique comme un État inimitable et inhabituel, une idée qui a été développée par Conscience, qui a choisi d'écrire dans la langue impopulaire à un moment où c'était complètement scandaleux. La littérature belge peut donc être vue comme un amalgame des caractéristiques flamandes et des contributions françaises.

L'homme de lettres qui a apporté le symbole national de la Flandre aux masses est lui-même d'héritage mixte, dont il tire le meilleur parti. Hendrik Conscience est l'illustration parfaite de la fusion des aspects flamand et français de la Belgique alors qu'il glorifiait activement l'image de la Flandre en décrivant d'abord l'histoire de la région, sur commande du roi Léopold I^{er}, avant de poursuivre un sujet de son choix, celui de la naissance de la résistance flamande à la domination française, comme le démontre son œuvre la plus célèbre, *Le Lion de Flandre*. De nombreux romans qui exploraient l'histoire flamande commune suivirent peu de temps après.

En 1838, la publication originale du roman *Le Lion de Flandre* en langue flamande était une déclaration politique en soi. La rébellion des Flamands est née dans la ville de Bruges avant de se généraliser dans toute la Flandre et d'aboutir à la victoire flamande (contre toute attente) dans la bataille des éperons d'or. L'objectif sous-jacent du roman est donc l'unité de la Belgique, la promotion de la conscience nationale et la propagation de la culture flamande à travers la représentation de héros locaux qui ne méritent rien de moins que le plus grand respect et l'idéalisation. Malgré la distance temporelle entre les événements survenus au début du XIV^e siècle et les décennies après la proclamation de l'État belge, le roman est aussi pertinent au XIX^e siècle qu'au XXI^e.

Par ailleurs, le rapport de forces de la suprématie française d'une part et de la résistance flamande d'autre part a également été exploité. La représentation détaillée de la bataille de Courtrai et des événements qui y ont conduit créent un microcosme et une illustration schématique du combat quotidien au cœur de la Belgique. Elle donne aux relations de pouvoir sous-jacentes entre la francophonie et la communauté néerlandophone en Belgique une représentation très visuelle.

Tous les personnages du roman, sans exception, peuvent être analysés du point de vue de la puissance, à la fois la puissance qu'ils incarnent et qui s'exerce sur eux. Le pouvoir symbolique du monarque français est complexe— chacune de ses actions et de ses ordres est sous l'œil vigilant de l'armée française et des citoyens vaincus de Flandre, et il est également absolument sous la coupe de sa femme dominatrice, Jeanne de Navarre, qui recourt à menaces et manipulations afin de sécuriser sa mainmise sur les richesses de la région conquise. Adolphe de Nieuwland incarne la puissance des générations futures avec leur conviction sans faille dans la gloire de leur histoire ancestrale et leur confiance dans les dirigeants nationaux. En revanche, les deux doyens sont soutenus par la population flamande et sont convaincus que le peuple flamand est plus fort ensemble, en tant que front uni. Enfin, les machinations sournoises du carriériste politique le comte de Châtillon lui garantissent son pouvoir.

En plaçant une révolution au centre de son intrigue, Conscience allume également les feux de la résistance au moment de la publication du roman, le livre servant d'indication claire du pouvoir investi dans la campagne pour l'identité et la nationalité flamandes. Les victoires passées inspirent un sens commun de fierté aux Flamands qui ont cruellement besoin d'un symbole national, ce qui signifie que la croissance du pouvoir flamand en opposition au pouvoir français devient encore plus prononcée. Le mythe soutient le discours national. Enfin et surtout, le roman suscite l'opposition en soulignant le pouvoir potentiel de la nation flamande si elle devait être reconnue, organisée et collective. Conscience promeut le changement

politique et la conservation de la mémoire collective flamande en laissant entendre que l'émancipation de la culture flamande est d'une importance capitale.

Globalement, les tentacules du pouvoir peuvent également être discernés dans les différentes versions du roman— outre le fait que le roman flamand original a été réduit dans la traduction française (à savoir, de trois à deux tomes), la préface, qui est presque comme un appel aux lecteurs, a complètement disparu de l'édition française. La traduction française utilisée aux fins de l'analyse approfondie doit donc être considérée comme une interprétation alternative qui facilite la compréhension dans un autre cadre culturel au lieu d'une reproduction inexacte du texte flamand original. Inévitablement, des éléments du roman flamand sont perdus dans la traduction et doivent être modifiés pour un lectorat francophone.

En détruisant les connotations négatives avec sa langue maternelle, le roman d'Hendrik Conscience a contribué à faire tomber le français de son piédestal en tant que langue de l'élite tout en faisant sortir la littérature flamande de son statut de forme d'art inférieur. Il a veillé à ce que l'expression littéraire flamande soit perçue comme tout aussi digne d'attention que les textes français en Belgique. La canonisation du texte flamand en tant qu'œuvre de fiction classique l'a rendu encore plus pertinent pour un public moderne, car il sert de rappel constant du courage des ancêtres flamands. De cette manière, l'auteur est parmi les symboles mêmes de l'expression artistique sur le thème complexe de la nationalité.

Étant donné que les relations de pouvoir dans le roman peuvent au mieux être décrites et analysées à travers la perspective des antagonistes, qui sont abondants dans le roman, le champ de bataille est un excellent cadre à cet égard. Alors que les complots politiques, les trahisons et les alliances se forment à huis clos, la transparence de la bataille donne une image claire des opposants.

Dans l'ensemble, les antagonistes du roman sont plus que variés : les États opposés sont évidemment le Royaume de France et l'alliance entre le Comté de Flandre et le Comté de Namur. Les groupes d'individus qui forment des alliances se rapportent à la coalition des doyens flamands Pierre de Coninck et Jean Breydel ; la

noblesse, comme le dépeint la famille du comte de Flandre, est un agglomérat de pouvoir en Flandre, soutenu par les différents chevaliers et nobles des terres de Flandre. Le comportement des *léliards* peut être expliqué par le vieil adage « l'ennemi de mon ennemi est mon ami », ce qui signifie que, ironiquement, les mesures les plus dures et la plus grande persécution sont le fruit du travail de quelques traîtres qui souhaitent assurer leur position de pouvoir dans la cour française.

Puis, l'interrelation entre le roi et la reine de France est compliquée, mais caractérisée par une politique de puissance, alors que les chevaliers français sont fidèles au roi tant que leurs intérêts personnels ne se heurtent pas aux intérêts de l'État. En somme, présentée de manière trop simplifiée, la maison noble du comte de Flandre s'oppose à la royauté française.

En gros, le Lion de Flandre a un statut culturel, car il est le reflet de l'esprit flamand. Le lion agit au nom de la justice pour le peuple flamand et dispose d'une puissance militaire forte grâce à l'unification des provinces flamandes en un tout cohérent sous la direction des deux doyens. Le pouvoir de la population en général est souligné en commémorant le rôle des masses qui ont déterminé l'issue de la guerre. C'est la conscience nationale qui unit le peuple flamand. Le symbole national garantira que la terre de Flandre ne soit ni avilie, ni maîtrisée, ni restreinte dans sa liberté. Le Lion de Flandres s'est battu pour l'autonomie, une cause que l'auteur fait avancer par les moyens à sa disposition, son écriture. Le combat pour l'indépendance est éternel.

Définitivement, un sentiment de nationalisme flamand imprègne toute l'œuvre littéraire, favorisant l'unité et encourageant les Flamands à développer une conscience nationale en appartenant à un territoire spécifique, en pratiquant certaines traditions, en devenant fiers des événements historiques. Ainsi, le fondement de l'identité flamande prend racine dans le riche patrimoine qui comprend, entre autres aspects, la légitimation de la langue locale et le pouvoir des symboles nationaux. Les allégories nationales créées par l'auteur, comme la bannière nationale du Lion de

Flandre, permettent aux Flamands de soutenir une cause plus grande qu'eux-mêmes et de combattre pour un avenir meilleur pour leur nation.

Finalement, les antécédents historiques, ainsi que le contexte géographique, les divergences culturelles et le potentiel économique et politique font de la Flandre un territoire distinct de la Wallonie. Ironiquement, le roman *Le Lion de Flandre* a uni et divisé la Belgique à parts égales. Toutefois, une chose est certaine : la dynamique intense et complexe entre les Français et les Flamands révèle qu'ils sont les deux piliers de la Belgique.

7 Bibliographie

7.1 Bibliographie primaire

Conscience, Hendrik (1838): *De Leeuw van Vlaenderen or de Slag der Gulden Sporen*. Anvers: L. J. de Cort.

Conscience, Henri (1871²): *Le Lion de Flandre*. Paris: Michel Lévy Frères, éditeurs.

7.2 Bibliographie secondaire

Aron, Paul (2011¹): *Introduction*. Dans: *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, N° 63. Paris: Association internationale des études françaises AIEF.

Bitsch, Marie-Thérèse (1992¹): *Histoire de la Belgique*. Paris: Hatier.

Blanchot, Maurice (1948¹): *La littérature et le droit à la mort*. Dans: *Critique : revue générale des publications françaises et étrangères*, Tome IV, N° 20. Paris: Calmann-Lévy.

Boland, André (1977¹): *Le procès de la révolution belge: Adolphe Bartels, 1802-1862*. Namur: Presses Universitaires de Namur.

Bourdieu, Pierre (1985¹): *Existe-t-il une littérature belge ? Limites d'un champ et frontières politiques*. Dans: *Études de lettres*, 4. Lausanne.

Bovesse, Jean (1957): *Documents inédits sur les relations entre la maison de Namur, la Flandre et l'Angleterre à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle*. Dans: *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, Tome 122. Bruxelles: Académie royale de Belgique.

Brigevich, Anna (2016): *Eurosceptic Regionalists: Flemish and Walloon Identities Compared*. Dans: *L'Europe en Formation*, Vol. 379, No 1. Paris: Centre international de formation européenne.

Caesar, Caius Julius et al. (1867¹): *Commentaires sur la guerre des Gaules avec les réflexions de Napoléon I^{er}*. Paris: Garnier.

Chabot, Georges (1949¹): *Flandre et Wallonie dans l'industrie belge*. Dans: *L'information géographique*, Vol. 13, N° 2. Paris: Armand Colin.

Closset, François (1943¹): *Aspects et figures de la littérature flamande*. Bruxelles: Office de Publicité.

Cordonnier, Jean-Louis (2002): *Aspects culturels de la traduction : quelques notions clés*. Dans: *Meta*, Vol. 47, N° 1. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.

Crouzet, François (2000¹): *Histoire de l'économie européenne, 1000-2000*. Paris: Albin Michel.

Dagnino, Roberto (2017): *Le Lion de Flandre d'Henri Conscience : un destin européen*. Dans: *La Revue de la BNU*, Numéro 16. Strasbourg: Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg.

Dassargues, Alix et al. (2014¹): *Les relations entre langue et politique en Belgique : linguistiques ou communautaires ?*. Dans: *Revue Internationale de Politique Comparée*, Vol. 21, N° 4. Paris: De Boeck Supérieur.

De Bruycker, Philippe et Philippart, Éric (1990¹): *Les communes et les provinces dans la Belgique nouvelle*. Dans: *Pouvoirs*, N° 54. Paris: Presses Universitaires de France (PUF).

De Coorebyter, Vincent (2008¹): *Clivages et partis en Belgique*. Dans: *Courrier Hebdomadaire du CRISP*, Vol. 2000, N° 15. Bruxelles: CRISP.

De Haulleville, Prosper Charles Alexandre (1870¹): *La nationalité belge ou Flamands & Wallons*. Gand: H. Hoste.

De Mijolla-Mellor, Sophie (2015): *Amour du leader et autorité du politique*. Dans: *Topique*, Vol. 133, N° 4. Bègles: L'Esprit du temps.

De Wever, Bruno et al. (2016¹): *Les patriotes flamands et la construction de la nation*. Dans: *Courrier Hebdomadaire du CRISP*, Vol. 2316, N° 31. Bruxelles: CRISP.

Delperée, Francis (1990¹): *Le nouvel Etat belge*. Dans: *Pouvoirs*, N°54. Paris: Presses Universitaires de France (PUF).

Destrée, Jules (1912¹): *Lettre au roi sur la séparation de la Wallonie et de la Flandre: gevolgd door het antwoord a Monsieur Destrée door H. Meert*. Bruxelles: Weissenbruch.

Dhondt, Jan (1947¹): *Essai sur l'origine de la frontière linguistique*. Dans: *L'Antiquité Classique*, Tome 16, fasc. 2. Bruxelles.

Dhondt, Jean (1963¹): *Histoire de la Belgique*. Paris: Presses Universitaires de France.

Dirkx, Paul (2006¹): *Les « amis belges » : Presse littéraire et franco-universalisme*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.

Dozo, Björn-Olav et Provenzano, François (2014¹): *Historiographie de la littérature belge : Une anthologie*. Lyon: ENS.

Du Bellay, Joachim (1905): *La défense et illustration de la langue française ; avec une notice biographique et un commentaire historique et critique par Léon Séché*. Paris: E. Sansot.

Dubois, Jacques et Bourdieu, Pierre (1999¹): *Champ littéraire et rapports de domination*. Dans: *Textyles*, N° 5. Bruxelles: Le Cri.

Dumont, Georges-Henri (1997²): *Histoire de la Belgique*. Bruxelles: Le Cri.

Eekhoud, Georges (1881¹): *Henri Conscience, par George Eekhoud*. Bruxelles: A. N. Lebègue & C^{ie} Editeurs.

Farhat, Nadim (2012¹): *Le conflit communautaire belge entre contingence identitaire et déterminisme historique. Analyse de path dependence de la formation des communautés et des trajectoires institutionnelles*. Dans: *Revue française de science politique*, Vol. 62, N° 2. Paris: Presses de Sciences Po.

Foucault, Michel (1976¹): *Histoire de la Sexualité I : La Volonté de Savoir*. Paris: Gallimard.

Fraipont, Julien (1896¹): *Les origines des Wallons et des Flamands*. Dans: *Annuaire de la Société Liégeoise de Littérature Wallonne*. Liège: Charles Deseor.

Gengembre, Gérard (2010): *Le roman historique : mensonge historique ou vérité romanesque ?*. Dans: *Études*, Tome 413. Paris.

Gens, Eugene (1848¹): *Histoire du comté de Flandre*. Bruxelles: Jamar.

Gobbers, Walter (1990¹): '*Consciences "Leeuw van Vlaenderen" als historische roman en nationaal epos: Een genrestudie in Europees perspectief*'. Dans: *Vlaamse literatuur van de negentiende eeuw*. Gand: Koninklijke Akademie voor Nederlandse Taal- en Letterkunde.

Hamélius, Paul (1921¹): *Introduction à la littérature française et flamande de Belgique*. Bruxelles: Office de publicité.

Harmignie, Pierre (1926): *Note sur le principe des nationalités*. Dans: *Revue néo-scolastique de philosophie*, 28^e année, Deuxième série, N° 9. Louvain: Éditions Peeters.

Hellemans, Frank (2020): *Hoog tijd voor een canon van de Vlaamse literatuur*. (09.06.2020) <<https://doorbraak.be/boekennieuws/hoog-tijd-voor-een-canon-van-de-vlaamse-literatuur/>> (05.07.2020)

Hermans, Theo (2014¹): *The Highs and Lows of Hendrik Conscience*. Dans: *The Low Countries. Jaargang 22*. Rekkem: Ons Erfdeel.

Istasse, Cédric (2014): *Histoire et mémoire(s) : de la bataille des Éperons d'or du 11 juillet 1302 à la fête de la Communauté flamande*. (10.07.2014) <http://www.crisp.be/crisp/wp-content/uploads/analyses/2014-07-10_ACL-Istasse_C-2014-fete_de_la_Communaute_flamande.pdf> (27.08.2020)

Istasse, Cédric (2019): *Histoire, mémoire et identité : les fêtes nationales, régionales et communautaires en Belgique*. Dans: *Courrier hebdomadaire du CRISP*, Vol. 2412-2413, N° 7. Bruxelles: CRISP.

Jourdain, Jean Auguste (1868¹): *Dictionnaire encyclopédique de géographie historique du Royaume de Belgique ou Description de ses neuf provinces et de ses 2558 communes, etc., etc. ... avec la population d'après le recensement décennal de 1866-67*. Bruxelles: F. Vromant.

Kremnitz, Georg (1981¹): *Du « bilinguisme » au « conflit linguistique »*. *Cheminement de termes et de concepts*. Dans: *Langages : Bilinguisme et diglossie*, sous la direction de Jean-Baptiste Marcellesi, 15^e année, N° 61. Paris: Larousse.

Lambert, Véronique (2002): *Le 700e anniversaire de la bataille des Éperons d'or: pourquoi la fête de la Communauté flamande se célèbre-t-elle le 11 juillet?*. Dans: *Septentrion : Arts, lettres et culture de Flandre et des Pays-Bas*. Jaargang 31. Rekkem: Ons Erfdeel.

Luminet, Olivier (2012¹): *Belgique-België : un État, deux mémoires collectives ?*. Paris: Madraga.

Mabille, Xavier (1986¹): *Histoire politique de la Belgique facteurs et acteurs de changement*. Bruxelles: CRISP.

Maignon, Louis (1912²): *Le roman historique à l'époque romantique : essai sur l'influence de Walter Scott*. Paris: Champion.

Martiniello, Marco (1998): *Culturalisation des différences, différenciation des cultures dans la politique belge*. Dans: *Les cahiers du CERI*, N° 22. Paris: CERI (Centre d'Études et de Recherches Internationales).

Metzeltin, Michael et Bru Peral, Javier (2017¹): *Landeswissen : ein Methodenbuch*. Wien : Praesens Verlag.

Murray, Christopher John (2004¹): *Encyclopedia of the Romantic Era, 1760–1850*. New York: Taylor & Francis.

Nachtergaele, Vic (2001¹): *D'une littérature deux autres*. Dans: *Revue de littérature comparée*, Vol. 299, N° 3. Paris: Klincksieck.

Pan, Christoph et al. (2018²): *National Minorities in Europe. Handbook of European National Minorities. Volume 1*. Vienne: Verlag Österreich.

Piron, Maurice (1978¹): *Aspects et profil de la culture romane en Belgique*. Liège: Sciences et Lettres.

Poulain, Michel et al. (1984¹): *150 ans de dualité démographique en Belgique*. Dans: *Espace, populations, sociétés*. Lille: Université des Sciences et Technologies de Lille.

Raffestin, Claude (2019²): *Pour une géographie du pouvoir*. Lyon: ENS Éditions.

Severin, Fernand (1914¹): *Théodore Weustenraad, poète belge*. Bruxelles: Éditions de la Belgique artistique et littéraire.

Sinardet, Dave (2008²): *Territorialité et identités linguistiques en Belgique*. Dans: *Hermès, La Revue*, N° 51. Paris: C.N.R.S. Editions.

Singh, Shiva Pratap (2010¹): *Glimpses of Europe : A crucible of winning ideas, great civilizations and bloodiest wars*. New Delhi: Gyan Publishing House.

Smits, Frans (1943¹): *Henri Conscience et le Romantisme flamand*. Bruxelles: Office de publicité.

Stevens, Fred et Tixhon, Axel (2010¹): *L'histoire de la Belgique pour les Nuls*. Paris: Wiley Publishing, Inc.

Tollebeek, Jo (1998): *Historical Representation and the Nation-State in Romantic Belgium (1830-1850)*. Dans: *Journal of the History of Ideas*, Vol. 59, N° 2. États-Unis: University of Pennsylvania Press.

Van Ginderachter, Maarten (2005¹): *Le chant du coq: nation et nationalisme en Wallonie depuis 1880*. Gand: Academia Press.

Van Istendael, Geert (2014¹): *Ces Flamands de Hollande*. Dans: *Outre-Terre*, Vol. 40, N° 3. Londres: Ghazipur.

Vanderpelen-Diagre, Cécile (2004¹): *Ecrire en Belgique sous le regard de Dieu : la littérature catholique belge dans l'entre-deux-guerres*. Bruxelles: Complexe.

Vos, Louis (1989¹): *Nation belge et mouvement flamand*. Dans: Dumont, Hugues (1989): *Belgique et crise de l'État belge*. Bruxelles: Presses de l'Université Saint-Louis.

Willems, Gertjan (2015): *Le Bien contre le Mal contre Claus : Le film Le lion des Flandres (1984) et le nationalisme flamand*. Dans: *Émulations - Revue de sciences sociales*, N° 16. Louvain: Presses universitaires de Louvain.

Wuilmart, Françoise (2007): *Le péché de « nivellement » dans la traduction littéraire*. Dans: *Meta*, Vol. 52, N° 3. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.